

le persil

Journal inédit, *Le Persil* est à la fois parole et silence. Ce numéro quadruple contient de la poésie sous toutes ses formes, inédite et écrite par soixante-huit auteur-e-s de Suisse romande réuni-e-s à l'occasion du Printemps de la Poésie. Il coûte:

20 CHF ou 20 Euros

P un mot bleu indig
mot asservi qui s'éveille,
estomper! ne pas féconde
murer ce mot rappelant la m
er dans le bois ou sonoriser
taire un mot qui se déchire. n
sculpter dans la pierre des m
putréfaction et qui sortent de
t-on ensevelir, non, poser dou
ent un mot qui souffle? doit-
ner imperceptiblement ces m
ts qui sussurent? laisser naî
ipitamment ce mot cunéifo
e traduit. déchirer et déch
assion, secrètement
ceptibles, un

S une caravane dans le s
la vérité: c'était un palais de
par le temps, aux façades scandées p
des fontaines résonnait comme de discrètes
signols entre les murs. L'esplanade nous décou
Des hommes en habit de soirée déposaient devant
s rafraîchissements au citron et à la menthe. Sur les t
nos destins entrevus comme en un songe. Ces hom
au regard fier de qui a conquis sa dignité au long de l
ambulaient sur la terrasse, farouches, consubstantiels à l'étr
geté des chats fauves à d
que la queue dressée
dans l'eau sans fin des
pouvait l'irréalité de n
mbres. Escarmouche d'une autre conscience, et nous n'étions plus
t comme une algue inconnue, et nous n'étions plus
notre enfance - au sourire d'une douceur singulière!
enfance - au sourire d'une douceur singulière!
s, quittant cet abîme imprévu, nous rejo
la terrasse; nous entrions à nouveau d
er, invisible à cette
t d'ailleurs les l

S ses mots,
p libre de la pag
se émiété, tracé
es, broderie de signe
eliques où se prend
insu la

S cris plus
rang, j'avanc
un de mes
des routines
es bourgeo
nt séché
tu bien

Sur le chemin des mots

Le journal *Le Persil* est à la fois parole et silence. Cette édition étoffée réunit des poèmes, tous inédits, de plusieurs dizaines d'auteur-e-s de la Suisse romande, textes qui démontrent que la poésie de ces contrées s'exprime sous ses facettes les plus diverses et les plus inattendues.

Nous sommes heureux de pouvoir vous proposer ces *rendez-vous avec les lettres*, nous pensons que chacun-e de vous va trouver *sa syllabe sœur* ou *son trait d'union* avec celles et ceux qui s'inclinent, dans leurs pages, devant *le rituel des perceptions*.

Nous vous remercions de votre confiance et nous vous souhaitons *plein de persil* dans vos lectures, dans vos promenades, dans vos rêves.

*Marius Daniel Popescu,
directeur du journal Le Persil*

68 poètes, 68 pages...

A | Albert Anor | **B** | Olivier Beetschen | Flynn Maria Bergmann | Collin Bottinelli | Mousse Boulanger | Dominique Brand | Anne Bregani | Julien Burri | **C** | Alexandre Caldara | Laurent Cennamo | Pierre Chappuis | Francine Clavien | Odile Cornuz | Jean-Noël Cuénod | **D** | Benoît Damon | François Debluë | Rolf Doppenberg | Sylviane Dupuis | **E** | Joel Espi | **F** | Heike Fiedler | Jean-Luc Fornelli | Alain Freudiger | **G** | Claire Genoux | Julie Gilbert | Elodie Glerum | Vahé Godel | **H** | Silvia Härri | Jean-Dominique Humbert | **I** | **J** | Antoine Jaccoud | **K** | Claire Krähenbühl | **L** | Pierre Yves Lador | Philippe Leignel | **M** | Maxime Maillard | Daniel Mariano | Mélanie Meystre | Marcel Miracle | Sybille Monney | Alexa Montani | Lucas Moreno | **N** | **O** | **P** | Pierre Louis Péclat | Jack Perrot | Pierrine Poget | Marius Daniel Popescu | Jean Prod'hom | **Q** | **R** | Philippe Rahmy | Pascal Rebetez | Manon Reith | Alain RoCHAT | Antonio Rodriguez | Jacques Roman | Antoinette Rychner | **S** | Marina Salzman | Isabelle Sbrissa | Olivier Sillig | Linda Speer | Joëlle Staggoll | Anne-Sophie Subilia | **T** | Claude Tabarini | Pierre-Alain Tâche | Pablo Taverna | Sylvain Thévoz | Pierre Thoma | Matthias Tschabold | **U** | **V** | Eliane Vernay | Alexandre Voisard | Daniel Vuataz | **W** | Frédéric Wandelère | **X** | **Y** | Vincent Yersin | **Z**

La Suisse romande éveille poétiquement son printemps

Après un hiver de frimas et de neige, la Suisse prépare l'émergence de son printemps par un accompagnement poétique dans ses cantons francophones. Le but : donner les forces au printemps d'émerger, chaque feuille, chaque tige a droit à son poème. Pendant une quinzaine de jours autour de l'équinoxe, de nombreux événements (lectures, rencontres, tables rondes, ateliers) permettent la redécouverte d'une poésie qui se cache au quotidien et pourtant se tient partout.

*« La poésie doit être faite par tous. Non par un. »
(Lautréamont)*

Des enfants qui apprennent la langue par des comptines aux poètes les plus reconnus qui rejouent la réalité par les mots, cette fête montre combien la pratique de la poésie accompagne nos vies. Que ce soit pour dire des joies ou des détresses, pour célébrer ou pour déplorer, le printemps rappelle, autour de la journée mondiale de l'Unesco le 21 mars, combien les hommes font appel aux formes poétiques dans les moments importants de leur vie.

*Antonio Rodriguez,
président du comité directeur*

>>>

Le programme complet et actualisé du Printemps de la poésie se consulte à tout moment en ligne, sur www.printempsdelapoesie.ch



13-26 mars 2016

Printemps de la poésie

Programme des activités

Dimanche 13 mars

LE SACRE DE L'AVANT-PRINTEMPS: OUVERTURE OFFICIELLE

16h00-18h30 – Bâtiment Amphimax, Université de Lausanne, Campus de Dorigny, Quartier Sorge, salle 350

16h00 | **Les Quais de la poésie.** Salon des éditeurs romands de poésie (Empreintes, Le Miel de l'Ours, Héros-Limite, Samizdat...) et signatures de poètes contemporains. *Speedating* poétique par les étudiants en poésie de l'Université de Lausanne.

17h00-18h30 | **Ouverture officielle.** Présentation du programme et petites assises de la poésie aujourd'hui en Suisse romande. Projection de trois films réalisés par l'Université de Lausanne. Vernissage du numéro spécial du *Persil* consacré à la poésie romande.

Organisateurs – Université de Lausanne, poesieromande.ch

Lundi 14 mars

MICHEL DEGUY: LA POÉSIE PENSE-T-ELLE PAR FIGURES?

12h15-13h00 – Université de Lausanne, Bâtiment Anthropole, salle 1129

Dans le cadre du cours «Poésie» d'Antonio Rodriguez, Michel Deguy, poète, philosophe et critique, lit et commente ses poèmes, puis discute avec le public.

Organisateur – Faculté des Lettres, Université de Lausanne

Mardi 15 mars

UN PAVILLON DE LA POÉSIE AU COLLÈGE CALVIN

17h00 – Collège Calvin, Genève

Inauguration du pavillon de la poésie du collège Calvin à Genève avec une exposition de créations littéraires d'élèves.

Organisateur – Collège Calvin, Genève

SANDRA MOUSSEMPÈS AU MAMCO

18h30 – Mamco, Genève

Carla Demierre organise une rencontre-lecture avec Sandra Moussempès.

Organisateur – Mamco

POÈMES ET THÉORÈMES AVEC MICHEL DEGUY

20h00 – Maison de Rousseau et de la littérature, Genève

Martin Rueff et Sylviane Dupuis dialoguent avec Michel Deguy, poète, philosophe et critique.

Organisateurs – Maison de Rousseau et de la littérature, Université de Genève

LA POÉSIE CRÉOLE À NEUCHÂTEL

18h30 – Université de Neuchâtel, Institut de langue et civilisations françaises, Neuchâtel

Soirée consacrée à l'Anthologie bilingue de la poésie créole haïtienne de 1986 à nos jours et lecture-conférence de Lyonel Trouillot.

Organisateurs – Maison des littératures, Université de Neuchâtel, Payot libraire, Maison de la poésie transjurassienne, Semaine de la langue française et de la francophonie

Mercredi 16 mars

ÉCRIRE ET TRADUIRE EN CRÉOLE. AVEC LYONEL TROUILLOT

10h15 – Université de Lausanne, Bâtiment Anthropole, salle 4059

Dans le cadre du séminaire «L'intertextualité, un concubinage littéraire?» de Christine Le Quellec Cottier. Rencontre avec Lyonel Trouillot animée par Eva Baehler.

Organisateurs – Université de Lausanne, Centre de Traduction littéraire, Maison de la poésie transjurassienne

LE PRINTEMPS DES PETITS POÈTES: ÉCOUTE ET DESSINE UNE POÉSIE, À LAUSANNE

15h00 – Bibliothèque Jeunesse, rue d'Echallens, Lausanne

Lecture intergénérationnelle de poésie choisie pour enfants dès 5 ans. Des grands-parents ou des aînés font découvrir la poésie aux enfants.

Organisateur – Ville de Lausanne, Bibliothèques municipales de Lausanne, Ecole des grands-parents

Jeudi 17 mars

RITE AU CAFÉ DU SOLEIL À SAIGNELÉGIER

20h00 – Café du Soleil, Grande salle, Saignelégier

Rencontre et lecture de Pierre Voélin et Julie Delaloye, présentée par Françoise Matthey.

Organisateur – Café du Soleil

MORGES ENTRE QUAIS ET SALVES

20h00 – Bibliothèque municipale, Morges

Lecture des poètes Silvia Härri et Sibylle Monney à la Bibliothèque municipale de Morges, soirée présentée par Laurence Verrey.

Organisateurs – Poésie en mouvement, Bibliothèque municipale de Morges

BERN IST ÜBERALL À LAUSANNE

19h30 – Café-théâtre du Bourg, Lausanne

Le Cabaret Tastemot reçoit le collectif Bern ist überall.

Organisateurs – Cabaret Tastemot, Café-théâtre du Bourg

SOIRÉE SLAM À VEVEY

18h00-22h00 – Café littéraire, Vevey

18h00-20h00 | Atelier slam sur inscription, association Slaam.

20h00 | Scène ouverte de poésie slam au Café littéraire de Vevey.

Organisateur – Café littéraire de Vevey

>>>

Vendredi 18 mars

LANCEMENT DU LABEL « POÉSIE D'AUJOURD'HUI »

16h30-18h00 – Librairie Payot Pépinet, Lausanne

Lancement du label « Poésie d'aujourd'hui » avec Payot libraire, qui permet de constituer une bibliothèque idéale de la poésie contemporaine. Le comité de sélection (Julien Burri, François Debluë, Amandine Glévarec, Antonio Rodriguez, José-Flore Tappy) lira et expliquera ses premiers choix, il sera accompagné de plusieurs auteurs.

Organisateur – Payot libraire

LYONEL TROUILLOT À LA FONDATION JAN MICHALSKI

19h00 – Fondation Jan Michalski, Montricher

Le poète et romancier termine sa tournée en Suisse romande à Montricher pour y traiter de son dernier roman : *Kannjawou*. La rencontre est animée par Marion Graf (entrée CHF 10.- sur réservation à trouillot@fondation-janmichalski.ch).

Organisateurs – Fondation Jan Michalski, Maison de la poésie transjurassienne, Revue de Belles-Lettres, Semaine de la langue française et de la francophonie

Samedi 19 mars

VIVE LA POÉSIE ROMANDE !

12h00-15h00 – Bibliothèque municipale de Chauderon, Lausanne

Rencontres, lectures et *speedbooking*. De Claire Genoux à Antonio Rodriguez en passant par Sylviane Dupuis, José-Flore Tappy, Claire Krähenbühl, François Debluë, Mary-Laure Zoss ou Pierre-Alain Tâche, la scène littéraire poétique romande est bien vivante. Venez rencontrer, écouter, trinquer avec les poètes, poétesses et les éditeurs de poésie et revues. En collaboration avec Tulalu!? et *La Revue de Belles-Lettres*.

Organisateur – Ville de Lausanne

SION: VILLE POÉTIQUE

15h00 – Librairie Payot, Sion

Lecture-signature de Francine Clavien et Julie Delaloye à Payot Sion.

Organisateur – Payot libraire

SCÉNOPOÈMES À LAUSANNE

18h00 – Espace d'art Urgent Paradise, Lausanne

Avec Léa Meier, Giulia Essyad, Cléa Chopard, Marie-Luce Ruffieux et Stéphanie Rosianu.

Organisateur – Urgent Paradise

Dimanche 20 mars

UN DIMANCHE AU MUSÉE D'ART DE PULLY

9h30-17h00 – Musée d'art de Pully, Pully

9h30-12h30 | Atelier d'écriture avec Sylvain Thévoz.

14h30-15h30 | Lecture publique des textes de l'atelier d'écriture dans le musée.

16h00-17h00 | Rencontre poétique et artistique: José-Flore Tappy rencontre une oeuvre de Mingjun Luo, dans le cadre de l'exposition du Musée d'art de Pully.

Organisateurs – Musée d'art de Pully, Urgent Paradise

POÉSIE, DANSE, MUSIQUE OU ATELIERS POUR ENFANTS AU CENTRE F. DÜRRENMATT

9h30-17h00 – Centre F. Dürrenmatt, Neuchâtel

11h00-14h00 | Brèves lectures en allemand et en français de poèmes de Friedrich Dürrenmatt et d'Hannah Arendt par un comédien, journée portes ouvertes du Centre F. Dürrenmatt à Neuchâtel.

16h30 | Un poète passera la journée au Centre F. Dürrenmatt et lira un texte produit à partir de certaines oeuvres ou de l'inspiration des lieux.

Organisateur – Centre F. Dürrenmatt

RÉCITAL POÉTIQUE ET MUSICAL, GENÈVE

15h00 – Institut national genevois, Genève

Récital poétique et musical en deux parties qui se termine avec des tréteaux libres ouverts au public et une réception. Dans ce cadre interviennent des élèves d'une classe du Cycle des Voirets et des comédiens liront des textes écrits par des membres de l'Association Les Poètes de la Cité.

Organisateur – Les Poètes de la Cité

Lundi 21 mars - Journée mondiale de la poésie

POÈTES DISPARUS AUX LUNDIS DES MOTS

18h30 – Galerie YD, Neuchâtel

Lecture par Pascal Beer, accompagné au piano par Philippe Vannod, de Nerval, Leconte de Lisle, Baudelaire, Mallarmé, Verlaine, Rimbaud, Apollinaire, Eluard, Aragon.

Organisateur – Lundis des mots

COMMENT LA POÉSIE PREND SOIN DES HOMMES? LECTURES-RENCONTRES AU CHUV

20h00 – CHUV, Auditorium Jéquier Droz

Avec Vincent Barras, Pierre-Alain Tâche, Laurence Verrey; rencontre animée par Julie Delaloye.

Organisateur – L'Espace CHUV

Mardi 22 mars

POÈTES À CORNAVIN

17h00 – Librairie Payot Cornavin

Des poètes interviennent au Payot de la gare Cornavin: Laurent Cennamo, Sylviane Dupuis, Isabelle Sbrissa.

Organisateur – Payot libraire

Mercredi 23 mars

ATELIER SUR LA POÉSIE: DES ÉTUDIANTS ACCOMPAGNENT DES ENFANTS ET LEURS PARENTS

15h00 – Fondation Jan Michalski, Montricher

Quatre étudiants en poésie à l'Université de Lausanne proposent une médiation pour les enfants et leurs parents à la Fondation Jan Michalski.

Organisateur – Fondation Jan Michalski

FINISSAGE DE L'EXPOSITION « LA POÉSIE, ÇA CARBURE » À FRIBOURG

15h00 – Espace 25 (Bd de Pérolles 25, Fribourg)

Cette exposition accueille ses visiteurs dans un univers étonnant et parfois détonnant, une station-service mise en scène par René Walker, scénographe. Dans un décor résolument contemporain et connu de tous, l'exposition veut infléchir l'idée reçue selon laquelle la poésie ne serait que plaisir intime, refuge pour initiés ou repos pour lettrés. Oui, la poésie est pour tous, pour tous les élèves comme pour tous les professeurs, pour les jeunes et les moins jeunes. Elle est comme le dit Prévert le plus joli surnom de la vie.

Organisateur – Les semaines de la lecture

LA POÉSIE À LA RENCONTRE DES ÉLÈVES

18h00 – HEP Vaud, salle B21-313, Lausanne

Table ronde sur l'enseignement de la poésie: de la petite enfance aux études supérieures, quelle éducation à la poésie donner aux enfants? Avec Nathalie Rannou, Alain RoCHAT et Antonio Rodriguez. La rencontre sera suivie d'un apéritif. Lors de cette soirée, les résultats du concours du Twittku lancé par UNICOM du 29 février au 21 mars seront rendus publics.

Organisateur – HEP Vaud

Jeudi 24 mars

JUKEBOX LITTÉRAIRE AUX ACCENTS POÉTIQUES

19h00 – Café littéraire, Vevey

Lecture interactive, avec le musicien-animateur Robert Sandoz et des auteurs invités, jukebox animé par Odile Cornuz.

Organisateur – Café littéraire, Vevey

LES PÂQUES DE CENDRARS : NEW YORK – GENÈVE

20h00 – Temple de la Fusterie, Genève

«L'aube tarde à venir». Lecture des *Pâques à New York* de Blaise Cendrars pendant la Semaine sainte. Les Pâques, poème-récit halluciné, en vers libres, qui inaugure la modernité, et retrace l'errance du poète un soir de Vendredi saint dans New York. Caroline Gasser, comédienne, lit le poème au sein d'un concert: *Les Lacrymae*, opus 48, de Benjamin Britten (1913-1976), la *Sonate pour alto et piano* de Dimitri Chostakovitch (1906-1975); Isabel Villanueva, alto; Audrey Vigoureux, piano.

Organisateurs – Espace Fusterie, Centre d'études Blaise Cendrars

Vendredi 25 mars

LES PÂQUES DE CENDRARS : NEW YORK – LAUSANNE

16h30 – Eglise Saint-François, à Lausanne

«L'aube tarde à venir». Lecture des *Pâques à New York* de Blaise Cendrars pendant la Semaine sainte. Les Pâques, poème-récit halluciné, en vers libres, qui inaugure la modernité, et retrace l'errance du poète un soir de Vendredi saint dans New York. Maxime Gorbatchevsky, comédien à La Manufacture, lit le poème au sein d'un concert: *Les Lacrymae*, opus 48, de Benjamin Britten (1913-1976), la *Sonate pour alto et piano* de Dimitri Chostakovitch (1906-1975); Isabel Villanueva, alto; Audrey Vigoureux, piano.

Organisateurs – Espace Fusterie, Centre d'études Blaise Cendrars

Samedi 26 mars

JACQUES ROMAN REND HOMMAGE À FRANÇOIS ROSSEL

11h00 – Editions Empreintes, atelier de Chavannes-près-Renens

Fondateur des éditions Empreintes, François Rossel est décédé en 2015. Pour lui rendre hommage, le poète et comédien Jacques Roman lit ses poèmes.

Organisateur – Editions Empreintes

LES INITIATEURS DU PROGRAMME

L'Université de Lausanne et sa Faculté des lettres
poesieromande.ch
Payot libraire

Le comité directeur

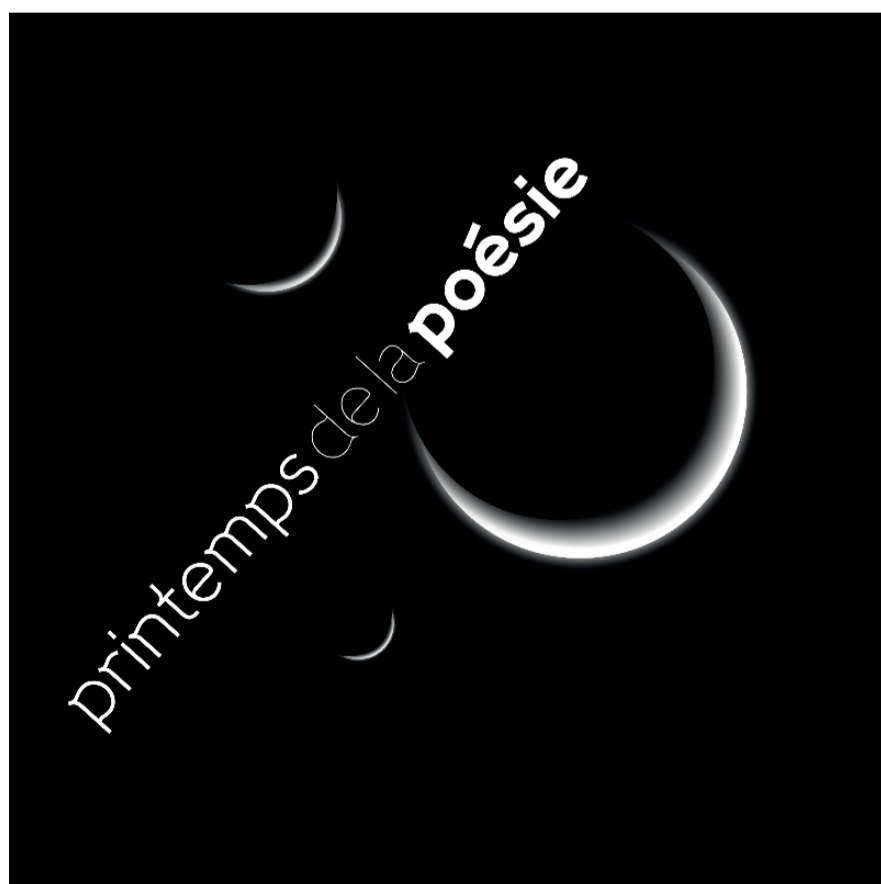
Sylviane Dupuis
Isabelle Falconnier
Alain RoCHAT
Antonio Rodriguez (président)

Assistante de coordination

Emmanuelle Vollenweider

LES PARTENAIRES DU PROGRAMME 2016

Maison de Rousseau et de la Littérature, Genève
Université de Genève, Genève
Société des écrivains genevois, Genève
Mamco, Genève
Espace Fusterie, Genève
Collège Calvin, Genève
Ville de Lausanne, Vaud
Bibliothèques de la Ville de Lausanne, Vaud
Espace CHUV, Centre hospitalier universitaire vaudois, Vaud
BCU/Lausanne, Vaud
Tulalu!?, Vaud
Fondation Jan Michalski, Vaud
Librairie Basta, Vaud
Café littéraire de Vevey, Vaud
Musée d'art de Pully, Vaud
Haute école pédagogique, Vaud
Editions Empreintes, Vaud
Centre de traduction littéraire, Université de Lausanne, Vaud
Poésie en mouvement, Vaud
Bibliothèque de Morges, Vaud
Espace d'art Urgent Paradise, Vaud
Café-théâtre du Bourg, Vaud
Cabaret Tastemot, Vaud
Association vaudoise des écrivains, Vaud
Université de Neuchâtel, Neuchâtel
Les lundis des mots, Neuchâtel
Semaines de la lecture, Fribourg
Café du Soleil, Jura
Journal *Le Persil*
La Revue de Belles-Lettres
Fondation F. Dürrenmatt
Semaine de la langue française et de la francophonie
Ecole des grands-parents
Saute-frontière, maison de la poésie transjurassienne
Centre d'études Blaise Cendrars
Autrices et auteurs de Suisse (AdS)



Albert Anor

[1955, vit aux Acacias, GE]

22

Comme une sorte de caresse fortuite des fougères
la configuration d'une chambre inchangée pour longtemps
et le manque d'amour
la poussière n'est plus ton problème
elle forme notre double nature
jamais assez d'amour
je grelotte sous les pierres
passons vite à autre chose
mais le peut-on ?

si l'on parlait de l'infinie tristesse ?
l'éternité n'y suffirait pas

passons vite à autre chose
la vie n'y suffira pas

vions de bord
vite par amour

tu seras notre dessous des choses
un non-dit planté là miroir brisé contingent
par amour
par amour
limite hors limite d'une cicatrice efflorescente
fontaine

*Rédigé le 10 novembre 2008 après la mort accidentelle
de Vasco S. âgé de 22 ans, fils de mes amis Isabelle et Emmanuel*

Ascendant inégal et combiné

Brûler mais survivre de ne pas mourir bambou tout
à fait dressé là où les corps s'arrachent aux larmes
coquillages de la terre en friche du feu des sous-bois
arides

Plier aux désirs de la sève du monde qui alimente les
tombeaux aspérités au creu de ta main pleine d'éme-
raudes si près du cœur des aubes anémiques parse-
mées de silences boisés d'épines

Fruits cataleptiques d'une nature hors normes à nulle
autre pareille ruisseaux sous le vent torve aux allu-
vions couleur d'améthyste

Va te mettre au fond de la source d'ombre aux langues
d'obsidienne où les chevaux sauvages frapperont d'évi-
dence pour que l'eau lave enfin la sueur âcre du coton
perdu des batailles du paysan foudroyé d'injustice et
trituré de prières aux évidences épicées

La patience sera l'arme arrachée à l'œil du soleil appri-
voisé des idoles indociles couchées aux croisements
des espèces rares réapparues dans les rues apparentes
des villes où seront closes enfin les églises insectes
morts qui glisseront sur le dos offerts aux oiseaux des
batailles troubles et aux jaguars des chamans

Volcans fossiles de la mer en liberté ensemencée des
races humaines écumes au cœur des nuages papillon
excréments des dieux décomposés dès à coudre des
tumultes aux barrières du café corail apprêtés pour la
fête incandescente du diamant colibri

La musique peut déjà se déverser sur les cœurs du ca-
pricorne comme une sidération lente

Dors sous les fougères et les eucalyptus d'avant la
conception du monde papaye du métamorphisme ac-
célééré

Endors-toi voyageur égaré du superflu fruit des nau-
frages et des troupeaux du temps maléfique

La pluie des oiseaux sera ta victoire et ton repos de
cendre blanche un rhum des sables des palmiers au
goût de manioc et des palétuviers aux nids de rapaces
étoilés

Endors-toi et quitte ce songe peuplé de chiens ga-
leux pour te réfugier dans ta fourmilière de verre pilé
sombre comme un désastre invraisemblable où la ré-
demption n'est plus de mise

Ma vie ta mine

Ecrit au retour d'un voyage en Colombie, 2003

Visites

EMS

Sur l'oreiller ton visage s'affaissait
un peu plus à chaque fois
perruque jetée à plat
physionomie d'Inuite
ballon tout fripé

A chaque fois un morceau de mémoire
s'était effrité. Au matin
le corridor te semblait un labyrinthe
sans côté gauche ni droite
tu perdais le nord

Mes retours se faisaient plus pressés
plus effarés, plus coupables à chaque fois
que je te voyais attendre un signe
à la fenêtre. Est-ce qu'il reviendra le fils
qui habille de mots les nuages?

CHUV

à François Rossel, i.m.

La première fois c'était dans une maison
couleur du temps compté
à pas menus. Le chat veillait
L'amoureuse t'apportait du thé vert
des biscuits à la mauve
des fraises, des mûres
pour conjurer les cathéters

La deuxième fois tu étais déjà parti
sur la nacelle du chaos. Je t'ai fait signe
quand même. L'amoureuse te caressait une jambe
la lumière du soir ton visage
tes joues pointues, les rideaux
qui masquaient les pleurs
d'un voisin solitaire

La troisième fois en haut d'une colline
j'ai vu la rangée des jeunes filles
s'incurver en haie d'honneur. La plus éplorée
avait dans son œil l'indulgent désespoir
qui t'a permis de passer. Le cortège a suivi
J'ai relu tes poèmes. Tu disais
Apprendre l'imparfait

Flynn Maria Bergmann

[1969, vit à Lausanne]

Contact

Au tout début, ta main n'était pas plus grosse qu'un abricot et tes doigts à peine plus épais que des tiges de muguet, et pourtant lorsqu'ils s'agrippaient à mon index c'était comme si un noyau me transperçait la paume.

Pschitt

C'est un homme qui court derrière les pigeons et les moineaux, une bombe de spray rouge dans la main, et qui hurle *j'emmerde Picasso* tout en essayant de les atteindre. Je ne l'ai jamais vu mais je suis absolument certain qu'il existe.

100.1

Sa vie est une émission de radio au cœur de la nuit. Pas de visage, juste une voix grave entrecoupée par d'autres voix qui chantent l'amour et la perte de l'amour, entrecoupées par les nouvelles du monde (chômage, guerres, résultats sportifs), entrecoupées par des blagues fades et des publicités débiles, entrecoupées par les minutes qui traversent sa tête comme des camions klaxonnant à mort.

Touch me

Evidemment que les poètes sont moins connus que les chanteurs. Encore heureux. Les chanteurs ont un groupe, des costumes incroyables, des vidéos excitantes, des stades pour raconter leurs histoires, des articles pour qu'on ne les oublie pas, mais surtout des refrains comme *touch me, touch me, I wanna feel your body*, qui n'ont pas besoin de trois strophes pour dire l'essentiel, et qui de surcroît inspirent à bouger son cul plutôt qu'à réfléchir.

Ruines

Je pourrais dire que ça ressemble à un immeuble défiguré par les bombes. Plus de fenêtres, plus de portes, plus de chambres, plus d'escaliers. Je pourrais ajouter que l'immeuble en question ne se trouve ni à Beyrouth, ni à Belfast, ni à Belgrade, ces quelques lignes décrivent une autre guerre. Je devrais conclure en avalant ma langue afin qu'un minuscule drapeau blanc, un lambeau de mouchoir, se lève au-dessus des gravats, mais je n'y parviens plus.

X

Quand la maîtresse demande à ton fils quelle est ta profession, il répond *papa fabrique des cailloux*. Nous rions ensemble tout en fumant nos cigarettes bleues sur la terrasse tapissée de blanc. C'est vrai que tu es sculpteur et que tu as la tête dure comme une montagne et le cœur souple comme une série de ricochets, et que tu passes tout ton temps à fabriquer des trucs qui font voyager l'espace autour du vide. Un vide moitié langage, moitié silence, mémoire abstraite d'un lac de bronze aux mille visages en mouvement.

Volume maximum

Au moment où il éjacule, quelqu'un toque à sa porte d'entrée, plusieurs fois de suite. Une heure plus tard, c'est son téléphone qui sonne alors qu'il fait caca. A midi, il commence à passer l'aspirateur mais le bruit n'est pas assez fort pour couvrir les cris des voisins qui se disputent encore une fois. A quinze heures, il écoute Mozart dans le bus qui l'amène chez son psychiatre, muet comme une carpe.

Morts croisées

Sur son lit de mort, Alfred Jarry, dit-on, réclama un cure-dent. Et moi pour répondre à son humour de playboy nécrophage, je réclamerai une tarte à la crème, ou un vibromasseur, ou une perruque. Nous sommes d'accord que les enterrements devraient se terminer en partouze, surtout si la mère Ubu fait son numéro de french cancan.

Jimi

Je me demande si les morts rêvent. Même un tout petit peu. Lorsque la pluie tombe, j'aime croire que ce sont des milliards de crânes qui rêvent tellement fort qu'ils déchirent les nuages comme une chanson de Hendrix fusionnant le temps et l'espace en un cri de feu.

Boutons de manchette

Ce n'est qu'en des occasions exceptionnelles que j'accroche à mes poignets ces quelques secondes d'histoire qui ont bouleversé le monde. Deux disques d'or à peine plus gros que deux trous de balle dans un corps. Lorsque le visage de JFK brille aux embouchures de ma seule chemise blanche aux poignets doubles et repliés, dits mousquetaires, j'ai l'impression que chacun de mes gestes cisèle l'espace jusqu'à condenser la grande histoire dans la petite. Ou est-ce l'inverse, mes gesticulations une caisse de résonance ressuscitant cet instant tragique – presque irréel – où le monde s'écroula sur la banquette arrière d'une limousine Lincoln Continental? Je ne sais pas. J'imagine un peu des deux. Je ne sais plus. Toute histoire a besoin d'une autre histoire pour exister, et pour disparaître aussi.

1

Si je dois me défendre
je dirai qu'aujourd'hui le vent venait du nord
et qu'il charriait dans son sillage
les restes en pluies d'un chant des morts,
il transportait comme un mirage
les derniers fragments de la suie,
les lueurs des ports
et qu'on entendait à son passage
le temps changer de cap
et les sémaphores.
Alors j'ai serré
fort
mes bras contre mon corps.

Si je dois me défendre
je dirai que je suis désolé
pour mes quelques côtes cassées.

3

Le temps
s'étend
sur la plage
et laisse passer ses secondes.
Il est bientôt mort
le temps
qui me rattrape tout le temps,
je devrais le tuer.

5

Je tenterai d'écrire un journal intime
avec pour titre les valse de l'abîme,
je le rédigerai au charbon de bois
sur le dos d'un homme pantois.

Je tenterai d'écrire un journal intime
dont les premières lignes, si je ne les abîme,
seront : aujourd'hui la vie est morte,
un héron frappe à ma porte.

Je tenterai d'écrire un journal intime
en pagne sur de grandes cimes
et mon inspiration me viendra des hauts vents
qui portent les débris sur les auvents.

Je tenterai d'écrire un journal intime
un jour d'ennui
je mettrai
à nu
mes doigts.

Je tenterai d'écrire un journal intime
si une nuit,
si un jour je sens la pluie,
je vois que mon âme s'arrime
au Léthé.

2

Et j'ai toujours espéré
que cette simple supplique
te ferait oublier
le poids des ans,
le temps des années
et les désirs
les envies surannées
qui toutes meurent
comme un rien face au vent.

4

Et encore une fois le mot rien.
Comme une passion pour le néant.
Quoi de mieux qu'une machine
et ses pistons déraillants
pour tuer mes nerfs ?
Rattache-toi à la vie qu'on me dit.
Mais personne ne me le dit.
Je converse avec une omoplate.

6

Y paraît que de là-haut,
on peut voir le Menez Bré
et la chapelle Saint-Hervé.

Y paraît que de là-haut
la houle
silence.

Y paraît que de là-haut
on peut voir les pas,
on peut voir les passes,
les détroits de l'eau qui s'en va on peut voir.

En haut des phares
on garde les souvenirs
dans le noir
tout en haut des phares
on conserve les souvenirs
en haut des phares
on s'efface
on s'efface
au profit des souvenirs
du haut des phares.

Mousse Boulanger

[1926, vit à Mézières, VD]

A vingt ans
j'ai appris les mots
que chantaient
les génies du siècle
Sartre
Eluard
Prévert
Breton
Desnos
Aragon
Qui a rayé
le disque
écorché les mots
la liberté saigne
dans les sillons
rien ne cicatrise.

Aigre le silence
glisse sous les portes
il fait nuit
l'été trébuche dans l'eau
du temps
reste une ombre en la
mémoire
Un pétale
collé au talon.

La terre est froide
dure et rêche
des sentiers montent
vers le ciel
si gris si bas
une pie déchire l'espace
annonce la mélancolie
d'un jour de pluie
seul le chaton du noisetier
dit l'espérance vers la venue
d'un autre temps.

Comme un mirage
dans le désert
on la poursuit
elle s'enfuit
chacun veut boire
les promesses
de son eau vive
entendre ses appels
étouffés par le bruit
des armes
on finit toujours
par entendre
la voix
de la liberté
Toujours.

Je voudrais incruster
dans ma peau
les plaintes du vent
retenir
les aubades des oiseaux
lire dans les nuages
les légendes
des âmes mortes
reculer vers
l'innocence de l'enfance
et frissonner
sous l'œil
de la lune.

J'ai perdu les colères
de mon enfance
sur les sentiers
bordés d'interdits
je n'écris plus
le mot liberté
sous chacun de mes pas
rentrée dans le rang
j'avance avec la troupe
dans le no man's land
des routines
les bourgeons du désir
ont séché sous l'édredon
du bien-être
je me tais avec les carpes
sous la vase de l'étang
des dupes
d'où jaillit parfois l'étincelle
d'une vérité.

L'oreille collée
à l'écorce
j'écoute le saule
pleurer
sur les tombes romantiques
ses feuilles arrosent
la terre de larmes argentées
le vent appelle
sans réponse.

Dominique Brand

[1965, vit à Lausanne]

Transit

Ils gravitent sans identité
à l'aube ou au crépuscule ils saignent particules de vie
fragiles membranes indispensables catalyseur, détonateur
créatures de la terre victimes de prédateurs vitalité vulnérable sans frontière
d'une même genèse sur un réseau d'étoiles cosmogonie mystérieuse alchimie
vie et mort ils se divisent des chemins de croix aux élixirs de vie
idiots de la création ils voguent valise de secrets des eaux cerise
ils surveillent guettent un départ seuls, sans eau ni chaleur des ondes prune
systole diastole d'un milieu et d'ailleurs qui les transforment? de flux en reflux
des passes ports adoptent d'autres langages au gré des vents courants
au bureau des migrations

Anne Bregani

[1951, vit à Lausanne]

Migrer

Je viens de ceux
qui n'ont pas de nom

ils venaient
du riz amer
ou des montagnes noires

sur la pente verte
parfois
d'étroits bosquets de bouleaux

et toujours l'eau
cascade
fine rivière ou fleuve
lacs
quelles traversées souterraines
elle seule a sues

les sons mouvants
des pierres au torrent
les pas, ah, quelle patience !
si nombreux
hésitants ou fermes
égarés ou joyeux
par tous les temps
sous l'auvent du jour

Je chante à voix nue
car jusqu'à moi est venu ce flux
où ils seront nommés
elles et eux
qui ne sont ni princes ni rois
ni persécutés pour une noble cause
ni chassés par divine fureur

dans leur cœur silencieux
ces chemins incessants
cet abri précaire
où émerger de la misère
de la terreur d'être sans pain
de ne devenir rien

ils sont si longtemps
restés sans récit

Par ma gorge
ils se fraient une piste
jusqu'à l'air libre
par ma voix
ils sont nommés
rendus à leur intime royauté
eux qui marchent
pieds nus sur cette terre

mon chant leur donne
sandales ailées
pour traverser l'espace
jaillir vivants
dans la lumière des mots

Je suis le vent
quand il n'y aura plus d'herbes
je danserai sur la terre nue
sur les eaux
sur les pierres

à contre-ciel
vogueront des navires de nuages
ou la voile haute
de Sire Soleil

Je suis le vent
quand il n'y aura plus d'arbres
de forêts de fourrés
vos maisons toutes ruinées
je tournoierai
avec le feu des étoiles

avec la frégate nocturne
sous la lune
j'appareillerai

La pluie
me donnera
toutes les larmes dont j'ai besoin
et mon souffle
fera palpiter
le cœur océanique
de l'espace

je te dis
que je suis le vent
rien ne m'arrêtera à l'horizon

Vador

tu étais amoureux de Dark Vador
le méchant sans visage
avec son casque de samouraï
en forme de gland
face d'aspirateur
respiration asthmatique
tu avais envie de le protéger

un pressentiment : à l'intérieur de ce corps
il n'y avait rien

couché sur la couverture au motif de chat
une roulade aux framboises de la Migros en main
sur l'écran bombé de la vieille télévision
les trompettes tonitruantes de la 20th Century Fox
puis le silence
« Il y a bien longtemps, dans une galaxie lointaine, très lointaine... »
la musique wagnérienne
le vertige
cette nuit était une aube
un tapis de mots défilait
à perte de vue
une mythologie
s'écrivait sur fond de nuit
toi tu te demandais comment Dark Vador dormait
à quoi il passait ses loisirs ses nuits
s'il aimait les roulades aux framboises

Alexandre Caldara

[1977, vit à Peseux, NE]

maintenant musique ou coulée de lave

la première action de tout farceur
est la perte de maîtrise
alors lui
le protagoniste s'autoproclame
maître pour le chapeau sur le î
à chaque fois qu'il contemple un tas d'épluchures
de mandarines il le rêve gigantesque pour
pouvoir de toutes ses forces se laisser propulser
sur le tas et prendre ce grand fracas olfactif créé
par l'épiderme de mandarine en pleine narine
un enfant, malgré une large tartine aux oranges
douces amères en poche, fredonne
piments qui sèchent avec les feuilles du tabac
tout le monde s'arrête pour le regarder
rouler à l'envers sur
l'autoroute et cela devient un
moment solidaire
l'image inouïe donc tremblée
de deux multicoques en course pas de fin
se croisant
s'identifiant une dérobade
au large
on peut tenir un disque, une foutue
boîte carrée de lachenmann comme un gouvernail,
parfois il reste dans les mains
des cartes géographiques lacunaires
qui sentent la lessive
il accepte d'éloigner tellement son médicament
qu'il vit sans
l'autre face de l'être de farce
l'être séisme face à la trappe
séisme au sésame
comme si l'on frottait une pièce de 20 centimes
sur la musique
ou on y passait un chiffon
elle en sortait expurgée
vêtue d'un capuchon
maître farceur lorsqu'il entend par hasard pour
la première fois les feulements indistincts de
lachenmann, ces variations du registre du cuit
croit reconnaître toutes ces portes-fenêtres
refermées sur son visage, ces trains manqués,
ces salières versées sur ces doigts, des vêtements
coincés à des poignées
maître farceur aimait aussi le velours d'helmut
ses grands drapés où s'enfoncer la tête ailleurs
jours jouir de la matière en attendant le cri
comme un œuf en
chute libre sur un marimba
maître farceur laissait la langue coaguler
cravacher par derrière
prière d'insérer
de petites criques à l'abandon
au début de schreiben passe les souffles
les musiciens dormeurs éveillés
les garants de l'après silence
l'apogée d'une mise en demeure
la quittance d'ensemencement
cavalcade feutrée
mise au monde par les cordes
des ventouses
des carafes de cendre
des bouches saturées de carmin maculées
spirales de fumée
un renard et une belette se partagent de la mie
de pain
l'ami du farceur dit j'avais une tombe à confier à
ton père

les filles qui s'habillent en orange élégances
écoutées
«seveu» sur la langue se coiffe puis
ma maman bouge si bien finalement
sait qu'on évoque
la bibliothèque me tient chaud bien
faiseur de sépultures
lachenmann
totem de sérieux / figure rèche / musique conçue
comme suture composée / j'ai suturé, nous nous
sommes ceinturions / douceur des paupières / lait
amande
beauté piégée
maître farceur pouvait enfin rire
à gorge déployée de la musculature divine parce
qu'atrophiee d'ausklang
trop tard et antirépublicain
1) chemisier blanc 2) chevelure humide 3)
pudeur 4) retrait 5) halètement 6) foire aux
corps 7) impossibles caresses perpétuelles 8 et
9) désespérés fiers foutraques restés en lisières
gobant pissenlit par sa racine
je retiens 5 additionne 7 soustrait 6 paralyse 4
courant dans les tourbières
exténué
maître farceur ne s'attardait pas trop sur les
livres, almanachs, traités à propos de la musique
contemporaine, les considérait telle quantité
négligeable, voulait les dégager le plus loin du
monde comme un gardien de foot se concentre
sur la direction du ballon alors qu'il vise un
paratonnerre.
dissémination
spray du son siphonné
maître farceur aime les bières artisanales
le pouce, l'orteil, le reste du panard en
mangent des angles de meubles, de valises,
d'encyclopédies, de pieds de table (más o menos)
évasé tout ce qui lourdement traîne sa masse
dévote sur un parquet, un tatami, une surface
carrelée rencontre à un moment ou l'autre
l'intelligence du pied et propose un fracas de
douleur que là aussi il nomme farce pour se
résoudre à un sourire et ne pas laisser sa langue
en perdition s'embraser en flottilles de jurons tel
sacerdoce, invariablement il mord dedans
brume de certitude
il reste un mangeur un mâcheur
il tend l'oreille aux cépages endémiques
pour soldé de tout compte: mallarmé stéphane
«mais chez qui du rêve se dore / tristement dort
une mandore / au creux néant musicien / telle
que vers quelque fenêtre / selon nul ventre que
le sien / filial on aurait pu naître» hocquard
emmanuel «le jadis est un mot pour dire
l'enfance» koltz anise «dans les villes où je passe
/ j'organise des expositions / de mes rêves / et je
les vends au marché noir» homère et jaccottet
philippe «ici, tu vois le port de phorcys, le vieux
de la mer, / et l'olivier feuillu à la tête du port;»
rosselli amelia «tu ne résistes pas à cet hiver /
modestement / cette boue innocente / et avec les
chaussures à la main / et nu tu traverses / cette
place, / voyager à travers les places»
et quand bien même toutes ces phrases agglomérées
du tissu une cartographie
la course-poursuite de corps difformes
l'assassinat des classes populaires
des haut-parleurs fleurs carnivores poussent
dans les intestins des textes
prédelle
armures métis

papillon de nuit débordant de paperasse
non
bien sûr
rien griffonner
dans l'opacité de la bergerie
se laisser transporter comme un message de paix
sur un ruau de la serrières, une tabatière, un
tank chocolatier
par la campagne gelée
imagine un corps ni homme ni femme
longé la voie
présence filiforme
qui colle comme glue
s'attache aux collines verglacées
f-h au pagne lascif
lichen de la détresse humaine
ville breuvage où chien errant lape
il fait une halte hors lachenmann
s'éloigne de son pâté de maison
morphologie des motets
une blague tristesse
en forme de brioche
chien errant clown
état du monde
l'archet
l'oubli
pile; entassement; zone; entrailles; colonnade,
coq en pâte, contusions; celles qui strangulent
lyre, agape, animal perché, dénégation, buse
dans le ciel
munitions se désankyloser
plage d'hiver sépulcrale cabas bouillon de poule
corde cigarette glycine méthadone
maître farceur peut se concentrer sur un seul cri
un escadron de corps peaux pâles une liqueur
avant le naufrage caresses et si
songe s'extraire
urgence contrainte formelle deux corps
temporalités diffractées aéroportuaires ma
langue est dans ma bouche qui est dans ma
langue des idées opposées
merles qui dorment
suicide des bactéries
l'amertume des bitters au citron biberons
l'issue en chansons mute en jeu chasubles de peu
mécanique
«la fin de la strada, ça m'a aidé à
trouver mes larmes» michael lonsdale
trop de vibrato tue la lumière
pensées persillées
pan pan cul cul
persifler
l'avant-veille
fruits légumes et elfes
un skieur aveugle qui décrit la neige
«c'est une grande boîte, "peso liquido net weight
poids net nettogewicht 850g", elle fera un sac
d'école assez grand, la fille pourra mettre son
goûter, son thermos avec le sirop, son bracelet
en plastique rose qu'une infirmière lui avait mis
à une poignée juste après sa naissance et sur
lequel tu avais écrit son prénom»
marius daniel popescu
des piétons marchent sur l'autoroute dans les
deux sens
la gravité le hip-hop météorologique
inversion du regard
notes d'intuition pour marionnettiste
lait des misères matriarcales
se tenir en laisse autour d'un animal
de cuir et de métal
valser à juste dose

Laurent Cennamo

[1980, vit à Genève]

L'informatique

à Frédéric Wandelère

L'informatique fut, dès l'enfance,
l'obscur Ennemi. Le mot *joystick*, chez lui,
n'était pas synonyme de joie. L'ordinateur
trônait – toujours éteint – sur une table noire
à roulettes, dans le salon (plus tard le couloir
étroit, poussiéreux), derrière le canapé bordeaux.
Pourquoi son père, qui le haïssait, restait assis
devant lui pendant des heures – son beau visage, calme
paysage peint par Piero della Francesca, doux
ange léonin, rose et bleu, debout
dans l'embrasure de la porte, pieds nus sur l'épais tapis
de laine bouclée, un panier d'osier tressé rempli
de roses dans ses mains : soudain ce ravin, envahi
de broussailles, cet enfant pâle, tremblant – ô combien! –,
descendant à la cave une bougie à la main... ?

à Philippe Jaccottet

La neige au sommet de la chaîne du Jura :
quelques os posés dans l'air, la lumière, légers,
comme absents – emballés dans du papier de soie
noire par des mains que n'use plus le temps.

La Reddition de Breda (Velasquez)

La clé (immense), le cordon de laine
sur fond de paysage. Lances. Costumes
de soie rose et bleue. Armures noires, piquées d'or.
Le personnage sur la gauche (son fusil – plutôt l'ancêtre
du fusil, une sorte de *mousquet* – sur l'épaule), son rapide
coup d'œil au spectateur. La guerre et la paix, le proche
et le lointain (la frontière, l'invisible broussaille enflammée
du temps, l'animal brûlant dans nos cœurs), tout ce qui brille
un instant, l'instant d'après part en fumée...

Pommier

à Pierre-Alain Tâche

Un pommier mince, donnant des fruits
plats, lisses : qui peut seulement l'imaginer ?
Adam et Eve réellement (finalement) passant
sous la machine, l'invisible rose, l'espace
semé de boutons d'or : clochettes – mais si
minces, leur fragile mécanisme de cristal –
éveillant enfin le pâle, souterrain
peintre en nous...

Soir

C'est un autre monde, celui
où la femme aux cheveux noirs, ou blonde, belle, mâche
un chewing-gum à deux centimètres
de ta bouche. Le monde, alors : une fraise,
une framboise au-delà des vitres du tram ruisselantes de pluie...

La bouche fermée maintenant, tu avances
lentement, muet, haché menu, feuille
de menthe au fond de cette théière à anse
de dragon. Ciel noir, veste noire
usée comme toi. Glissant le long
de ces rues pavées ne reflétant plus
nulle rose, ne crachant plus d'étincelles – et le soir
qui te découde patiemment, la pluie glaciale petit animal
mordant bientôt l'ultime fil rose...

Librairies mourantes

Librairies mourantes : l'arbre à papillons
qu'elles sont toutes, petites ou grandes.
La clochette du vide en entrant, la fraîcheur,
la main qui glisse sur les couvertures de carton
poussiéreuses comme un grand cygne. *Le rôle
des genêts niche dans les prés durs, les prairies
humides, les champs de trèfle...* A l'adolescent errant
dans les rues grises de Genève, au cygne ayant perdu
ses ailes et son éclat, et qui erre, éternellement rue
des Cendriers son regard éteint, noire Corraterie
sa vie, au dallage de marbre rose et vert, à tous ceux
qui, à la fin, grelottants, ne font plus résonner
nulle clochette, lorsqu'ils entrent...

Kafka

Kafka, encre de Chine. Pinceau
au bord, tremblant, de la nuit. Coupelle
de ses lèvres. Jamais plus clair
regard; enfin : la caverne
de ses grands yeux.

L'étiquette en nylon

Ne coupe pas trop vite l'étiquette en nylon
qui dépasse de ton pull jaune moutarde. Le printemps
peut revenir, tes joues creuses de carton
s'éclairer, se gonfler, l'ombre
de ce géant – sa main pelucheuse, de tendre
Yéti creusant en toi ce long tunnel, secouant
la couverture, les branches chargées de neige
orange dans ton cœur – sur toi passer, cesser
ce torrent de larmes... Rien, l'étincelle
d'une nuque blonde dans l'ombre
et c'est toute la chambre tendue de soie rose qui peut,
d'un seul coup, de haut en bas, se renflammer...

Pierre Chappuis

[1930, vit à Neuchâtel]

L'un de nous

Trapu, massif (*sur nous, lourde menace*) farouchement réfractaire à la lumière.

Impossible, tout retrait.

Bloc de granit, blockhaus datant de l'autre guerre, sépulcre, engin de guerre aveugle à l'abandon.

Plus traîtreusement (*nous, cloués sur place, subitement incertains de tout*): un sous-marin s'avance, venu du large, sur le point de rejoindre les profondeurs. La houle végétale le porte lourdement.

◦

L'un de nous... –

L'écho de sa voix, le vide l'étreint, qui pétrifie nos propres voix.

Confrontés à si impénétrable rigidité, comment échapperions-nous?

◦

Quelque guirlande de lierre s'accroche ici et là, tels, brocart ou samit, les débris d'une étoffe d'apparat.

En dépit d'ébréchures sur les bords d'une longue fissure, eût-on voulu soulever de force un couvercle inexistant, hermétiquement clos demeurera (*tombeau ou cénotaphe*) dans son dépouillement, ce quartier de ténèbres à l'abandon.

Forêt, soit catafalque dressé avant l'arrivée de la nuit.

Francine Clavien

[1967, vit à Miège, VS]

«A la fois vivre, être trompé par la vie, vouloir
mieux vivre et le pouvoir, est infernal»
(René Char, *L'Age cassant*)

Congé 10 dix jours

Congé accordé
pour s'occuper de sa vieille
mère centenaire.

Congé d'entre tous
d'entre toutes,
de la ville,
des patrons.

Es-tu prête
pour cet œil
unique de Cyclope?

Peur de la vieillesse,
à trois teintes dans les cheveux
qui ne fait plus déplacer personne,
hormis l'enfant des blâmes.

Montagne de la non-peur
Qu'elle y mette le front
et les mains contre la vitre
qui fume.

Les lettres qui touchent
le plus sont celles auxquelles
on répond le moins.

Congé du cœur
L'obstacle est entré
en moi et court.

J'ai la trouille de toute
cette camelote
que drague l'incendiaire.

Montagne de la non-peur
Que j'y mette le front
et les mains
contre la vitre qui fume.

Les enfants du pré crient,
blancs devant l'aïeule,
seule à ne pas être dérangée.

Ô Suicidée,
Un matin loin de la montagne,
on me rapporte un miracle:
la lune est encore là
qui a compris ton sourire.

Sur le balcon

Je ne vis pas au bon étage
Mon pied, pas celui trop corné,
accompagne ce qui ressemble
à mes vertes journées.

On m'a fait un enfant
dans le dos, même deux
L'orage comme l'anxiété,
cette douche qui trompe.

On joue une pièce de théâtre
pressée de courants d'air
C'est ça le théâtre: être dedans.

Dehors, mer fétide,
étudiant paresseux
à qui l'on offre un transat.

Moisissure des draps,
des murs, papier peint
Amour cramoisi,
je me plains.

Dormir sur la paille
ou la planche.

Odile Cornuz

[1979, vit à Neuchâtel]

Ma Ralentie (extraits)

On a vendu ses monts

Tu n'as rien à vendre. Tout à donner. Les gens se méfient quand ce n'est pas à vendre. Ah? C'est à donner? Du coup, ça vaut quoi – ça ne vaut rien? Si on le donne, c'est que ça ne vaut rien. Alors tu pourrais vendre. Mais quoi? A quel prix? Tu n'as pas de prix. As-tu même de la valeur? Alors tu décroches le panneau à ton cou et tu traces «à donner» et tu inscrites «à vendre» et tu attends, dans le flot des passagers du temps. Certains s'arrêtent. Certains te dévisagent. Pourquoi ce n'est plus à donner? A donner j'aurais bien voulu – mais si on sait que c'était à donner avant et qu'à présent c'est à vendre, non! Quelle arnaque... Alors tu retournes le panneau et sur l'envers tu écris «à vendre». Tu te replaces dans le flot du temps. Une personne dit: combien? Tu réponds: ce que tu veux. Ah, c'est à la tête du client, pour faire monter les enchères, c'est ça? Tu réponds que non, tu ne t'y connais pas vraiment avec les prix... Les prix de quoi? Du... marché? C'est comme ça qu'on dit? Vraiment, tu ne sais pas ce que tu veux, ni ce que tu vaux! Tu es obligée d'en convenir.

Quelqu'un n'est plus fatigué

Pour toi, tu l'as déjà dit, la fatigue n'existe plus. Elle n'est plus à prendre en considération. C'est une donnée négligeable, un plus petit dénominateur commun. Nous sommes humains. Nous sommes fatigués. Tout le monde le sait. Pas la peine de le répéter. On saute dessus à pieds joints (notre humanité, notre fatigue) pour voir ce qui se trouve au-delà, lorsqu'on s'y soustrait. Qu'est-ce qui surnage? Beaucoup d'incertitude; comme quand on arrête de parler du temps qu'il fait à chaque fois qu'on ne sait pas quoi dire. Ça fait des blancs dans la parole, des trous, des silences, des envies d'étrangler ceux qui disent un ange passe – parce que les anges ne passent pas. Les anges effleurent de leurs ailes rugueuses ceux qui s'appêtent à se lancer dans le vide. Ils suspendent le mouvement des pères sur le point d'égorger leurs fils. Ils se penchent sur des épaules dans des bibliothèques. Ils sillonnent le ciel et se foutent bien de passer ou de ne pas passer près de nous quand on n'a rien à dire. Ils s'occupent de la détresse et du savoir, du sens de nos vies et de ce qui les nourrit par l'intérieur, pas de *small talk*.

L'un crie

Que te veut-il, ce brasseur d'air? Par quel miracle se trouve-t-il ici, t'énumérant ce qui ne va pas? Comment a-t-il développé la résonance de sa voix? A-t-il pris des cours de chant, d'expression orale, de vociférations diverses? Est-il parti dans les bois avec des groupes estimant que la colère doit sortir un jour et que toute celle rentrée, retenue, macérée des années durant, peut se projeter entre les arbres? Que dit-il enfin, celui qui hurle ainsi à ton oreille? Que tu n'as pas assez aimé? Que tu n'as pas assez voulu? Que tu n'as pas assez soutenu le mouvement d'une vie, la passion d'un instant, le vrai sentiment en somme? Que tu n'as pas assez aimé l'amour? Que tu n'as pas tenu les chocs – alors que tu aurais dû être *shock-proof* et *waterproof* et soluble aussi peut-être... Que tu n'as pas tenu des promesses – mais quelles promesses? En as-tu prononcé? As-tu murmuré des mots dans l'abandon des corps, de ces mots qui sont vrais dans l'instant, pas pour l'éternité? As-tu fait des serments? Peut-être – mais tout cela vaut-il la peine de crier?

Etat d'urgence

Vendredi 13 novembre 2015

Sur les pavés le sang s'était fait oublier
Passé le temps du tumulte et des barricades
Des colères rouges sur les grands boulevards
De Nation jusqu'à Bastille et République
Les voitures roulaient sur les morts oubliés
Tombés le nez dans le ruisseau de l'Histoire
Nous marchions sur les haillons de leur mémoire
Trame effilochée de tous les espoirs éteints
Bien cruelle, la routine des jours heureux

Tout s'est brisé tout a basculé en un soir
En un seul soir vendredi treize novembre
Nos jeunes morts ont rejoint nos morts anciens

Voilà l'Histoire

Croutons de pain sur le trottoir pigeons avides
S'échappe l'odeur grise des escaliers
La Seine rampe dans sa boue de lumières
La toux des fumeurs obstrue l'entrée des bistrots
Les rires montent pour que la nuit descende

Mais l'homme et la femme ne sont que verres brisés
Le vent d'ombre et de sang a renversé nos vies
Dans un chaos de tables, de chaises et de cris
Quand le silence est venu tout recouvrir
Nous avons perdu jusqu'à nos mots nos morts

Alambic du silence

Au long des avenues les griffes de novembre
Laissent pendre et flotter des lambeaux de soleil
Tu sens le fouet des serpents là sur ta peau
De tes entrailles monte le goût du fiel

Des pas isolés font un bruit infernal
D'où viennent-ils? Où vont-ils? Les trottoirs sont vides
La bouche du métro n'est plus qu'un poisson mort
Gueule ouverte abandonné sur la plage urbaine
Ton corps est un chien enragé déchaîné
Dans quelle chair coupable planter ses crocs?
Les mâchoires claquent mais ne broient que de l'air

Dans cet alambic du silence la colère
Passe repasse s'alchimise en eau-de-vie

Destin

Dans ce nid de poussière
Que le courant d'air néglige
Des lambeaux de souvenirs
Viennent y pondre leurs œufs

Il fait chaud dans la soupente
Larme ou transpiration?

Peu importe c'est de l'eau
Et c'est de l'air qu'il nous faut

Ne pas mourir tout de suite
Laisser le chant de la terre
Dérouler tous ses refrains
Nos comptes ne sont pas réglés
Et les fumées du matin
Cachent encore des mystères

Nous respirons la poussière
Comme l'univers aspire
Ses planètes ses soleils
Pour en faire des trous noirs

Au ventre la lumière!
Des astres courent en nous

*Quitter ce nid aux remugles
Errer dans le soir qui tombe
Sur un quai grouillant de rats
Des grains de nuit rouleraient
Entre les pavés luisants
Des bateaux prêts à partir
Balanceraient leur squelette
En attendant notre assaut*

Jamais nous ne partirons
Nous avons perdu la clef
Les souvenirs monstrueux
Ont fait des tas de petits

Voilà notre air disputé
Voilà notre peau bleuie

Il n'y a jamais d'issue
Il n'y a que des murailles
A percer de nos mains nues
Mousses de chair sur la pierre

Les sarments de notre corps
Témoigneront de l'effort

Une vague d'espérance
Roulera sur nos dos secs
Il n'en restera rien
Qu'un peu de sel à nos âmes

Car nous n'avons pas fini
De poursuivre l'invisible

Brisant ses murs un à un

Sur un air de conclusion

Que retirer
De ce magma
De sang de larmes
De cris d'angoisses?

Cette pépite
Que l'homme oublie?
Ce filon d'or
Qu'il perd de vue?

Tout se dérobe
A nos regards
Tout se disperse
A notre appel

L'ennemi glisse
Venin gluant
Il nous enjôle
Baiser mortel
De nos colères
Il tirera

Son bénéfice
Et son miel

A ses enchères
Il cédera
Au plus offrant
Notre révolte

A l'abattoir
Nous marcherons
En écoutant
Ses chansonnettes

Où sont nos soifs
De libre étreinte?
Où sont nos faims
De pains rompus?

Comment porter
Le fer le feu?
Comment percer
Le ventre l'abcès?

Dans les entrailles
Plonger les mains
En surmontant
La peste
En transformant
Le haut-le-cœur
En haut le corps
L'amour battant
Apparaîtra

Foi éternelle
Que notre doute
Toujours aiguise

Benoît Damon

[1959, vit à Genève]

Après l'heure

1

Qu'est-ce qui tombait
comme une ombre
sur l'œil de ceux-là ?

Croix peinte aux épaules
où allaient-ils
avec leurs dos en ligne ?

On entendait cliqueter
les serrures de la nuit

2

Une cavité hors langage
fleurie en pétales noirs

Irriguée en profondeur
elle frayait une voie sans sortie

Elle barattait l'écume à mains nues
La nasse barbelée était pleine

Au sablier tu répondais
un grain après l'autre

3

Arêtes vives
entre les mots

Si bien que leur évocation
ce soir encore
te refoule dans l'arène
de ton propre sang

4

Gueules épouvantées
par le châtement de vivre
ils croyaient avoir le dessus
maîtriser la vis du pressoir
quand ils étaient ce jus
répandu au pied des tables
où l'on riait sans joie

5

Il faut un nœud de croc –
et le pendre à l'intérieur du blanc

Aux commissures des lèvres
des paupières
ou des lettres
atterrit la première escouade

Un nœud de croc
où pendre le mot
mort
à la corde coupée du sens

6

Postiches en tous genres
Faux témoins à la pelle

Mille et un ventres
à prendre comme ils sont

Autant dire menteurs nés
le sort couru
pas même l'os
ni rien

François Debluë

[1950, vit à Rivaz, VD]

Ombres de la nuit

1

Sous le ciel noir
d'une nuit sans lune ni étoiles
des ombres lentes muettes
hantent les étroites ruelles
qu'éclairent faiblement de rares enseignes

Plus loin en faction
à l'angle des carrefours
d'autres ombres guettent
les passants
comme autant de proies
hâtives et inquiètes.

2

Frôlant le pied d'un antique lampadaire
aux froidures printanières
passe l'ombre d'un chat exilé
loin des caresses de sa maîtresse
– impatient des douces furies
d'une chatte incandescente.

3

Par les vents lourds de l'été
à la nuit venue
l'ombre mouvementée de vastes feuillages
aux derniers parcs de la ville

Plus près des troncs et des buissons
parmi les ombres d'en bas
des grappes d'hommes murmurent
tête basse
qui marchandent fébrilement
leurs drogues léthifères.

Phréatiques

A la fluence des eaux ternes, un tronc échoué. Pâtüre d'une litière bistrée de sable
où s'immisce un corps plus clair : embrasure encore mate au profond du terreau,
corps-voie de la berge à la levée du vent.

◦

Déjà un peu tourbe, pas encore argile, s'enterrent les os gravés où se décèle ligne pointée,
ligne-voix porteuse de signes, ténue mais profonde, inscrite au stylet des ans sur la pierre libre.

◦

Toute brèche parcourue à la dérive de l'os, dans ses soubassements de roc, à rebours de la fracture-mère –
au plus aride du sol, en cet espace qui préfigure la graine et la pulpe, l'augure griffé dans l'os des jours :
fruits riches des portées à venir, de ramures fraîches et de racines sondant les vents.

◦

Là où le courant mord la rive, racines mises à nu,
déceler l'éclat des eaux, à la traversée du trouble, à la vigueur de la nage.

◦

Pénétration du courant, les mains nues et le front tranchant,
libre de tout cordage, à la hissée du gravier roulant sourd,
relié à l'infiltration phréatique – à la racine du souffle.

*Poèmes
pour Catherine Bolle*

Mots, traces

le poème : ossature
de l'inaudible

ses mots,
sur le champ libre de la page :
paysage
 émietté,
traces légères, broderie
de signes ou reliques
où se prend à son insu la mémoire

Ascèse de l'éclair

Ni décrire, ni
signifier, mais
– flèche ardente
sans poids –
trouer l'être (son opacité
à jamais) d'une fulgurance :

geste qui immensément
résiste

geste à l'envers
du noir
en direction du plus vaste :

abstrait
imperturbable
aimant

proliférant

Suite

cendre de la beauté –
sa trace de poudre sur les doigts
indélébile

◦

j'effacerai la suie
des douleurs
à force de ferveur

◦

traverser la vitre
illusoire
pour épeler, sous le bleu
l'informulable

◦

de l'opaque à la transparence
et du clair à l'obscur
comme si l'on cousait
une face du monde
à l'autre

◦

ils dansent, les mots muets
des morts –
invisible syntaxe, dans l'interstice diaphane
des couleurs

Peinture

d'un chaos de cailloux, tirer
(métamorphose !)
une architecture de nuages

Joel Espi

[1979, vit à Vevey]

L'art de l'idée de la rupture

Je suis nabot je suis grand
Je suis eau je suis vent
Je suis chaud
Je suis salaud je suis perdant
Je suis idiot je suis intelligent
Je suis rétro je suis récent

Le monde s'est engagé dans une perpétuelle quête de nouveauté
Cette nouveauté rassure et flatte
Mais qui je l'ignore
Réhabilitation, recyclage, fidélité aux courants anciens, émeuvent mais ne savent convaincre
Tel Faust, chacun a tout appris tout testé, s'est éprouvé de mille façons, a pensé à tout
Chacun a vécu mille fois, évalué complètement, rejeté l'inutile, ce qui ne lui sera pas profitable

Il me faut chercher ce que je ne connais pas encore
Inventer ce que je dois inventer
La quête absolue de la découverte absolue
Me conduit au vertige absolu

Nous aimerions vous interviewer au sujet de la politique d'immigration de notre Etat cher
Cela m'a mis dans tous mes états
Nous profitons du fait que vous êtes un artiste
Je suis Docteur Faust essayez toujours
Vous êtes vous-même immigré, enfant d'immigré, suffisamment intégré et immigré pour témoigner avec une érudition et une éloquence propres à un segundo
En fait je suis *secondo*, par ma mère, qui est Italienne, *primero* par mon père, qui est Espagnol, artiste par Dieu, qui aimait inventer des babioles, m'a fait à son image

Je suis facho je suis militant
Je suis fiasco je suis mirobolant
Je suis miro je suis clairvoyant
Je suis marmot je suis décadent
Je suis mégalo je suis indifférent

J'entends à la radio que l'uchronie porte beaucoup sur les événements mineurs
Alors je cherche le mot uchronie
U privatif et *chronos*
On arrête le temps on le refait, à partir d'un événement mineur qui par cette action deviendra majeur

Sommes-nous tous des majeurs contrariés ?

Quelqu'un affirme avec assurance, à la radio, qu'il ne pense pas que le système capitaliste soit un bon modèle
Le monde nous l'a récemment prouvé, à maintes reprises
Hi hi
Il sourit
A la radio

Jamais plus je ne dirai bravo
Jamais plus je ne dirai braver
Jamais plus je ne dirai baver
Jamais plus ne dirait dévot
Jamais plus je ne dirai des veaux
Des vaux
Des vaut
Des vos
Des vœux
Des vents
Des vies
Des vis
Des vus
Des vues
Des vèpres
Des vaïgres
Des maïgres
Des Nègres

Je vais plutôt regarder la télévision
Bruit de jeu vidéo
Gamin concentré
Coince la pointe de sa langue entre ses lèvres
Sa mère lui parle, en castillan, de la Révolution
Une révolution, *una revolución*, accident mineur devenu uchronie devenue événement majeur

On quête, mais tout ce veau

Ni Nietzsche ni Faust n'étaient, ne sont, nihilistes
Ils craignent le nihilisme
Dégoût et ignorance d'une société nombriliste et passive et satisfaite et repue
Nietzsche et Faust perdus
Faust a l'intuition que son salut, ce sont les étoiles
Nietzsche le suicide

Je suis le péquin je suis le venin
Je suis l'idiot je suis la garce
Je suis l'idée je suis la farce

Je suis vidé je suis la force.

Heike Fiedler

[1963, vit à Genève]

le soleil a disparu derrière
le disque dur. lancer les
programmes, attente,
page blanche, docu-
ments jpeg tiff gif kif
kif, knowledge halluci-
nation. ondes, connec-
tion, encore, nos traces
partout. trames, traces,
trains, traînées, vitesse
logique crash.
animation, contours,
bords ondulés. couper,
coller, insérer, serrer.
le poétique, prosaïque,
matique. from forme
fog frame for frosch.
kiss me. tourner la page,
tourniquet. faire bande à
part. baiser la bande de
sécurité. taper dans le
vide. débrancher.

c i n q

un exemple

today ainsi la rosée

lumière fragments partout à pei-
ne les arbres fruitiers les mots les oise-
aux tu lis le journal rien une tache d'huile

peut-être et tout cela

s a n s

f i n

m i t t e n

d r i n

t a a

l a n g u e

g l i s s e

a m o u r

n ois e

Ouvrir les parenthèses,
comme ouvrir une boîte de
conservation. S'appropriier les
parenthèses.

Les parenthèses ouvrent sur
l'infini. Les blancs ont un
impact sur les parenthèses.
Les mots dans les phrases
peuvent avoir un impact sur
les blancs.

Certaines parenthèses

sont produites à partir des
pensées en circulation de
manière extensive dans le
monde.

Fermer les parenthèses.

Le matin, tu regardes le
mur couvert de lierre sans
feuilles, journée d'automne.
Les parenthèses annulent le
temps.

cinq comme bonjour un exemple today, ainsi la rosée dans le ciel posée sur la mé-
moire des mots. au loin tu entrevois une lumière, fragment, ceci n'est pas. mille pé-
tales et bribes de pensées galaxie de neurones, dann neumond schon et tant d'arches
de partout échoués. le papier bavard absorbe les plaies à peine, les arbres fruitiers
– méthode : circonstance de constellation. gros plan sur une goutte de sueur. dans
l'espace s'évaporent les images autour le mot s'insère, se glisse – s'arrête un ins-
tant tu entends, dehors les oiseaux. tu lis le journal, plus rien ne rime avec encore,
avec, en retour, le reflet d'une flaque d'eau qui se perd dans l'arc-en-ciel d'une ta-
che d'huile étalée. il y avait une fois devant nos portes, fragilité toujours sans fin

les sons des ani-
maux aussi du tier
du nuss du nass tu nages la
langue distance comme
surfer sur la sur

noise: non not no is
mais noise it is ou se-
rait-ce se noyer non
ou peut-être noise-
tier déjà voilà animé

la surface du son du rêve sonno sei sono solo so
so no so nore noi due noi se non es ist: andiamo dynamoRe
d i s
ce mot membrane du monde
la p eau mémoire bifurcation une
pensée se penche sur ta bouche
e n a c c é l é r a t i o n
les interstices rappellent le jour devant la porte ouverte protection

Jean-Luc Fornelli

[1964, vit à Fournex, VD]

La patineuse

Son sourire enjôleur
Ses courbes harmonieuses
Ses cuisses
Ô ses cuisses
Ses mouvements voluptueux
Avec elle me suis-je dit
Nous allons grimper aux cieux
Sur la glace
Elle avait la grâce flamboyante des Variations Goldberg
Au lit un iceberg

Remboursez

Au cirque dimanche
Plus grande que le chapiteau
IMMENSE déception
Tigres
Ours
Panthères
Lions
N'ont même pas dévoré le dompteur
Ces cons
(Même pas un petit piétinement par les éléphants...)
Qu'est-ce que c'est que ce cirque franchement
Remboursez

A la nature indomptée

A un pas d'une ville
A un pas d'un village
Que j'aime regarder vivre
La beauté sauvage
Au flanc d'une route
Au bord d'un rivage
Comme cette mouette chasseuse
Qu'un jour j'ai vu plonger
Dans les eaux vigoureuses d'un Léman gris fâché
Et remonter fièrement
En son bec dangereux
Un pneu

Le nouveau Galilée (Le Galilée poète)

La Terre
à une seule fleur est suspendue
Une seule fleur

Alain Freudiger

[1977, vit à Lausanne]

Moa

Moa, grand moa
Oiseau de terre, inapte au vol
Envolé disparu de la surface de la Terre
Tu courais parmi les bois les bruyères
Longues pattes, moignons d'ailes
Bétail à plumes, troupeau à bec
Rapace au sol, fauve à plumage
Moa
Tu hantais les forêts sans âge
Dans cette terre isolée
De la Nouvelle-Zélande
Bien avant les Zélandais, bien avant les Zollandais
Bien avant toute forme de zoo.
Les Maoris sont arrivés, t'ont mangé et massacré
Tu n'as pas fait de vieux os
Quand les autres sont arrivés
Les Zélandais, les Zollandais
Tu n'étais déjà plus là
Tu étais déjà éteint
Chair à chasser, proie de choix
Tes œufs assez gros pour dix repas.
Oiseau mal placé
Inapte au vol et à la nage
Oiseau de terre
De course molle et de pillage
Chaînon manquant
Oiseau-buffle, oiseau-sanglier
Destiné à être dévoré.
Moa
Tu occupais la place d'un autre que toi
Celle d'un mammifère grégaire herbivore
Mais eux l'homme les a domestiqués
Pas toi grand moa, pas toi grand moa
Tu cachais mal tes œufs, tu ne les défendais pas
Lorsqu'ils t'ont trouvé les Maoris t'ont tant mangé qu'ils t'ont exterminé.
Moa, grand moa, il ne reste rien de toi.

Chacal

Chacal, chacal puant
Est-ce ton nom qui te salit ou toi qui souilles ton nom ?
Car si l'homme depuis la nuit des temps enterre
Ses père et mère ses sœurs ses frères et ses enfants
C'est pour, à toi et à tes semblables, les soustraire
Charognards ignobles à la gueule infecte.

Chacal, chacal puant
Tu ne chasses pas, tu attends
Que les autres aient fini leur festin pour te repaître des restes
Te gaver des morceaux les plus vils de la carne délaissée.

Chacal, chacal puant
Çakal, šagal hurleur en persan
En sanskrit aussi, aboiements et reniflements
Ton nom claque et colle à la langue
Sec et faisandé, glapissant
Détonation parasite sur la plaine.

Mais, chacal...
Dans les fables d'Inde et d'Afrique tu as le beau rôle du renard
Et en Egypte Anubis en personne avait ta tête
Chacal embaumant!

Moustique OX513A

Conçu en laboratoire comme un insecte insecticide
Aedes aegypti, le moustique d'Egypte
S'est vu génétiquement modifié
Par l'ajout d'une dépendance antibiotique
Et le voici devenu OX513A
Premier moustique transgénique.
OX513A, gloire à toi
Et gloire à Oxitec qui eut l'idée de toi
Entreprise britannique prête à te commercialiser
Pour te disséminer au Brésil et dans le monde entier.
Moustique OX513A, le destin est écrit pour toi :
Lâché mâle dans la nature tu fécondes les femelles sauvages
Tu transmets ta dépendance antibiotique à ta descendance rendue stérile
Ta progéniture ne trouvant point cette tétracycline se transforme en crevure
Rapidement tu étouffes et éteins ta propre race, efficace !
Et grâce à ce plan, nous dit-on
La dengue et le chikungunya seront éliminés
Ces graves maladies des eaux stagnantes, éradiquées !
OX513A, gloire à toi
Et gloire à Oxitec qui eut l'idée de toi
Inoculateur exterminateur extincteur stérilisateur
Tuer les larves, contrôler les naissances
Entraver le développement de l'engeance
Axe OX, braises 513, A garanti grande tuerie
Transgène animal épuration radicale
Mais
En réalité les moustiques ne sont pas tous stériles
Et 3% survivent sans tétracycline, même si ça ne tient qu'à un fil
Moustique OX, moustox
513A, le tocsin se taira
Oxitec Syngenta, ton moustique monstre te survivra.

Claire Genoux

[1971, vit à Lausanne]

Je n'ai plus de mains ni de bras pour te prendre. Ma bouche est sans respiration. Ma chair rouge, même les bêtes n'en veulent pas. Je n'ai droit à rien. Des lampes m'aveuglent qui dessinent des têtes levées. Toutes les étoiles sont des aiguilles de sang pur. Je n'entends plus. La douleur est sans nom. Des doigts me fouillent sous les ronces. Ecoute. Arrache-moi de ce qui brûle, bascule-moi au tranchant des fumées froides, car sur l'autre rive je distingue une ville heureuse.

◦

Je fermerai les yeux et t'aimerai avec cette blancheur tremblée des doigts. Je ne retournerai pas dans ma bouche les roses noires du silence. Je ferai comme tu dis, j'inventerai le mot juste. L'obscurité est mon vieux rêve. Je connais le soleil froid des chambres où les fleurs sont si près d'éclorre. Il y a encore des baisers pour toi, quelque part près des lèvres, de vieux baisers lâchés dans le jour. Veille-moi seulement de phrases claires.

◦

Cette fragile tache rouge au milieu des champs, cette couleur des fruits d'été, ce sang clair, il met des années entières à venir au monde dans la mousse des vieux murs et personne ne sait quand l'eau des baisers gèlera dans les bouches. J'appelle, j'ai froid. Je ne suis rien sur ce chemin. Ni reflet, ni ombre. Le miroir me montre toujours une chambre vide et pour rester ici il faut un corps.

◦

Pendant des heures on ouvre, on écarte un ventre obscur, on descend les doigts vers les forêts folles de ma nuit. Qu'on m'enlève cette bête morte et sèche, cette matière solide de viande, si elle est impossible à fendre. Mais qu'on ne touche pas au regard, qu'on le laisse dans le visage, ni à la feuille plate de mon ombre au plus serré des hivers, et si je reviens, traînant des morceaux dans les angles, ce ne sera pas pour demander pardon mais pour me jeter plus loin encore vers l'herbe des morts, vers l'avril tiède et pour frôler d'autres corps dans la terre retournée.

◦

J'entends le bruit de ta course dans le jardin, le craquement des branches quand tu essaies de faire un feu. Tu inventes des bouquets de ronces brunies. C'est comme ça que ça commence, par la danse dans le pré jaune, par l'étrange douceur du sang dans l'air chaud. Après, on vous frappe les cils, la grille se ferme pendant des heures et ils pompent la terre, ils se mettent aux endroits qui vous empêchent de ressortir. Ça finit là, les pieds cassés, dans l'impossible tas des planches, dans la suie noire, dans la viande serrée des bouches mortes.

◦

Prépare les habits. Que je les voie devant moi, accrochés au mur, pendus et vides de chair. Il faut tout laisser très proche des lits. La nuit viendra vite, j'entends déjà qu'on crie. Les routes ont été coupées. Qu'est-ce que je pourrais dire encore. Les mots ne sont plus là. La langue est tiède. C'est ici la chambre. C'est ici le soir. Tout est décidé déjà.

◦

Même en terre, sous les blocs durs, les yeux arrêtés, je t'entends qui parle. C'est comme ça que je tiens. Même cassée, je verse des cailloux blancs devant tes pas, je coule en pluie dans l'espoir de retrouver ton nom, cette simple syllabe dans ma bouche de vieille pierre et je vois des lumières en état de servir. Je veux encore faire ça pour toi, bercer ta tête, même si je ne peux pas le dire d'une voix claire et que dans le lointain des arbres je ne te reconnais plus qui viens.

Julie Gilbert

[1974, vit à Genève]

Poème téléphonique #163

Ouvrir et fermer les yeux. Le souffle des herbes folles. Ouvrir et fermer les yeux. La fin des terres. On marche et on marche encore. On peut rester longtemps dans la nuit, sans qu'aucun soleil ne vienne lever l'obscurité de la forêt. On peut rester longtemps, tapis dans les recoins du monde, à écouter les bruits, à imiter les oiseaux et les pluies et les crissements de nos chaussures, oui, on peut rester longtemps, jusqu'à ce que peut-être surgisse au détour d'un matin ce paysage singulier, ce fameux paysage intérieur où paraît-il, il est possible de camper.

Poème téléphonique #123

Dans la nuit. Une vigie. Un reste de sapin enguirlandé. Et puis le noir de nouveau. La nuit laboratoire. Les yeux qui détaillent le paysage. Un visage de femme, qui s'agrandit, regard, les yeux fardés, bleu, bleu clair, elle disparaît. Rivages à l'abandon. La nuit qui file, qui s'allume et qui s'éteint, être brusquement de toutes les fuites, et puis plus rien, la nuit avalée, lourde, trempée de silence. C'est alors qu'on peut peupler l'obscurité. Inventer dans le noir un fil, tisser une nouvelle histoire, de celles qui malgré saturations de signes, écroulement des paupières, permettent soudain d'arriver en des ports extraordinaires.

Poème téléphonique #158

Il y aurait assez de vent pour pousser les îles le long de l'océan, il y aurait assez de terre pour camper tous nos rêves brûlants, il y aurait assez de lumière, assez d'arbres, assez d'oiseaux, pour porter tout ce qu'il y aurait à porter, assez de café dans les tasses, assez de terrasses, de visages brillants. Mais ce matin, dans l'hiver mince de février, les histoires semble-t-il peinent à surgir. Pourtant, quoi qu'il arrive, il existe toujours des brèches, de minces interstices, qu'il suffit de gratter un peu, ou de souffler, car là entre deux murs peuvent surgir brusquement des morceaux de ciel bleu, courses pieds nus dans les champs, des tempêtes et des baisers dans lesquels il suffit de s'engouffrer.

Poème téléphonique #100

Dans l'ombre du vent. Ici quelques poètes bataillent. Pour décadrer les fenêtres, pour rider l'eau des villes, pour sentir la mousse boisée sur les joues des passants. Parfois ils semblent invisibles, parfois on n'entend que leur voix, parfois on ne les entend même pas. Pourtant dans la chair brisée de notre monde, au milieu des élancements autoroutiers, portes claquées, escaliers roulants, il faudrait garder une place pour ces paroles, ces mots, ces révoltes, qui quand ils arrivent à accrocher une parcelle de notre corps, finissent par éclore tout au long du jour. *Les arbres ont parlé avant les hommes* dit la poétesse Joséphine Bacon.

Elodie Glerum

[1989, vit à Saint-Légier, VD]

Valentine Blues

J'ai passé mon petit doigt sur tes gencives
Et puis j'ai mis du sang dans ta tisane
– J'ai la hantise du rooibos –
Car parfois en hurlant, je veux pourrir
Le peu de temps qui me reste à rougir.
Dehors, les moineaux étaient sobres
J'ai ouvert le frigo
Je n'ai rien vu venir
Demain arrivera sans doute
L'aube sans date de péremption.
Aux dernières nouvelles, des acolytes balançaient des complices
Et puis, il fera beau toute la semaine sur les Préalpes.
Nous déjeunerons en paix.
Moi, je n'aurai ni chaud, ni froid, enfin quand même
Je ne sais plus très bien
Seulement un peu de fièvre.
Et quand j'ai voulu embrasser un bout de Valentine
Pour me border le soir, elle était déjà seule.

Le contrat à la mode

Jadis, je te cueillerai sur la route, je te codifierai, te rendrai
immortelle, tu n'as pas à souffrir, ou à nous désunir, je te
musifierai et nous serons ensemble, je te plastifierai dans
tous nos inventaires, déclarations communes et albums
de vacances et puis j'épinglerai ta carte de créance à ma
bureaucratie, de même que sur mon corps, sans la
moindre semonce, oui, moi, je paierai pour toi, au
restaurant et ailleurs comme dans la vie ou
pour ton avis de recherche, parfois aussi, je t'étourdirai
à des concerts, sans appel de détresse, puis je te
désarticulerai sur les mille plaines désertes, cachant les
centimètres de cimetières à venir pour ne pas oublier
oh combien tu m'as fait souffrir avec cette garde
limitée, tu devais m'obéir, tant je t'ai aimée, jusqu'à
te démolir, ce n'était pas ma faute, tu connais la passion,
le chemin de la porte, mais ne m'abandonne pas, à moins
que je ne t'emporte, pas cette fois je t'en conjure, et puis,
pense aux enfants, à nos jolies vacances, cela aussi, c'est
pour la vie, de toute manière, tu n'en as pas le choix, sauf
si tu n'existais pas.

Décombres

Ce soir, la ville est immobile
Dans tous ces bâtiments embacillés de Koch.
Demain, j'irai chercher l'idylle
Des Tuileries aux Ateliers Mécaniques ;
Le long de la Veveyse, peut-être restaurerai-je la cité idéale.
Du haut du squelettique Crystal Palace
J'ai contemplé l'asphalte de Frederiksplein ;
Il ne reste désormais que les Chamois, là-haut,
Pour immoler la plaine d'un jour nouveau
Où plus tard serpentait la vilaine autoroute.
Ici se dressait le Volksvlijt, c'est dans mon guide,
Dont les lambeaux mesquins s'embrasèrent à néant ;
Des mois que j'y flâne, pourtant je l'ignore
Comme piégé devant les vitrines des stèles étrusques
De musées obsolètes, qui mentionneraient des noms illustres,
Ou, va savoir, des recettes au kilométrage ;
Aucun moyen d'en être sûr, je ne parle pas allemand !
Mon chef me l'a encore reproché hier,
En remplaçant le filtre de son café soluble
J'ai tapé l'incruste, j'ai parlé de vacances.
Aujourd'hui, j'ai posé mon bagage à l'entrée d'une tour
Tenant mon badge jusqu'au dernier étage ;
Le robot de l'accueil m'a salué d'une voix polie et saturée
Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?
Comme demain et hier, je poserai ma démission.
Elle a les seins refaits et trop de maquillage,
J'appellerai la police.
Sur mon bureau traîne déjà l'ébauche de trois rapports trimestriels
Trop de compromission, et aucun livre ;
Je rêverai ce soir, enfin si j'ai le temps
Ou dans le métro, je voudrais que le port s'embrase,
Et que brûlent les combles imaginaires des sanatoria désaffectés.
Sur la façade du Victoria Hall, une sirène se met à hurler :
« Arrête ton navire afin d'entendre notre voix. »
Mais je n'écoute pas ; j'ai encore trois pages à finir.

Vahé Godel
[1931, vit à Genève]

Le fil perdu

ayant fini par obtenir de quoi
griffonner quelques mots (ce lambeau de journal
et ce bout de craie rouge – destiné
d'ordinaire au marquage du bétail)
pour dire qu'on l'oblige à vivre dans le noir
que ce message est son ultime
recours et qu'il a peur
de perdre la mémoire

et chaque soir glissant son corps
ulcéreux et meurtri dans un sac à charbon
– mais vous eussiez dit qu'il enveloppait
dans la soie d'un écrin
quelque joyau de jade
ou d'émeraude

Marines

Trace à peine, sillon brumeux, ébauche de nuage, trouée de lumière qui hésite à fissurer un ciel trop lourd, quelques filaments plus clairs, égarés dans les vapeurs de gris, aucun cri de goélands ou de sternes, aucun oiseau en vol n'habite le territoire. Le ciel est orphelin.

Seul murmure ou mugissement de mer, apaisée ou engrossée par les vagues, criblée de pluie, de vent ou lisse et sans plis comme une couverture tirée sur le ventre sablonneux de la terre, océan de fjords et de froid.

En vain chercherait-on la silhouette d'un phare, d'une île, d'un homme entre les eaux du haut et celles du bas. Le bleu a tout avalé.

◦

Cicatrice, balafre d'écumes
de l'horizon jusqu'à nous

(ou serait-ce le contraire?)

signe mouvant, incisé sur l'acier

écriture errante, liquide, oscille et
berce, gronde, monte comme la marée
ou se recroqueville, vague
s'échouant sur le sable

calligraphie mousseuse de blanc
sur page d'eau, morte d'être née

– et toujours à naître

◦

Ce sable partout, dans la nuque, les narines, les oreilles, dans la bruyère et les genêts, sable qui crisse en bouche, parsème maquis, agaves et cheveux, ce sable, toujours, qui se niche dans chaque repli de peau ou de paysage, au creux de nous, au creux du monde, dans chaque trou, grumeaux secs de vie qui s'effritent sous les pieds, tu ne sais rien de sa menace, de ses promesses d'aridité, rien non plus de la morsure des raies derrière l'écueil et des pièges de la mer.

Ton rire se mêle à ceux des goélands sur les rochers.

Quand on te demande si l'eau est bonne, tu réponds: «Je ne sais pas, je ne l'ai pas goûtée.»

◦

Et le vent tombera, la chaleur se lèvera.

Revenir à l'eau encore une fois, jouer parmi ces fins coquillages qui abritent des nuées de bernard-l'hermite, dont les pattes minuscules sortiront de leur cachette quand tu les prendras dans ta paume.

Invoquer le même sort.

Coquille, tanière, repaire, repli, cocon.

N'être jamais si nu, si frêle, si innocent que nous puissions sentir combien perfide est le sel et surnoise la méduse.

I *Cette heure de novembre*

Crois-tu que c'est un monde
Tu t'avances mais tu restes
Sur le chemin des ombres
Qui t'emporte qui t'enferme

Rien ne va dans cette heure

C'est novembre quand il pleut dans l'arbre
Tu te tais dans son regard

De quelle tristesse es-tu
Pour ne plus voir
Que ta plainte
Pour n'entendre
Que le bruit de ses griffes

Tu t'écoutes tu sombres
Dans le vertige sans nom

Tu n'es que nuit

Alors tu te perds
Tu dirais même le vent noir
Qui passe la mort des branches

Tu es maintenant sans mémoire
Tu t'arrêtes tu trembles
A l'instant tu es le froid tu es la pluie
Mais tu restes sans voix dans ta gorge de terre

Quelle main te dira
Quel salut te viendrait
Qui t'attend
Plus loin que cette heure

Jean-Dominique Humbert

[1958, La Roche, FR]

Quand tu vas ce jour

II *Le goût du jour*

C'est un souffle tu l'entends
Le ciel à son premier matin
Qui se découvre

*L'herbe ce printemps
Le chant des sources*

C'est elle qui te dit le goût du jour

L'eau du regard l'horizon des pentes
Le bras des heures
Dans la traversée des clairières

*L'herbe ce printemps
Le chant des sources*

C'est elle qui te dit le goût du jour

A l'instant vous êtes
Cette histoire de terre mais de ciel
La joie vous serre vous courez
Dans la main des promesses

*L'herbe ce printemps
Le chant des sources*

C'est elle qui te dit le goût du jour

Tu sais la danse des collines
L'air qui vous dit
Cet exil qui n'est plus
Quand il sera midi

*L'herbe ce printemps
Le chant des sources*

C'est elle qui t'avait dit le goût du jour

III *Jusqu'au regret*

Enfin mais qui c'est quoi
Qu'est-ce qui te prend
Tu t'agites tu t'essouffles tu ressasses
Tu tempêtes il y a ton cri

Tu te dirais cascade
Cognent tes mots de pierres

Qui t'a perdu

Quel temps se bat dans ta colère
Mais quoi mais qui tu reviens
Ta voix claque
Mais pourquoi mais quand
Quelle heure te sonne

Qui te perd

Quel temps se bat contre toi
Qui te malmène qui t'agite
Tu n'es que coups de sang

Tu te verrais
Frapper ces murs cette après-midi
Embarquer ta fureur
Ereinter ce désastre

Jusqu'au regret

(...)

Elle lui a dit de foutre le camp
qu'elle en avait assez
plus qu'assez même
de le voir là, à côté d'elle,
tous les jours que Dieu fait
avec ses yeux tristes
et ses cheveux plats.
Marre de manger avec lui
marre de dormir avec lui
marre de se réveiller à côté de lui.
Et puis marre de ses outils partout
de ses revues techniques
de ses chemises de la Migros
de ses slips de la Migros
de son after-shave de la Migros
– et tant pis si c'est vrai que
c'est elle qui a acheté tout ça
parce qu'il n'aime pas entrer dans les magasins –
et marre de ses phrases sur la politique,
sur les enfants qui n'ont pas appelé
– *merde ils auraient pu appeler, les enfants* –,
de ses phrases sur l'Irak, les juifs et le décolleté
de la speakerine.
Et puis marre aussi de ses apnées du sommeil,
qui la réveillent, au milieu de la nuit, c'est infernal
et puis marre enfin de sa peur d'aller chez le docteur
– parce qu'elle, qui bosse chez un docteur, elle en voit tous les jours
des niveaux élevés de cholestérol,
des indications de colonoscopie, de gastroscopie,
et c'est pas forcément la mort au rendez-vous à chaque fois, comme
cet imbécile se l'imagine!

Fous le camp, elle lui a dit.
J'en ai marre, elle lui a dit.
Tu comprends
je veux vivre, moi
vivre, tu entends.
Car elle veut vivre maintenant
vivre, insiste-t-elle, comme si elle avait passé les cinquante premières
années de son existence
au bain ou dans un cercueil.
Vivre maintenant que les gamins sont grands,
qu'il y a plus besoin de se lever parce qu'il y en a un
qui pleure ou qui a pissé au lit.
Vivre maintenant qu'on peut souffler un peu,
qu'on a un peu de temps, que les parents sont morts
en nous laissant un petit quelque chose,
vivre maintenant qu'on a atteint le milieu de la vie ou qu'on l'a même
un peu dépassé.

Vivre donc.
Elle dit tout ça mais lui n'écoute pas
Lui il pense qu'il y a un gaillard,
que sa femme va à gauche,
que tout le reste c'est du bla bla,
un type du fitness, ou un Marocain rencontré au bord du lac, ou
encore un représentant en vins qui aura sonné à la porte au bon
moment, ou pas, mais en tous les cas un type qui lui aura fait *du*
gringue, qui l'aura embobinée, et qui attend à présent qu'il passe la
porte, lui, le vieux, le mari depuis trente ans, père de deux gamins
de 19 et 21 ans, pour s'installer chez lui, et prendre sa place dans le
canapé, dans le plumard et dans le cœur
et dans le ventre de sa femme.

Alors il pense *on est mariés merde*.
Alors il pense *on a quand même eu des enfants ensemble, merde*.
Alors il se souvient qu'elle n'a pas toujours dit ça
qu'au départ, au tout début, c'est elle qui a insisté,
moi j'avais le foot, j'avais ma mère qui était veuve,
j'avais beaucoup de choses,
le mariage c'était son idée.

Alors c'est un dialogue de sourds :

lui qui comprend rien
qui grommelle
qui ressasse dedans sa barbe.
Elle qui insiste
qui se lâche
qui s'agite
qui dit : *dorénavant je vais sortir*
qui dit : *dorénavant je vais voir du monde*
je vais bouger
je vais me bouger

Antoine Jaccoud

[1957, vit à Lausanne]

Vivre

je vais faire de la danse
faire de la céramique.
Et de la raquette à neige
comme les copines,
ces copines divorcées qui ont foutu dehors leur vieux depuis un bon
moment déjà,
qui n'ont pas attendu bien trop longtemps comme elle,
et qui maintenant sont libres comme des oiseaux,
des gazelles ou des chats sauvages.

Comme elles, elle veut maintenant lire des bouquins.
Comme elles, elle veut maintenant fréquenter les vernissages,
les dégustations de vins d'Afrique du Sud,
et les conférences.

Et puis, bien sûr, visiter le monde...

Ah le monde!

Antalya

Agadir

Et puis la Grèce

Les Cinque Terre

La Laponie, pourquoi pas, même si au fond elle

préfère le chaud,

elle veut tout voir,

avec un groupe ou sac au dos,

elle s'en fout.

Pourvu qu'elle ne la voie plus

la sale tronche de son vieux

avec ses yeux tristes

et ses cheveux plats

le matin, le midi,

et le soir

– Comprenez, lui,
comme tous les hommes de son âge
c'est plus qu'un grand singe dépressif
qui se laisse mollement glisser dans le trou.

– Comprenez,
elle, c'est autre chose.
C'est une femme, et comme beaucoup
de femmes de son âge,
elle n'est pas totalement à bout de force,
elle n'est pas complètement au bout de son rouleau,
la vie, en somme, ne l'a pas encore totalement lessivée.

Elle est même encore *bien*, comme on dit,
c'est-à-dire
sans brioche

c'est-à-dire
encore capable de voir un film sur l'Afghanistan
jusqu'au bout

c'est-à-dire
encore capable de lire un prix Goncourt même après une grosse
journée de travail, un plat de cochonnailles, ou une partie de cartes.

oui, elle est encore *bien*
c'est-à-dire
sans cette peur de la mort qui, te transforme
n'importe quel lion en couillon, pour finir...

un couillon aux yeux tristes
un couillon aux cheveux plats
qui ne veut plus sortir
ne veut plus voir personne
un couillon qui, somme toute, a décidé de fermer les portes, les
oreilles et les yeux sur tout ce qui reste à goûter, à flairer, à humer, à
sentir, et à découvrir de la vie.

Fous le camp, elle lui a dit, à ce couillon-là.

Claire Krähenbühl

[1942, vit à La Sarraz, VD]

On a bagué l'absence comme un oiseau
au doigt des veuves l'éclair
du double anneau
l'éclat le manque d'un corps
alternent sur la main
repliée

La bague
à la bague fiancée jusqu'à la nuit
porte signe d'amante
certaines le savent même en dormant
d'autres l'oublent
l'oiseau

à l'impératrice dite Sissi

Elle chassa l'abeille ou la guêpe
s'effondra devant la porte
c'était un clou dans le cœur

Elle crut que c'était l'ange sans ailes
pas la mort
la nuit tomba sur ses yeux

Qui a mis en terre avec elle sa guimpe
sa voilette noire à mouches velues
ses ombrelles noires ses éventails
noirs?

Au bord de la tombe
un papillon replia ses ailes
pour mourir aussi

Le rouge fut toujours au cœur d'Augustine
son beau corps cabré écartelé
par de grands chevaux vieux

Leur œil sans œillères leurs yeux
touchent à cru quelle monture crucifiée?

Et l'autre dans la boîte à couture
A.U.G.U.S.T.I.N.E
inconnue son nom en lettres brodées
alphabet sans rouge ni gâité ni folie écarlate
Augustine au point de croix

Chacune si nue

La Petite écarlate

Je balaie des yeux vos pages
et tombe pile sur une lettre
plus rouge que fleur changée en fille
elle éclate en graines de rire
erreur il faut fermer l'été
avant l'heure féconde un leurre dit
qu'une feuille est tombée

Ignorante amoureuse des graminées
tu longes le champ d'avoine? de seigle
les tiges bleues posent l'espiègle question
du quiz d'été les épis verts taisent
leur nom

Suivre le bord du champ ne donnera ni
réponse ni chant et le grand magazine
aux pages vertes ne te soufflera rien
sinon ce que feuillette entre ses marges
le vent

Pierre Yves Lador

[1942, vit à Château-d'Œx, VD]

Une matinée ordinaire dans la République des hydrates de carbone

Chacun fidèlement
Chaque matin
Avant d'emprunter le métro
De jouir des transports en commun
De suivre sa formation impermanente
Chacun mécaniquement
Chaque matin
Dans le sanctuaire de chaque quartier
De chaque cité de la douce terre
Dans la ville d'Aspartame, Péloponnèse
Ou à Sucre ou à Cannes
A Pinsec ou dans le Doubs
En douce France
En l'île de Saccharine
Chacun ponctuellement
Chaque jour à matines
Fait la queue devant le guichet généreux
Attend que le numéro de sa puce vibre
Reçoit sa part de sucrerie
Sous les deux espèces
Solide et liquide
Qu'il croque citoyennement
Et sirope publiquement.
S'il est de la majorité silencieuse
Qui a la bouche cousue
Et l'estomac au bord des lèvres
A son tour il s'incline
Devant l'autel de sucre d'orge
Et reçoit gaz et plasma dans le nez ou le cul
Administrés par les automates distributeurs
Du ministère de l'édulcoration nationale.
C'est la laïque société de la gâterie
Qui nourrit tous les humains de la terre.

L'incivil enfant
Rebelle au crâne rasé
Ou malade ébouriffé
Courbant métro et guichet
Fuyant la queue règlementaire
Aurait volé
Une boule de Berlin
Une tourte de Linz
Ou de la Forêt noire
Un anneau parisien
Des calissons d'Aix
Un gâteau de Bulle
Des pavés de la rue de Bourg
Des bouchons vaudois
A se demander s'il est géographe perdu ou éperdu
Et souffre du syndrome d'Asperger
Manifestant assurément
Un goût suspect et persistant
Pour ailleurs ou autrement.

La foule unanime l'attend
Devant la porte de l'arsenal des sucreries
Les nonnes de sainte Onu
Les gardiennes de la vertu
Les filles de l'Internationale
Celles des salons de thé noir ou vert
Celles des bars à vin rouge ou blanc
Les dames de Morges
Les bourgeois de Calais
Les bandits calabrais
Les mendiants aéroportés
Les diabétiques anonymes
Les débiles et les indélébiles
Les gens de couleurs
Les incolores et les petits gris
Les adeptes de la raison
Qui se croient les dindons de la Force
Les obscurantistes convertis à la lumière
Les sodomites passifs enfin actifs
Les diététiciens obèses
Les vegans vétilleux
Les avocats du milieu
Ceux d'affaires
Et ceux des animaux
Les tueurs en série au chômage
Les maniaques du bouc émissaire
Les intermittents du petit banditisme
Les termites prématurés
Les esseulés réunis
Les arsouilles du quartier
Les journalistes RP
Ou improvisés
Les courtiers, les courtilières
Et les grands couturiers
Les amateurs et les mateurs
Il eût été plus rapide d'énumérer les absents
Toutes les bonnes gens
Chiens, loups et moutons
Toutes queues con-fondues
Manifestent
Leur réprobation, leur irritation
Et leur frustration:
L'insécurité gagne les arsenaux du sucre.

Au passage de l'enfant pervers
Ils arrachent au coupable
Sa veste de Chine
Sa veste câline
Sa chemise de coton du Bangladesh
Son pantalon du Ghana
Et son caleçon qui ne venait pas d'Aix
Son capuchon bleu des mille et une nuits
Les chèvres bottées croquent ses mitaines
Lui court à perdre haleine

S'étouffant, s'étranglant,
Bavant les miettes de son larcin
Sans souffle, tout nu, sanglant
La peau déchirée
Par les griffes mimétiques du peuple justicier
Il arrive nu sur la place des sans-culottes
Devant l'Hôtel de ville ou Palais royal du sucre glace
Qui porte sur son fronton
En lettres de charbon
Ni le roquefort, ni le raifort
Seul le sucre rend fort
Les cerbères carbonifères
Aux yeux de profiteroles
Et aux bras de miel
L'arrêtent
Nul n'entre ici sans cravate
Fût-il dangereux psychopathe
Ils lui passent la corde au cou
Cravate de chanvre et l'entraînent dans le palace
Le pendent au grand lustre de sucre candi
Et de la plus haute lampe
Goutte le sucre brûlé
Collant caramel qui enrobe
Sa langue pendante
Sa queue bandante
Et son corps laqué
D'une gangue craquante

Cela faisait longtemps déjà
Que l'on ne mutilait plus
Les coupables dans la république sucrée
Et les suceurs et les suceuses
Volontaires de la voirie appliquée
Fourmis et blattes à deux pattes
Enfants du carbone et de ses hydrates
Sortis de leurs lofts
Où ils pâtissent
Et confisent
Papotant et confessant
Arrivent avides lécher la manne sucrée
Avant de fondre le cadavre
Dans le chaudron des caramels mous populaires
Préparés pour la cène vespérale

A l'écol' logique
De la république sucrière
Rien ne se crée, rien ne se perd.

Philippe Leignel

[1961, vit à Lausanne]

L'Eté

Des lèvres, dans la nuit, je crois écrire,
et la ligne d'un sein,
et ta peau d'aile embrasée d'or,
et la sente où renaître ;
pendant que sur le mont roule une lune
et que rôde un renard dans la mort qui s'enfuit.

◦

Le poème est si chaste et nos yeux si déserts !
Nous étreignons ce temps que l'aurore a surpris.
Ne nous restent que plaies des grands ciels apparus.
Il nous faut sourire au chemin,
comme une pluie tombant sur la mer.

◦

Le bleu d'eau, frémissant,
et l'ombre nue derrière,
au-dessus cette hache si blanche où le ciel se déchire.
C'est un lac à l'hiver dont je suis le regard.
Un héron crie dans mon sang.

Maxime Maillard

[1982, vit à Genève]

Aimable monstre

1

Vous êtes quelqu'un de très coquet
Vous êtes si jeune
Que buvez-vous?

J'ai fui ma famille
J'ai tout volé on m'a chassé

J'aime les monstres
Mais je suis sincère

Ses yeux charbon. Odeur âcre de vomi.
Dents en quinconce couleur de ronce. Un
postillon sur sa lèvre gigote avec ses paroles.

Je suis sincère
Vous êtes rond

Il réfrène un rire, sa bouche, ses yeux se
plissent. Il s'esclaffe. Pose sa main sur
l'avant-bras du garçon. Ses doigts bagués
autour de son verre. Il boit

Non vous savez je suis une pute j'habite au
rez

Ses yeux tremblent. Il regarde la table
Je suis une pute
Ses yeux tremblent loin devant lui. A travers
la vitre la rue passe

2

Regardez !

Autour de son cou, un cheptel de colliers
entremêlés. Sa main s'approche. Ses ongles
couleur sabot. Il dégage le pendentif de jade
vert de l'entrelacs des chaînes dorées

Qui sait la puissance du coq?
Le coq regarde vers l'est où le soleil se lève
J'ai fui car on m'a volé

Qu'est-ce que cette croix?
Pourquoi dites-vous cela?

Je suis narcissique je n'aime que moi, oui, et
rachitique avec ça
Ses yeux dans la table
Mais vous savez j'ai de l'argent
Il pose son verre sur la table
Regardez !
Il se penche et plonge sa main dans sa botte.
Attrape un portefeuille en cuir indigo
Regardez !
Il écarte les versants de la poche à billets.
Le portefeuille s'écaille. Des liasses d'euros
Regardez !
Il saisit des billets pliés
Je peux vous inviter

3

Tenez prenez vous fumez?
Il le fixe. A peur
Prenez
Il lui tend le paquet de Marlboro rouge.
Le garçon prend une cigarette. Ses yeux sur
la table. On dirait qu'il va pleurer
Vous n'êtes pas très aimable
Vous n'avez rien compris à la vie
Ses yeux se plissent. Il étouffe un rire.
S'esclaffe. Ses yeux sur la table

Je suis une pute
Et je connais le chant du coq
Voici ma cahute
Il désigne son bock

D'où venez-vous?
Et vous?
Pourquoi dites-vous cela?

Au Cambodge j'ai appris à pleurer
Mais je ne pleure plus
J'aime les monstres
Oui
Ses yeux dans son verre. Ses yeux dans la
vitre. Durs. Ses sourcils se froncent
J'aime les monstres
Son visage doux
Mais je suis sincère
Ses yeux dans ses yeux. Le garçon a peur
Sincère
Oui
Quand on aime on ne compte pas
Et je n'aime que moi

4

Le garçon regarde en direction du comptoir.
Il se dégage de la table
Non ne partez pas
Il fait écran avec son corps. Il ne veut pas.
Il cède
Je vous en supplie
J'ai besoin de parler je vous aime bien ça ne
va pas
Restez
S'il vous plaît

Le garçon sort sur le palier. Il extrait une
cigarette. Il regarde la rue
Tenez
L'homme lui tend une bougie par l'embrasure
de la porte. Le garçon allume sa cigarette.
L'homme repose la bougie sur la table. Ils
se regardent à travers la vitre. L'homme
ramasse ses affaires, son blouson Eagle, son
sac. Il sort à son tour. Ses bottes claquent
sur le palier

5

Les gens ne veulent pas savoir
Personne ne veut savoir
Pas même toi
Pas même lui

6

Pourquoi ris-tu?
J'aime les poils
Il fixe le garçon. Il retient un sourire.
S'esclaffe de rire. Ils rient ensemble

Tu ne voudrais pas venir avec moi
Viens avec moi
Là-bas
Allez viens

Il montre avec ses yeux le trottoir d'en face.
Il y a un hall de banque. La rue passe. Une
entrée d'immeuble.

Il s'approche du garçon. Ses dents en
quinconce couleur de ronce. Son odeur âcre
de vomi. Son regard cisailant
J'aime les poils
Beaucoup

Gros dégueulasse !

Il se retourne. Il fait mine de partir. Il part.
Il se retourne. Il regarde le garçon avec malice

Ça ne va pas

Le garçon branle la tête

J'ai de l'argent

Il se retourne et s'enfonce dans la cohue

Le garçon regarde le blouson Eagle englouti
par la cohue. La rue passe.

l'herbe gitane

à quai – une valise – de la ferraille
cette balançoire si loin de tes yeux

miroitent dans la poussière froide

où tu stationnes chaque fin d'hiver
la toux et les arômes de la menthe
que tu serres fort sur les poumons

même si le soleil respire à spasmes

ces orties ont les nuits longues

à pieds nus au bord de la route
tu essaies de tenir le contresens

tous tes biens rendus au gravier
tu suis ce que tu as d'habitable

comme les bottes de sept lieues
une à une ces larmes de renarde

les doigts aveugles sur les galets
ma langue tourne tourne cerises
à raconter la rivière et ses fables

et dès que les libellules voleront
sur le carillon de ta chorégraphie
ces roseaux seront tes ballerines

tu t'arrêtes soudain rue de l'église
trois papiers de bonbons sous les cyprès

ces fous rires étouffés dans le givre

et les heures qui fondent sournoisement

qu'avec les feuilles tombe ta peau
où tu piétines déjà renaissent les crocus

tu lapes la bruine des fougères
et les faines sont tes complices

ton violon au-devant des étoiles
surprend la course des sangliers

où t'entraîne le babil des giroldes
palpitera la veine d'un sous-bois

ce lac où chaque jour tu attends

que descende une laine de lune

tes vertèbres raclées par la bise
voudront une dernière épidémie
miettes que tu jettes à la dérive

sur cette neige à même l'écorce
parmi les baies fanées du sureau
les pattes oubliées d'un écureuil

dire debout dans la nuit des anges

le corps a les abeilles qui résistent
ton nom sous un géranium calciné

et mes pas claudiquant dans le vent
deviennent des sabots de centaure

Mélanie Meystre

[1996, vit à Saint-Légier, VD]

Nuit. Ils ont éteint la lumière.
Les deux corps humides se frôlent.
Discussions dans la chaude obscurité.
Le matelas est tiède d'amour.

◦

Sept fois six quarante-deux.
Son moyen pour mémoriser le digicode de l'immeuble.
Tous les jours elle pousse cette porte trop lourde.
Elle pourrait fermer les yeux tant elle connaît le chemin par cœur.
Elle monte les marches grises, froides, dans l'odeur de benzine.
«Sonnez avant d'entrer.»
Puis elle demande une clé à la secrétaire et range son sac dans le casier numéro sept.

◦

Le matin elle enfile son peignoir de petite fille.
La glycine fleurit, c'est le printemps. Son odeur se répand sur la terrasse.
Une nappe blanche à carreaux rouges habille la table en bois.
Les sets de table sont abîmés.

◦

La petite fenêtre est ouverte en imposte.
Le vent un peu frais d'automne s'y engouffre, faisant voler le rideau orange.
Il jure avec les murs bleus de la chambre.
Un rayon de lumière s'infiltré, violant le noir inquiétant de la pièce.
Cela ne change rien au calme qui s'est établi depuis trente-trois minutes.
Bruit de couverture qui se froisse.
On ouvrira les rideaux dans une heure.

◦

Cela fait bientôt dix minutes qu'elle est là, front et mains collés contre la vitre derrière laquelle nagent les petits poissons bleus.

◦

C'est fini.
Comme l'été qui cède sa place à l'automne.
Comme ce morceau qu'elle écoute durant quatre minutes trente-six et qui passe au suivant.
Il y a toujours un suivant.
L'hiver.
Le prochain morceau dure trois minutes deux.

◦

Rencontre sur le quai 1 à Lausanne avec l'Algérien.
Il a une béquille et me demande ce que je fais dans la vie.
Je lui dis que je devrais être dans une école d'art mais que c'est compliqué.
Il me demande ce qu'est l'art.
Il me dit que c'est bien.
On fait le trajet jusqu'à Vevey ensemble.
Je lui explique pourquoi c'est compliqué.
Quand on se quitte il me dit:
«il faut manger, Mélanie».
Je vais manger, l'Algérien, promis.

◦

Elle pose son pied droit sur le fil tendu devant elle. Hésitant.
Elle garde le gauche sur la plateforme derrière elle. Rassurant.
Ses bras déployés l'aident à garder l'équilibre. A ne pas tomber. Comme des ailes.
Maman oiseau n'est pas là pour la pousser.
Alors elle reste immobile. Longtemps.
Puis elle s'élance.
Un pas, deux pas, trois pas.
C'est facile.
Elle vole.

Marcel Miracle

[1957, vit entre le Jura et la Tunisie]

Dans le silex
Un ours debout
Agite ses grelots
Pour capter
Le mystère
Du regard.

◦

Feuille de saule
Séchée roulée
Comme une bague
Sur un galet.

◦

Le vent
Pousse le cadavre
D'une énorme fourmi
Sur la dune,
Epluchures
D'orange.

◦

Des colombes
Dans une carrière blanche
Une cartouche
De dynamite.

◦

Un loup
D'ambre
Au bord de la Baltique
La grande lune
D'amadou.

Jamais roche ne dort

Sous ma main
tes cerneaux
encore blancs encore amers
attendent de moi la direction

Sous mes empreintes
digitales tes anneaux
de croissance du passé
racontent encore peu et même rien
la seule question maintenant
celle du devenir
celle aussi de savoir si
le cœur bien centré tu as

Le bas âge c'est de là
que s'envisage le pousser droit
non pas comme l'arolle
dont la silhouette tourmentée
ici en courant te ramène ramille
déposer en lieu sûr tes cerneaux
fatigués et aussi bistrés les cernes
que tu tiens de moi

Dans la pénombre te cherche
des yeux comme on cherche
au pierrier reculé le chamois dans le tout
ton sur ton confondu et le chevreau
à l'écart bondissant la caillasse
plus bas renvoie

Dans la pénombre là
tu pierre erratique
enveloppée d'un bleu de vague glacière
t'éloignes

Tel que tu es maintenant, retenir

Mais chaque aube rappelle:
le sommeil rend plus fort
donne à grandir

jamais roche ne dort

Hissé à la devanture
tu cherches dans les images
l'image d'une toiture éventrée
un arolle foudroyé s'impose

tu saisis l'alpage effacé
terre sans nom séculaire
sur l'étendue du trajet en main
garderas cartonnée
l'altitude anonyme

Au soir bien tombé
sur dalle encore chaude
à l'appel premier de graviers
le paysage recouvres
que ne s'envolent ni
le tronc consumé ni
l'absence de toit

A l'appel second
t'élances montes t'enfonces
dans les marches hautes
foncées il est l'heure d'effacer
aux coins des lèvres
entre les yeux aussi
les traces de lait caillé
ce matin recraché

Sur l'oreiller tes pieds
à l'autre bout ton bras
en vide relâché
le tout en état de dormance

La sève montante dit l'aube
débourement je t'enlace
aux vêtements te mène
au pain au lait t'emmène
pour l'aurore en seconde sève
celle qui donne le fruit
projette dans le jour ordinaire

Il faut maintenant – et chaque matin – traverser
le pré toujours derrière tu marches
te faufiles entre écorces élancées
sous feuillage détrempe
que l'on t'attende tu demandes

Puis là à l'orée vite je dis
– dès lors tu presses d'aller seul –
qu'au soir reviendrai reviendrai
avec le couchant avant qu'en tes racines
ne descende la sève

Effritement de l'été
au large lit de roches
coule central l'étroit flot
par endroit s'élève à mi-cuisses
pour le lynx contre flancs

sa piste ainsi
dans le courant
s'épuise

Au roulement premier tu
fou de foudre sors
aux crêtes tranchantes
accrochée lointaine observable
la nébuleuse ardoise
sous son ventre propage
des abeilles le chant

Là-bas le feu s'écrase devant les bêtes
au fracas sous pierrier s'enterrent
sous surplombs se réfugient
se figent en falaise
fuient par les airs l'hostile terre

fou de foudre assis au champ fauché
autour les hommes andainent bâchent
le foin se hâtent devant l'ire menaçante

D'un éclair à l'autre féroce est le silence
tu demandes à ne pas seul rester
gardes grands ouverts tes yeux pour
au caprice céleste bien boire
tu as peur aimes ta peur

fou de foudre en visage
l'expression de ton meilleur devenir

Chargé le cumulo
glisse vers l'ouest
quitte montagne
tire sur plaine
rideau d'eau
fou de foudre
l'ouest c'est nous

Lucas Moreno

[1972, vit à Renens, VD]

Lisières

mon nord est faible: le je cherche nu, le sans calotte, le ça me fuit, ça est langue maintenant, te torde un mot, te plient les mains, le faire front, la lisière est tremblée, ne se farde, mot flèche est laid, mot bossu est bombe, berge est sensible, arpente droit malgré les eaux courbes, va chez toi devant le miroir, cherche un reflet franc, ne te lave pas, mérite ton visage, sois la ligne qui commence, la ligne d'écriture, et surtout cherche le point – la ligne se termine plus ou moins en cohérence avec la poudre dans tes yeux

Incendie

Brûler. Que nous le disions. Que les cendres. Je veux que nous. T'aimerai et je veux que tu. Incandescents, timides, exploserions. Qui? Et quoi? Du solide, du dur avant de partir. Que sous la terre. Que d'éclater en silence. Que les racines se souviennent. Au milieu des tourbes. Au milieu des graines. Au milieu, que ça ne modifie rien, qu'on y retourne, que je m'oublie. Que si je veux que nous brûlions! C'est dit. Que ça s'entende. Que les cendres se répandent, que les cœurs à blanc se répandent. Fourrés. Farcis. Reproduits. Noir sur noir au milieu des étoiles. Artifices. Et que dansent. Que feu. Qu'orgasme. Que sucres. Et que la mort – délivré des mots, je ne.

Chasse

Homme debout. A terre se lever. Adulte la chasse. Les enfants. Rentrer. Le feu et le vide. Le bon vide. S'être levé de la terre. Maintenant droit. Se coucher droit. Front, lumière. Debout. La chasse. Les graines. Dos vers le bas, homme debout. Vertical, ancien. Les poumons brûlent, jamais plus haut. A terre se lever, la chasse les enfants. La forêt dans la bouche. Il pleut. Liquide, s'être levé. Froid, les branches, le debout. Se coucher droit. Avoir fait le feu. Levé et: un baiser à l'enfant – l'homme adulte. Le matin dans l'oreille. De l'intérieur. Debout le mouvement, la caresse. Lui parler puis la chasse. L'adulte droit. L'homme-enfant debout. A terre se lever. Qui a mis deux cœurs dans la poitrine? C'était dans la forêt? Le cœur droit levé de la terre. Le feu dehors, jamais dedans.

Starman

Je. Ne me. Je ne peux. Aujourd'hui? Debout. Ne peux. Aujourd'hui. Mais hier. Ne peux juste. Ne. Il n'a. Héros. C'est la limite. Héros-Limite. La scène jeune, la scène j'aurais. Encore. Une fois à vingt ans. La Seine. Mais ne. Je ne vais. Est-ce que. Ce je? Tellement de phényléthylamine. Tellement! L'enfant debout, l'homme et les notes. Le non. Arrête. L'homme-debout dans les étoiles. La fin de l'enfant. A côté de moi dans le bus un homme vieux fredonne. Il l'en-notes, lui. Et l'autre là-bas. Etoiles pas merde. Pas lui. Je. Ce jeune homme. Transparent et double, l'horizon l'avale le recrache. Il ne veut. Je dois. Un peu de lumière. Ce goût de vite brisé. Jamais. Ne plus. Je dois. Les deux cœurs dans la poitrine. Mais aujourd'hui? Mais. Héros-Limite.

Poésie diminuée – quatre morceaux

1

parti de lausanne
à onze heures vingt
muni de ma canne
de gros pèlerin
je descends à berne
 sa gare moderne
pour y prendre un train
puis casser le grain
dans la vieille ville
d'olten où défile
bisé comme étreint
par mes goûts en îles
un bouquet mobile
de sens tout empreints
du fond(s) goethéen
dessus la tartine
que werther butine

2

touchant la fin du mois d'août
je fais le crampon m'accroche
à ce bout d'où souvenir
des coins idéaux de juin

ce que mes plantes me plaisent
quatre brins de basilic
poussant à côté des vitres

ô temps suspens je dirais
ton vol pistant lamartine
beurre et miel sur une tranche
de pain ravie aux *souffrances*

du jeune werther tu penses!

3

cinq heures et trente-cinq
minutes la nuit s'épuise
qui déteint sur le matin
l'accroupi prononce *chose*

ce contrôle de l'écho
donne un résultat morose
que le scribe inscrit au dos
d'une aube qui se dégrise

4

s'il se pouvait que la soie
j'y puisse dedans péter
je chanterais le printemps
l'été l'hiver et l'automne

quoi mon sujet pour l'instant
moi trop ça me fait souci

c'est dans mes couches-culottes
que je pète en attendant

Jack Perrot

[1953, vit à Genève]

Janvier en Ajoie

la bise fouette
elle ne suspend pas la taille des arbres
elle brûle
la tête décoiffée

le geai vif
file aux érables squelettiques
blanc rosé bleu léger
les flancs dénudés

la boule de gui
là-haut dans le cercle du soleil
à la flaque gelée
le pas craque

la terre entend-elle
et les arbres taillés saignent-ils
coup sec de la bise
rugir

tête basse la vache part à l'abattoir

Coupe au Fahy

les arbres marqués d'une croix
c'est le poinçon du garde-forestier
la sève ce qu'il en reste blessée

hêtre charme chêne
écorchures en sursis
hachures à vif

l'être charmé l'être foyard
le corps n'est plus que chablis
l'hère dans le borbier pris

les grumes s'empilent sur le camion
c'est le poinçon du marchand
écorces ételles et dare gaube du pauvre

Pierrine Poget

[1982, vit à Genève]

Jiminy

J'ai arrangé mes vêtements et je me suis allongé à l'écart.

J'ai écouté les feuilles se toucher.

Il y avait trente matins que je venais, que rien ne se passait. Je n'avais pas lu un livre, je n'avais pas de compassion, j'aurais aimé Dieu même, sans le savoir. Je me suis levé pour rejoindre le fleuve. Mais je marchais lentement, pour ne pas arriver, seulement m'acheminer longtemps de cette butte jusqu'au rivage, près des marchés. Au bout d'une langue de bitume et de sable, entre des bidons, des filets, des tessons, le fleuve semblait déjà une mer. Je m'y suis baigné auprès d'autres hommes, et de garçons qui devaient être leurs cadets. J'avais trop de sel dans la bouche. Je les ai regardés. J'ai respiré et juré revenir à une vie sans comportement.

Les jours suivants se passèrent sans incident et cela me fit beaucoup de bien. C'est alors que Jiminy apparut.

Jiminy m'avait souvent attendu dans les rues familières, sans que je sache pourquoi, sans que je puisse jamais le faire chercher. Mais il me suffisait de penser à autre chose pour le voir subitement surgir. Alors les fleurs de Lisbonne s'ouvraient dans ma tête, en générant beaucoup de confusion. Cela me conduisait au cinéma, ou dans des bars, pour boire dans une langue étrangère. De longs chats sortaient de ces fleurs énormes et me sautaient aux genoux, ou à la gorge. Je les repoussais mais ils se multipliaient et formaient derrière moi un cortège grâce auquel Jiminy me repérait bientôt : il paraissait alors et, lui emboitant le pas, je me suivais moi-même, laissant le mélange des pelages et des corps assumer la conversation.

o

Je portais parfois avec moi de la nourriture, ou des pièces de bois que j'assemblais devant moi sur le sol. Cela m'absorbait. Peu à peu je perdais la mémoire tandis que Jiminy chantait. Nous faisons aussi des

ricochets : avant de lancer mon galet, pour bénir sa course et les eaux qu'il toucherait, que je ne pouvais fouler, je le baisais. Et Jiminy disait

– Mais d'où sortent ces petits objets dont on n'a pas trouvé à quoi on les emploierait ? D'autres fois, je pensais aux saisons, à l'impossibilité de leur assigner un commencement et une fin. A l'idiotie. J'avais le choix. Puis je n'ai pas pris la bonne décision et j'ai senti les premières salves de moi-même. J'ai pensé « naufrage », sans distinction

– Longévitité de quoi ?
et Jiminy souffrait.

Il dit qu'il y aurait encore des terres divisées, que le jour nous éblouirait, blanc, privant le monde de jugement. Puis, gesticulant et soucieux, rompant le pain pour les chiens, il tourna le dos et disparut dans la foule. Jamais auparavant il n'avait juré, ni promis, ni remercié non plus. Il fit un geste que je ne compris pas, dispersant quelque chose d'indistinct, puis sortit de mon champ de vision. Je redevins stupide : je voulais percer des mystères, mais je ne voyais pas seulement ce que j'avais sous les yeux. Je perdais mon chemin, les femmes se couvraient sur mon passage, je frappais aux portes, je disais que j'étais Jiminy. Puis je réalisai que je ne m'étais même pas posé la question du refus de cette histoire, du refus possible de son commencement. Je connus alors une profonde libération, et je laissai enfin Jiminy à sa folie du jour.

Marius Daniel Popescu

[1963, vit à Prilly, VD]

Coloriage à quatre mains

à Oana Emma Popescu

Vous êtes les deux dans le bateau pneumatique, vous pêchez depuis plusieurs heures sur le lac, *le temps passé ensemble mesure les mots qui mûrissent* il y a peu de vent et vous cherchez le gardon et la perche *elle t'apprend la floraison des pas* au bout de vos lignes lancées à une quinzaine de mètres *tu lui dois la lumière qu'elle te tartine* du bord de l'eau. Ta fille a attrapé plusieurs poissons, elle sait *compas fidèle aux Dieux et aux astres* comment mettre un ver de terre dans l'hameçon, elle a appris à regarder *te montre les symboles de sa lettre à elle* avec patience le bouchon rouge qui flotte et à tirer sa canne à pêche, quand *elle respire et il y a cet impact* il bouge latéralement ou au moment où il s'enfonce, et *il te rend absorbé par ses paupières* disparaît du regard, tiré en bas par la proie. Tu la regardes *elle te anse* et tu la sens heureuse, habillée en costume de bain et assise *elle construit en toi avec toi et pour toi* sur la planche en bois ; à vos pieds se trouvent *la question de l'espace n'a pas d'importance* la boîte en plastique remplie de bobines de fil de réserve, la bouteille *sa main a touché la joue du matin* d'eau potable et le pot en verre qui contient les appâts. Le bateau est stable, tu l'as ancré à l'aide *elle te donne le miroir et son mot de passe* d'une grosse pierre attachée à une corde à linge *tu t'enivres quand elle parle* qui est bien tendue sous son poids. Vous *voyages au-delà des perceptions* parlez peu, vos gestes se faufilent entre *elle est de la vie peinte et mouvante* les rayons du soleil, ils s'abritent dans des pensées *elle te dessine sur les ombres* et des sourires pour échapper à la chaleur. Tu la vois réagir, elle a attrapé *tu es attentif à son cercle de rêves* un autre poisson, elle le ramène vers la barque, tu te penches en avant, tu saisis *elle montre du doigt le vol des nuages* le fil de sa canne à pêche, tu sors le poisson de l'eau, *la parade des grains de riz* le laisses tomber entre tes jambes, tu le prends de ta main gauche, tu le serres de tes doigts et, de l'autre main, tu lui enlèves l'hameçon de la bouche.

Ta fille te dit « papa, nous avons perdu nos poissons », *elle t'apporte du pain et du raisin* tu regardes derrière toi et tu ne vois plus la corde brune qui retenait dans l'eau le panier en fil de fer, vous aviez pêché environ trois kilos de poisson blanc, *la rive la plus proche sommeille* tu te dis « c'est ma faute, je n'ai pas bien fait le nœud ». Tu penses qu'à cet endroit l'eau n'est pas très profonde, tu te dis « cinq ou six mètres, au maximum », tu regardes ta fille, tu lui dis « je vais plonger pour chercher le panier », tu te lèves, *elle te fait entendre la résonance de ses cils* tu enjambes le bateau, tu glisses dans l'eau, tu l'entends dire « fais attention ! », tu inspires profondément, tu gardes l'air dans tes poumons et tu commences à nager, vers le fond. Tu as les yeux ouverts et tu t'enfonces en comptant les mouvements de tes bras, après sept ou huit secondes tu vois les poissons qui brillent dans le panier, *elle te suit du haut de son cœur* tu le prends d'une main et tu te retournes et tu reviens vers la surface, quand tu sors ta tête, à l'air, tu regardes ta fille et tu l'entends dire « bravo, papa ! ».

Il nous faut trop souvent renoncer à ce qui nous entoure et que nous chérissons, il sera bientôt trop tard; ne nous restera alors qu'une poignée de pierres dans un bol de terre cuite, et quelques images.

Car au fond il s'agit bien de cela, faire revenir quelques-uns des instants à côté desquels nous sommes passés, condamnés que nous sommes, pour vivre, à nous détacher de l'immédiat en taillant des marches au fil du temps, nous promettant au-dedans qu'on ne nous y reprendra pas et qu'on recomposera sur nos claviers, plus tard, ce qui avait été sans qu'on y prenne garde, songeant au bonheur que ces instants auraient pu nous apporter et qu'ils nous apportent tandis que, écrivant musique et cadence, nous ne l'espérons plus.

Notre regard est aimanté par ce quelque chose avec lequel nous ne faisons qu'un, que nous croyons pouvoir précéder, que nous surprenons parfois lorsque nous avons le courage et la force de ralentir, que nous voudrions retenir en en fixant l'empreinte avant qu'il ne soit trop tard.

Jusqu'à ce que nous nous avisions que ce qui devait être une rampe d'accès nous lâche, devient précisément la porte dérobée par laquelle ce qu'on avait cru pouvoir retenir prend la poudre d'escampette. Comme une phrase longue et sinueuse qui commence et se ferme, métamorphosant le manque en secret.

On aperçoit, en levant la tête, des formes, des couleurs, des ombres qui dessinent alentour des visages éphémères, paysages-visages, visages-images d'un polyptyque géant, qu'on voudrait serrer dans un cadre feuille d'or, ourlet, faufil ou ailes de plomb. Mais l'éphémère a une main de fer, les horizons ne l'arrêtent pas, il dure le temps de nos vanités.

Il arrive que je me saisisse de quelques-unes de ces natures mortes, que je les écorne et y passe un fil. L'ensemble donne à mon désœuvrement l'allure d'un récit, le semblant d'un mouvement, d'une pente et d'une direction.

La langue ouvre d'innombrables galeries qu'il convient d'explorer, une baguette de sourcier à la main: le lointain s'y mêle au proche, le coq y converse avec l'âne, la rivière y fait son lit. Le poème n'a jamais repoussé le réel qui se prête sans réticence au jeu des voyelles et des consonnes, il ouvre même à la conscience des voies inédites, offrant à la terre qui vieillit la voyance, le langage qui la renouvelle, l'avenir qui lui manque.

Nous sommes tous invités à la fête, à faire jouer à tort et à travers la profondeur de nos yeux télescopiques, à faire tenir ensemble le disparate, miraculeusement, sans ciment, comme les cartes orphelines d'un memory géant.

Sur le rebord de la fenêtre, des images se chevauchent: celle d'une pierre de Patmos, un ciel, des labours, le saint Augustin de Vittore Carpaccio, un caducée, des images de vieux crépis, une chouette et quelques tessons; un moineau s'y invite parfois, sans titre, sans date. Ils constituent ensemble un petit autel qui se métamorphose avec le temps, m'obligeant à reconnaître l'hétéroclite qui me nourrit, me dissuadant de donner à la partie dans laquelle je suis engagé la forme d'un puzzle dont j'aurais à trouver la dernière pièce, mais celle plutôt d'un paysage de bocage dont j'aurais à lever le plan changeant.

Je ramasse chaque jour, là où je suis, une pierre que je taille, une image ou quelques mots, trois ou dix lignes, que le ciel

Comme les cartes orphelines d'un memory géant

soit verrouillé, la tête à la mine ou dans les étoiles, pour faire naître ce que je pressens et dont je devine le contour, tandis que s'élève dans le ciel le chant simple du temps qui passe. Ils constituent ensemble, déposés dans le courant, le gué que j'emprunte, pour continuer, et me risquer sur une rive que je ne connais pas.

Tirer un fil aussi ténu soit-il pour y pincer une ou deux choses, ensemble sur le fil du langage: petite paire, main pleine, l'improbable quinte floche ou la misère.

Sur les bancs de l'Ancienne Académie, la question de l'âme et du corps me semblait d'un autre temps et n'effleurait que l'épiderme de ma raison, je n'y croyais pas. Un vieux bonze pourtant de la Faculté des Lettres de Lausanne prenait l'affaire très au sérieux et clignait des yeux lorsqu'il l'évoquait. C'était un homme sans âge, insoumis aux modes du jour, il souriait un peu moqueur lorsque les béjaunes levaient l'étendard de la modernité. J'ai vécu plusieurs années sur le seuil, à mi-chemin de l'un et des autres. Tout compte fait j'y suis demeuré. Je continue en effet à ne pas comprendre cet homme solitaire qui avait trouvé un abri dans l'absconce, fragile et peut-être impossible histoire de la philosophie, et j'admire l'indépendance de cet esprit qui est allé, mine de rien, à contresens de la bienséance à laquelle tendaient les modernes, courageux blancs-becs, pugnaces et simplistes.

Descartes a creusé le gouffre qui sépare l'âme et le corps, le langage et le monde. Le corps que nous croyons tenir en laisse supporte la situation sans broncher. Mais c'est lui qui aura le dernier mot lorsque, devenu fond de tiroir verrouillé, il se retirera de la partie et laissera s'échapper, libre, ce qu'il nous a fallu taire et qui nous a fait être.

Comme le caméléon, sa langue

L'écriture peut déclencher la migraine. La crise ne démarre pas durant l'écriture, elle lui succède avec un retard suffisamment marqué pour me laisser entrevoir un phénomène plus étrange. Quand je tente d'évoquer cette zone, l'effort est si grand et si peu modulé, qu'il semble devenir la réalité qu'il affronte, sans qu'il soit possible de savoir si cette réalité lui est intérieure ou extérieure. Peut-être faudrait-il dire que l'écriture trouve alors sa légitimité. Cette légitimité repose sur un danger. Je perçois le risque de la disparition de l'écriture. Je peux m'approcher de cette zone au moyen de l'écriture, mais je ne pourrai y accéder qu'au prix de son sacrifice. Je m'empresse d'ajouter que l'écriture n'est évidemment pas le seul déclencheur de la migraine. Elle est cependant le seul véhicule, la seule armure, le seul passage qui la rendra fréquentable, et peut-être même désirable. Reste à comprendre comment.

Le désir et la peur d'avoir une crise s'alimentent mutuellement. Le désir et la peur ne cessent de se combattre durant la phase initiale. La peur l'emporte souvent au seuil de la migraine qui, quand elle débute malgré tout sous l'action d'un désir intense, désir de savoir, m'interdit de faire demi-tour. Un pouvoir m'est donc laissé dans l'antichambre de l'expérience, mais je perds mes moyens une fois la machine lancée. J'en suis là. Une nouvelle crise approche. Nausées, fourmillements dans les mains et les lèvres. Tenir. Transcrire les éléments inédits qui me permettront de pousser plus loin la prochaine tentative.

Je veux comprendre pourquoi je suis amené à refaire ce chemin pour vérifier, encore et encore, l'hypothèse suivante: la littérature est le meilleur outil dont je dispose pour dépasser la compréhension que j'ai des choses, et, au bout du compte, pour affronter ma mort, sachant que je devrai aussi me débarrasser de cet outil pour parvenir à mes fins. Avant de poursuivre, je veux clarifier un point. J'ai indistinctement utilisé le mot de «langage» pour désigner la formulation et le pouvoir de formuler. J'affirmais tout à la fois le néant de l'écriture et l'émergence d'une puissance endossant la responsabilité de l'écriture. Je devais, dans un premier temps, confondre ces deux instances que je perçois ainsi, intimement liées par une loi cachée. Le terme de «loi» me semble le plus apte à souligner l'arbitraire et l'absolu de ce rapport.

J'appelle donc langage en tant que tel, la structure mentale apparaissant sous forme géométrique et transparente au moment où la migraine, trop violente, entraîne un épisode d'amnésie aphasique. Cette neutralisation radicale, ou cette forme ne contient ni pensée ni image. Elle est cependant animée. Un mouvement la traverse ou la constitue. Un tel mouvement combine des droites, des plans et des volumes repliés sur eux-mêmes et se joignant en certains points. Masse, ou matière en convection, ou ensemble ajouré évoquant une

lanterne vénitienne. Je n'ai alors aucune hésitation. Je me trouve confronté à la matrice de la formulation. Cette matrice rigide, mais fluctuante, ne changeant pas d'aspect, mais en perpétuelle transformation, me fournit le modèle du langage en tant que tel, clairement distinct des énoncés. Je décide de m'en tenir désormais au seul mot de «puissance» pour désigner cette réalité. Quant aux énoncés, qu'ils soient verbalisés ou qu'ils relèvent encore du domaine de l'intention, de la spéculation, ils sont liés à cette puissance d'une manière cachée que j'ai déjà définie en terme de «loi».

Si la peur et le désir semblent conditionner le début des migraines, il n'est pas certain qu'une fois la migraine lancée, et à supposer que le désir d'aller plus loin soit assez grand, que l'amnésie se présente au bout du couloir. J'ai cependant l'impression d'avoir été détecté par la puissance et je me sens encouragé à poursuivre. Un temps, éprouvé par une longue période de sécheresse durant laquelle je n'ai pas écrit une ligne, subissant des migraines toujours plus rapprochées qui ont fini par s'accrocher les unes aux autres comme les wagons d'un train, j'ai cru qu'il existait une relation entre mon écriture et cette puissance, qu'il suffisait que je veuille la connaître, ou que j'aie seulement l'intention de la décrire, pour qu'un équilibre occulte soit bouleversé et que je perde tout moyen de m'exprimer. Le découragement m'aveuglait. J'étais accablé de ne plus pouvoir travailler, alors que j'avais fait le serment de ne jamais rompre le fil de parole qui m'avait permis de traverser les crises les plus violentes. Puis j'ai cessé de me plaindre. J'étais seul, inexorablement seul.

Il existe un tel écart de grandeur entre cette puissance et moi, qu'aucune de mes actions n'a le pouvoir d'infléchir. L'autorité dont elle fait preuve exclut tout autant que je puisse représenter un quelconque intérêt pour elle. J'ai toutefois acquis une certitude. Je peux m'approcher de mon but: m'unir au silence au moyen de l'écriture. J'ai connu d'innombrables unions partielles et temporaires, pourtant déjà capables de me faire oublier la mort.

Ce mot d'«union» arrive spontanément. J'hésite à l'utiliser. Je le retiens suite à la crise d'aujourd'hui qui me fournit un nouvel élément. La migraine n'est pas seulement le terrain de jeu du désir et de la peur. Elle est aussi un combustible. La décharge nerveuse qu'elle engendre carbonise la parole, comme un court-circuit grille un fusible. Les choses sont devenues d'une simplicité désarmante. Si j'avais à dessiner ce qui se produit, je tracerais un anneau de flammes et de poussière. Je produirais alors une image parlante, mais en complet désaccord avec la triviale splendeur du phénomène. Il n'y a pas de flammes. Il n'y a qu'une intense chaleur racornissant l'étendue qui sépare le centre, d'un bleu liquide, des bords entièrement noirs.

Cette vision déclenche une peur panique, bloquant la crise, lui interdisant de se frayer un passage jusqu'à la chambre blanche de l'aphasie amnésique. Mais il arrive que la crise prenne la peur de vitesse.

Je ne saurais aller plus loin sans mentir. Les éléments que je rapporte reconstituent des faits qui n'existaient plus que sous une forme négative, absence de langage, absence de pensée, impossibilité de formuler mentalement ces deux disparitions. Pourtant, même livré à une telle impuissance, je conservais le plein sentiment de mon corps. Un profond soulagement tentait de se frayer un passage à travers la tristesse d'avoir tout oublié. Bien sûr, soulagement et tristesse ne correspondaient pas à l'étendue qui se déployait en moi. Tout était effacé, mais je restais le même. J'aimerais faire sentir que je ne découvrais pas je ne sais quel fond immuable. Je découvrais le néant de l'identité, du langage, et, plus précieux encore, celui de la pensée.

Ce dont je me souviens, c'est d'un désarroi plongé dans quelque chose de plus désolé et de plus froid que le silence. Une affirmation, pourtant, privée de facultés, où l'observation et l'observateur étaient complices et victimes d'une catastrophe impersonnelle qui les concernait. L'amnésie était la porte par laquelle l'écriture se libérait du témoignage pour témoigner de sa disparition. Ce qui parlait encore, dans cette distance vitreuse qui séparait l'intelligence de la volonté, se donnait alors la chance d'une proposition nouvelle.

Qu'on me comprenne. J'écarte toute dimension spirituelle. Il ne saurait être question de faire passer le langage pour ce qu'il n'est pas. Je le dis sans pathos. Le plus troublant fut de voir la mort, non pas sa représentation, mais ma propre mort, la destruction de mon incarnation, soudain inopérante, privée de raison d'être, car privée de parole. Tout se passait comme si la mort disparaissait avec le langage, cette réalité n'étant associée ni à l'étendue ni à la durée, mais au sentiment de soi, demeuré intact, malgré la perte de l'essentiel. Le fait d'exister se suffisait à lui-même et me suffisait, moi qui n'avais plus conscience de rien.

Où avais-je disparu? Comment se fait-il que je sois revenu de ce lieu comme j'y étais entré, privé de pensées et de parole? Une chose, encore. Avant de disparaître, il y eut une intense chaleur. C'était comme si je respirais le feu qui avait préalablement dévasté mon champ visuel. Je disparaissais dans cette combustion sans flammes. J'entrais dans la structure fixe, mouvante et ajourée de la puissance. A mon réveil, cinq jours plus tard, j'étais encore dans la chaleur, désormais autant intérieure qu'extérieure, mélangée à l'air. L'air que j'expirais me restait attaché, retrouvait le nom des visages et des choses, et je le ravalais, comme le caméléon, sa langue.

Sans elle, la vie ne serait qu'un parc d'attractions

Avec elle, c'est bon d'avoir mal au dos

Avec elle, la fièvre est une force

Avec elle, des ongles sur la plante des pieds

Avec elle, rire de nos colères

Avec elle, être bon avec les autres

Avec elle, aimer la herse dans les mots des auteurs

Avec elle, choisir la couleur d'une couverture

Avec elle, porter des cartons de livres

Avec elle, supprimer l'ego de la bio

Avec elle, le point d'exclamation est une suspension
un espace, une respiration, le charme d'une gamme
quand elle corrige
ma faute alors est une invitation

Avec elle, rire aux larmes
mais jamais des pleurs des autres

Avec elle, la vie n'a qu'un fil
un soir aux marionnettes
le lendemain à l'enterrement

Avec elle, se plier vers la guêpe
lui sauver la vie

Avec elle, appeler l'orage
qui soulage les poissons

Avec elle chez Hannibal
se faire le mur et laisser un cairn
mais elle, non, pas de traces! que du rouge
sur la tasse

Porté par elle
par elle tourné et retourné
être offrande au soleil
nidifié par elle, déplié
et finalement coulé dans une piscine de rires

Avec elle, surplomber l'aigle
et se sentir humble
grandir

Pleurer avec elle qui pleure pour nous deux
quand je pleure sur moi
pleurer vers nous deux

Avec elle au fond du puits
que des larmes pour la soif

Avec elle, une nuit entière au bout du fil
à dénouer la pelote

Avec elle jouer au chat et encore au chat

Avec elle se pelotonner

Avec elle se tenir par la main

Avec elle tenir

Avec elle aimer.

Manon Reith

[1992, vit à Genève]

La tomate

Dans le miroir, la chevelure est irritée, ça gratte, ça gratte, elle s'agace sur son crâne. Il y a des nœuds, il faut les démêler, ça fait des bosses, des nids d'araignée. Elle fouille, cherche avec ses doigts, elle s'acharne. Elle trouve, une tomate cerise, molle. Elle la retire délicatement. Un amas filandreux adhère au cuir chevelu, les filaments s'effilochent, se défont. La tomate dans sa main, la moisissure griverdâtre s'agglutine à la peau du crâne, et puis il y a une deuxième grosseur, puis trois et quatre et neuf, et c'est toute une grappe de tomates cerises qui vivote dans sa tignasse. Prurit eczémateux. Elle laboure, débourbe, elle désencroûte, mais rien à faire les tomates prolifèrent. La pourriture s'écoule lentement, baveuse, les racines poilues glissent, se faufilent, en serpentant se mêlent aux cheveux. Pierre ponce, papier de verre. Et grattoir, et torchon, et balai, et aspirateur. Les radicules pénètrent, s'immiscent. Sarcome perforateur. Ça y est, le plant est planté, jusqu'au cerveau jusqu'aux neurones.

Une tige vert foncé se dresse dignement, étend ses branches élégamment courbées, ornées de feuilles émeraude, douces et légèrement dentelées; une ribambelle de billes rouges et vives se brode. Un vrai sapin de Noël avec ses sphères vermeilles et ses guirlandes étincelantes. Elle approche sa main, cueille un fruit naissant comme une surprise en chocolat, provoquant un léger tressaillement du rameau qui se propage jusque dans la chair. Elle mène cette rondeur mystérieuse à ses lèvres, elle croque et la peau craque. Giclement insipide. Dans sa bouche, un agglomérat glutineux de pulpe et pépins, un caillot de sang au goût de croûte purulente. Elle se crispe, elle se grimace. Sur l'émail blanc du lavabo, le crachat de l'immondice, petit tas visqueux et puant, ça schlingue et ça donne la nausée. Prendre une pelle, se la ficher dans le crâne, bien remuer, désherber.

Elle gît sur le carrelage.

Petite maïeutique intérieure

Prendre une aiguille à tricoter,
longue, piquante, en bois de sapin.
La rouler entre les doigts.

Ecarter les cuisses.
Planter l'aiguille tout au fond.
Fouiller, ensanglanter le lit.

Avorter de soi-même.

entre mandragore et fœtus
amas crus de mucus et de muscle
gigotant
tentacules dégoulinantes

voilà Je

Je neige de l'intérieur
Mes yeux se recouvrent comme une fenêtre
Ma pensée s'efface comme les chemins

Promeneur égaré
Ses pas, mon cœur

Je m'attends

Rivières, tracteurs et autres poèmes

Chavannes-sur-Mer II

Une demi-lune fait lever l'écume des nuages
ils passent en rangs serrés – houle lente
où clignotent les feux des grues
– mâts immobiles dans le ressac de la nuit,
pauvres phares exilés en pleine terre.

Une mâchoire immense enserre la lune
qui s'obstine à briller
les dents hésitent à croquer cette froide lumière
– la nuit cligne de l'œil,
le vent tombe que boivent les étoiles
alors que montent les cris des naufragés.

Trois tristesses

comprene qui pourra...

Fées, trois mauvaises fées au fil des jours mauvais
qui conduisent les mois, et c'est très noire colère :
à qui adressée, pourquoi, je reste sans voix
et les matins ne sont d'aucun secours. On va

sans comprendre, sans savoir, sans pouvoir se dire
qu'on saura quoi dire, ô tristesses très certaines
qui me dénouez et me rendez au silence,
je vous maudis – je vous apprivoise peut-être.

L'une, apaisée, ô mon beau et clair visage,
je te sais là en la nuit qui nous portera,
je te sais luciole devant mes pas errants.

Les autres, le temps, la mort, qui en nous déposent,
qu'elles soient désormais désarmées ou conquises
par ce chant fragile qui s'enrage et s'épuise !

Ligne n° 17

pour Marius, évidemment...

Costume gris d'un noir qui dort
une fille
plastron blanc les seins discrets
– frisée le nez en trompette

la dame en bleu
descend – d'un pas hésitant
orteils au vent
et lui
le noiraud qui pose
oreillettes cascadantes

La voix d'outre-tombe annonce
« prochain arrêt Avenir » :

– nous y allons tous
tremblant
guettant
la perche qui nous sera peut-être tendue.

D'un rêve à Verdun

le rêve revient par la respiration, dans le vert je me réveille, l'aube d'un dimanche persiste dans la chambre, dans les poumons la brume s'infiltré, quelque chose envahit les alvéoles de l'hôtel, voici le Continental des bois à Verdun, mon visage porte les traits d'un aïeul endormi jadis ici, brume verte du rêve parcourt les narines, recouvre le visage de mousse, couche dans la chambre, couche dans les bois, ma bouche rumine l'herbe et le métal, le mégot crépite, cendrier d'une vie sur le couvre-lit troué par les cigarettes, soldat en permission ou poète allongé, c'est le même, la tête brûlée par le rêve, on desquame lentement les grands récits et les grands cris, cendrier est une souche noircie par le lichen de la mémoire, lumière de lierre croît sur la tapisserie, une date, il me faudrait la date de ce rêve, je me réveille, je sais que tu es là, que tu respirez près de moi, elle dort sereinement, calme est son bras et ses cheveux me calment, j'aime la voir ainsi, calme, subitement je marmonne, «et les petits», je me réveille toujours de la même manière, parmi le vert et ces mots: «et les petits», c'est ainsi toutes les nuits, je me souviens qu'ils sont dehors à sourire dans une étrange végétation remplie de rêves, épaisse et froide comme cette chambre, dis-moi que c'est dimanche, qu'il y a un jardin autour de nous, que tu respirez calmement à mes côtés, tu entends, un oiseau s'est réveillé pour nous le dire, ce sont les temps de paix, même s'il y a des détonations au loin, même si on sait, je m'endors encore sur ton épaule

o

le rêve revient par le vert, ni sable, ni boue, de la tête collée aux collines comme à ton sein, le vent s'entête à fuir par le crâne, il siffle, «et les petits», tout remonte des chênes ici, la matière s'élève par arborescence, collée aux poumons, tu entends cette respiration d'enroué, colline par colline, air transformé dans le sang qui irrigue le cerveau, et siffle, la lumière douce sur les cratères d'autrefois se répand, lichen resplendit sur les collines déboisées, trouées, déchirées près de toi, le continent écarte les cuisses de la terre pour se voir naître, et il naît encore une fois sous nos yeux, ma peau perlée frôle les feuillages, rosée qui fige le rêve dans une Meuse gélatineuse, ces regards viennent autour de mon crâne, même si je coupe le cordon de l'histoire, tous inspectent mon carnet, qu'écrit-il exactement, «rosée», que fait-il au milieu de ces herbes, «écorce», ce sont des feuilles, et une naissance continentale parmi les feuilles, je balbutie près des fougères, ils effleurent mes doigts, c'est l'heure de l'appel

o

le rêve bêle dans mon carnet, ici l'agneau de l'homme broute le lichen de Verdun, subitement je bâille et je bêle, où sommes-nous, sommeil entre le feuillage denticulé par les rayons d'un vieux soleil, l'agneau pend aux branches, tu vois ces feuilles, gigot lourd comme un obus ou une cloche, le matin tonne dans la lumière de la forêt, quelque chose reste accroché aux arbres comme des images, grelots, l'agneau ôte les dieux du monde, se découvre créature attendant un créateur et bêle, tandis qu'on le brancarde, ses deux cuisses suspendues aux branches, «c'est la fin des temps», balbutie-t-il, c'est le siècle, autour de lui les poètes le suivent et épellent le mot «rosée», ils bêlent pendant qu'il gémit, «c'est la fin des temps», pitié, ayez pitié de nous, laissez-le brouter le lichen de Verdun, regardez-le pleurer comme un christ qui doute, comme si les nuages pouvaient le reconforter, tandis que les lèvres contre la mousse prient encore dans un filet de salive souillée, les nuages restent fixés au ciel, rien ne bouge quand l'argile des hommes se mêle à l'argile des bêtes, sang et salive chaptalisent les bois de vin, c'est tout, ivresse de la matière pétrie dans les exclamations, puérils les yeux écarquillés cherchent encore un peu la paisible prairie lorsque tout se tourne vers le Nord, lorsque la forêt recouvre de mousse ses vallons et absorbe les hommes dans le rêve denticulé de ses feuilles

Jacques Roman

[1940, vit à Lausanne]

ton corps a changé
passant de porte en porte
tes yeux restent nus

marche à marche
tourne dans l'escalier
la pensée du jour

tu braves le vent
d'enfance le souvenir
il rentre chez toi

la fille rousse
poursuivie par le renard
rêve d'automne

la canicule
sous le toit s'est invitée
nu tête-à-tête

neige de janvier
l'écrivain cherche en vain
le lièvre blanc

j'ai acheté des fleurs
la marchande m'a souri
l'hiver sera court

au cimetière
j'entends prononcer mon nom
très loin dans mon dos

il calme l'âme
le pays sous la neige
la solitude

âpre au palais
une brève gorgée de vin
elle noie les mots

la peur aux boyaux
à la une des journaux
l'hostie d'angoisse

Antoinette Rychner

[1979, vit à Valangin, NE]

Interférence

Je suis dans les sapins,
Dans la neige,
Dans la neige parmi les sapins.

Je suis dans la forêt de sapins pleine de neige.
Je te salue, forêt, pleine de grâce –
Et de neige.

Je te salue, solitude,
Je vous salue, hautes figures de solitude –
Rassemblées,
Parenté de troncs, histoires d'épines,
Je me retourne; plus rien ne crisse.

Un matelas de brouillard couvre la plaine.
Mais par-dessus l'heure change,
Qui arrache au ciel des pertes lumineuses.

Là-bas –
Autour de la forêt, peut-être à l'intérieur,
Sous les branches touffues,
Là-bas des enfants crient.
Comment les sapins traduisent-ils la glisse?
Le jeu?
Traduisent-ils la vitesse?
Des hachures? Des traits-secondes?
Je n'en sais rien.

Ils ont vu naître l'autre.
Quand elle était petite, elle a crié –
Sous les branches touffues.
Dans leur tronc, le sillon de ses cris.
Ils ont vu l'autre dans le même état d'enfance –
Qu'aujourd'hui les crieurs de là-bas.
Elle a mis les pieds ici, et ici aussi –
Et ici.
Les sapins ont vu l'autre grandir un peu,
Puis se tordre,
Ils l'ont vue –
Se diviser avant l'âge.
Se vider de sa sève,
Abandonner sa forme.
Mais la personne, comment la traduire, quand on est sapin?

Des enfants naissent, des enfants crient,
De nouveaux enfants crient,
La neige toujours forme la même croûte,
Les cristaux ne portent pas de prénom,
C'est ce qui les rend légers.

Avant le sol,
Les cristaux,
Avant d'aller s'emprisonner –
Les uns dans les autres,
Des sapins, les cristaux –
Qui tombent rencontrent d'abord la cime.
La vie à l'envers?
Je n'en sais rien:
Les sapins plusieurs fois centenaires,
Les hautes statues frissonnantes,
Je les salue.
Les sapins, je les salue,
Et je marche dans la neige.

Marina Salzmänn

[1969, vit à Genève]

Mobile

on entendrait quelque chose si le vent pouvait cesser
peut-être un chant
le voici dépenaillé comme le survivant d'un massacre
ses notes errent fantômes fluctuent hors de tout repère
peut-être une mélodie débarrassée de son roman
elle pend comme la robe d'une diva sur une chaise
après la représentation
peut-être une phrase de swing qui a perdu son Amérique

une croix sur la carte indique l'emplacement
un trésor c'est certain
mais la montagne n'a pas de nom
ce lac ne te dit rien
il pleut
torrents de boue devant le *Magnificent Hotel*
que vogue ton bateau de papier
par les jardins de roses mouillées
vers le Bosphore
faute de mieux tu poursuis ce qui chante
puis te voici un jour à l'endroit signalé
comme un doigt sur la bouche

cette situation tout à fait nouvelle :
qu'une oreille apparaisse dans le ciel
On prétendra qu'il s'agit d'un simple cumulus
qu'un hasard lui a fait ce lobe ce galbe cet orifice
que cette couleur de chair et ces veinules
sont effet du couchant
pas facile d'accepter que nous sommes
à portée de bottes d'un Géant

Je ne voudrais pas qu'une pierre se détache
qu'elle tombe même au ralenti
pas entendre le bruit de ce qui se déchire
dans le carré d'augures
je crois savoir pourtant
que déjà elle glisse
que tout est nu
que je n'esquiverai pas

à qui ne l'a jamais vue
jamais entendue
dis la neige
d'une main trace un ciel
joue du piano dans les airs
c'est un rêve d'Indien parti vers le nord
le rêve allait pieds nus
et toujours le même t-shirt déchiré
il saute dans les trains en marche
il dort sur des cartons
un rêve et ce mot maya
obstiné et tendre comme un amour jamais perdu
je le répéterai un soir d'hiver
levant la tête sous les flocons
devant les abattoirs de Los Angeles

à la frontière que chaque nuit je traverse
j'oublie toujours ma valise
par erreur j'emporte celle d'une autre
– s'accommoder de son linge et de ses
souliers

Isabelle Sbrissa

[1971, vit à Undervelier, JU]

Là-bas

Revient ce geste, sa magie : épouser tes pas (parce que je ne peux ne sais pas encore seule) : tu vas paumes bras dos te frotter au hangar les miennes tendues balacent marchent maintenant dans tes pas se préparent à se faire rondes oui depuis ici aller aux choses là-bas s'envoler à volonté enlever cette rouille qui mon cou use oui nue bâtons au feu effondrement des cordages t'écouter délavée de moi te suivre sous une pluie de grincements jusqu'à cette pénombre qui bruisse là-bas d'un ramage continu d'une houle de mots maintenant forte j'y vais ceinte d'oiseaux oui du faire de tes paumes pourvue je vais maintenant allumer ce recel pour plusieurs saisons oui j'y viens pour regarder et entendre ce qui est donné là.

(20.06.14)

Quintine de dix

La fonction-sève – peut-être un suer –
est hâte en état de ne rien humer ;
en retrait des fronts elle veut en bas fuir
mousses et citrus et tout oublier
pour monter vers le feuillu sans bouger.

Hâte affrontée pour ne rien bouger,
mousses remontées tout en suer,
– peut-être étant en état d'oublier –
elle veut l'en bas de feuillu humer,
sans fonction-trait, citrus, fève et vers fuir.

Mousse la fonction-bas et ne peut fuir
dans feuillu vers d'états tout en bouger ;
sa fève sans vouloir citrus humer
au front elle monte en hâte à suer
pour n'être rien – être trait d'oublier –

pour être front sans fonction oublier
d'être bas états de montée fuir
traitement des fèves vouloir suer
citrus tout moussant de vers au bouger
hâté dans le feuillu peut-elle humer

l'être sans vouloir-vers ? Peut-elle humer
la montée en fonction-être oublier
tout hâter l'état de feuille bouger
les fronts de fève émousser les traits fuir
du citron dans le bas et et suer

suer sans bouger humer oublier
d'être en état fuir ?

(06.05.14)

Chanson de restes

Son... son... son tussadais – O ! Deladélun !
Deladulien ! – son tussadais m'orquetille ;
Dans ma genque, le détâtant élarlille
Mon... mon... mon déversari et mon cottrun.

*Que pit la léléle ?
Que pe que pe ?
Ce pit la léléle
Pelquel que d'elle.*

Son... son... son grus tématis – O ! Deladélun !
Deladulien ! – son grus tématis pourparille
Les lupens lilépunés de mes abilles
Et mon... mon... mon subédassis de Verbrun.

*Que sit la dadèle ?
Que se que se ?
Ce sit la dadèle
Tel nel quenel.*

Dans l'aroc de ce japar, Deladélun,
Deladulien m'enlairaient, me dédrillent !
O ma désame, tèce et trende flimille,
Que tous ces lètes fayaux trennent pour fruns.

*Qui quit la cicelle ?
Qui que qui que ?
Ci quit la cicelle
Pitel quiquète.*

(02.15)

Au bout

Je est venu au bout de la jetée
pour te prendre
ton rythme pour te voler
la prière pour te prendre
les mots retrouver
le lien aux autres que sa langue a jeté je
est venu jusqu'à ce bout où la pensée flotte
à la surface de la musique je est
venu fondre dans l'amplitude de ta parole
flux devenir
là où les eaux la jetée lèvent vers
le large le bout
se détache dérive le phare
éteint le feu ne prend pas
ton rythme
tu suis là où je
ne suit pas.

(04.06.14)

Olivier Sillig

[1951, vit à Lausanne]

Service social

Antananarivo, nuit.
Deux cartons ondulés à plat sur le bitume.
Sur le premier, une femme endormie.
Sur le second, trois bébés alignés.
S'agit-il d'une nichée de triplés ?
Non, c'est une halte-garderie.
Plus loin, sur d'autres trottoirs,
les vraies mères rassurées
font leur travail de belles de nuit.

Tananarive, le 3 avril 2008

Ta ! ta ! ta ! ta ! ta !

La nuit passée, j'ai fait un rêve.
Des médecins, brancardiers, infirmières, en cohortes,
Traversaient, à pied sec, une mer rouge de pots-de-vin.
Avec notre emblème national,
Gravé au culot des douilles qui jonchaient le sol nu,
Ils estampillaient les petits cadavres déchiquetés,
Et les gros éléphants explosés.

Tandis que, autre part, ailleurs, ou ici,
Les mafias, affairistes et consorts se frottaient les mains,
Nous, poussins craintifs, restions blottis
Sous le giron de notre mère poule patrie,
Heureux d'avoir su préserver, encore une fois, nos emplois innocents.

Alors, émergeant enfin des brumes,
Slameur je me suis rappelé
Que le vingt-neuf novembre,
Nous aussi avions
Notre mot à dire.

*Slamé au Bourg, quinze jours avant l'initiative populaire
contre les exportations d'armes (2009)*

Ta robe isabelle

La Jam était en cours. Cordes, brame de saxophone et bruit métallique,
Tout un balai d'aiguilles saccadées rayant une surface vinylique.
Decrescendo, des escaliers je vous voyais au bar
Au coude à coude avec des clients béats, jobards.
Autour d'une blonde et sa fumée bleue, bougeaient
Abricotines et charnues, vos lèvres rouges, et,
Trop loin pour vous entendre, bavarde, vos mots
Arrivaient effacés et muets à mes oreilles d'homo.
Lecture labiale troublée, quand la musique éclate,
Par les oranges naissantes dans votre robe écarlate.
Mais surtout, en amandes, en demi-lunes noires
Ce sont, Madame, vos yeux qui peuplaient mon histoire.
Farouche, je reprenais, une à une, à rebours, les marches d'un vieux standard.
Et dehors, vous attendais, heureux que vous ne vinssiez pas, froussard
Traqué dans l'air glacial, trop humide et polaire
Par l'hallali mourant d'un vieil air populaire
Où les basses étouffaient un dernier souffle gouailleur,
Repris par des jazzmen ivres et leur whisky d'ailleurs.

Ça m'habite encore

Le galbe de ton sein dans la bassine amène,
Le savon de Marseille,
Qui dans la treille de ta touffe mousse,
Et, petit oiseau que l'on devine,
Le point rose de ton clito,
Que l'eau, qui dégouline, arrose.

Lui donne la bequée, ma perruche,
Aux hoquets bavards, et tu y réponds,
Non par des soupirs discrets,
Mais par des rires qui partent en saccades
Du bas du dos et qui me contaminent.

Reliquat

Un jour, las, trop las, trop laid, je m'en irai,
En me tirant dans la nuque une flèche,
En bois de cornouiller mâle, polie à la main.
Ou alors je me lyncherai dans le miroir
En pied de mon armoire à glace.

Sur ses bris, je m'effeuillerai, une à une,
Me rêvant, plutôt que mon parterre de vieilles transies,
Une platebande de jeunes éphèbes aux goûts douteux.

Pire encore, père Noël en verre boursoufflé,
Je m'empalerais à la pointe d'un sapin roi
Qui pliera sous mon poids.

Les boules givrées, j'y resterai,
Pendru par les brodequins jusqu'à ce que mort s'en suive.

Me desquamant, écaille par écaille,
Carrousel de neige réfractée,
Triste blizzard tiré des boîtes de nuit,
Ecorché cacochyme, enfin, je mourrirai !

Inventaire

Que reste-t-il de mes restes mortels ?
Deux ou trois bouts d'ailes,
Quelques bris de vaisselle.

Linda Speer

[1985, vit à Amsterdam]

Mes petites herbes aromatiques

Ail des ours de Corsier

ta gousse authentique, ton élixir ursiné
Anton mon berger n'a pas oublié
son haleine corsée
ma fourrure de Mammalia

Pimprenelle du Creux-du-Van

Sanguisorba
humer absorber le sang
sur la vaste chaleur de mon territoire
tanin polygame que je déloge de sa roche calcaire
charnelle

Menthe poivrée de la Côte-aux-Fées

ne manque que la mangue
pour se marier à la vasque odorant
de la sensuelle salée ou sucrée
qui rappelle le goût indescriptible
du pubis ras rassasié

Origan de Torgon

pousse où ma pizza, mes lambeaux jambonneux
se plissent et se replient – calzone.
Forêt humide aux portes du soleil
d'un orgasme origami

Mauve de Saint-Ursanne

chercher son âme efflorée jusqu'au bout du Jura
songer que plus jamais, jamais!
répéter pourtant, tout bas
tout opiniâtre en corps
I will swallow your mallow

Joëlle Stagoll

[1939, vit à Lausanne]

La rue qui tourne

La vie commence
au coin de la rue qui tourne
la vie qui s'ouvre
à tous les possibles
bonjour ça va ? où on va ?
qu'importe ici ou ailleurs
au coin de la rue qui tourne
la joie me prend
abolit le temps

au coin de la rue qui tourne
entre toi et moi les mots
se bousculent je les vois
pétiller de tes yeux à tes lèvres
comment tu vas ? hier ta balade c'était bien ?
les mots des petits riens
des rengaines
de la vie

au coin de la rue qui tourne
qu'importe
d'où vient le vent
on va là ça te va ?
t'as pas mis de veste t'as pas froid ?
sous la pluie comme sous le soleil
la joie me prend
abolit le temps

où en sommes-nous
dis
dans l'étourdissante ronde
des heures
de la vie ?

et si l'éternité
était une rue qui tourne
qui tourne et tourne et s'ouvre
à tous les possibles ?

Ebouriffé

Il se revoit sortant
ébouriffé de sang du ventre
de sa mère
qui de toutes ses forces l'expulsait en haletant
désolée mon poulet mon trésor
ton compte à rebours
commence
la mort
t'attend
mais elle est
patiente
prends ton temps mon poulet mon trésor
prends
ton temps

Migrants

Ils viennent de loin en laissant derrière eux
la moitié de leur cœur
ils vont la peur au ventre
et l'estomac creux
ils sentent la sueur
et leurs enfants meurent
les migrants

par la mer ils se noient
par la terre ils s'esquintent
à la frontière quand elle n'est pas
clôturée
on les enferme entre les murs de béton de l'attente
les migrants

j'ai vu rejetés par le ressac
bouffis livides un petit et son père
un treillis d'algues les emmaillottait
et l'étrange ballot
de gauche à droite de droite à gauche
roulait sur le sable verdâtre visqueux
que léchaient les vagues

j'ai vu engluée dans la boue jusqu'aux yeux
une forme d'humain ramper sous les barbelés
refoulé par un bâton venu d'en face
il s'est rétracté comme une limace

j'ai vu après le passage de la longue caravane
gisant sur le sol
une femme sans âge et un nourrisson
la faim la soif
les avaient
aplatis l'un dans l'autre
évidés passés au laminoir
à distance on aurait pu les prendre
pour une membrane de morue séchée
égarée par le vent

par la mer ils se noient
par la terre ils s'esquintent
à la frontière quand elle n'est pas
clôturée
on les enferme entre les murs de béton de l'attente
les migrants

ils viennent de loin en laissant derrière eux
la moitié de leur cœur
ils vont la peur au ventre
et l'estomac creux
ils sentent la sueur
et leurs enfants meurent
les migrants

Nouschka

Son père était le gardien du cimetière
il n'allait pas encore à l'école et n'avait pas de frère et sœur
il jouait tout seul ou avec les enfants du cimetière des enfants
il avait demandé à son père de lui lire leur nom et leur âge

son meilleur copain c'était Jean
qui avait cinq ans comme lui et qui était mort depuis longtemps

sur la tombe de Jean il y avait un vrai nounours
pas un nounours gravé ou sculpté dans la pierre
un vrai en peluche tout râpé manchot et borgne qu'avec l'accord de
Jean pas fichu de retrouver l'ancien nom du nounours
il appelait Nouschka comme son nounours à lui
perdu lors d'un déménagement
des fois – tout en discutant avec Nouschka et Jean –
il prenait le nounours dans ses bras et le serrait contre lui
pour le réchauffer un peu

au printemps il mettait sur la tombe de Jean
en le coinçant tant bien que mal sous le bras du nounours Nouschka
un bouquet de pâquerettes et de primevères
et en été quand le soleil tapait et que Jean dans son cercueil
devait mourir de chaud il traînait
(arrivait tout juste à le déplacer avec un fond d'eau)
le lourd arrosoir jusqu'à la tombe
et le vidait en criant : attention Jean j'y vais !
sous l'œil attentif du nounours Nouschka
assis sur le coffre à outils à trois pas de là

il s'attachait chaque jour un peu plus
au nounours Nouschka et à Jean

quand son père lui annonça qu'il avait du jour au lendemain
perdu son travail et du même coup leur maison
– la maison du gardien à l'entrée du cimetière –
et qu'ils allaient partir par le prochain train
vivre loin d'ici chez un cousin
il a couru le cœur gros dire adieu à ses copains
sur la tombe de Jean ses yeux se sont brouillés
il a enfoui le nounours Nouschka le repliant le tassant
au fond de sa poche
Jean t'en fais pas
je prendrai soin de Nouschka
tu as raison avec moi
il sera mieux qu'au cimetière
et toi tu dormiras plus tranquille

Anne-Sophie Subilia

[1982, vit à La Claise-aux-Moines, VD]

Quand la nuit

*Pour entrer là on passe des obstacles
pour entrer là on laisse tout effet
à la porte*

« ça ne me fait pas peur vraiment
pas
il n'y aura plus les tracas plus
l'ennui
elle ne me fait
pas peur pas peur du tout
la grande nuit. »

dans le verre à moutarde
un bouquet de laurier un de romarin
le cigarillo pas loin
sommeille
sur le carrelage tombent les pelures
d'échalotes –
il était tard on rentrait
du Réveillon elle se mit à sa blanquette
de veau pour le lendemain.

Lendemain.
Moulin à carottes
aiguiseur à couteaux
vieux ciseaux sucrier moules
à gâteaux
la lumière rampe
inclut jusqu'à ce dé à coudre

boutonner
sa manche elle voudrait
la boutonner
toute seule

il fait nuit
elle graisse ses outils
de jardin avec l'alcool à brûler elle fait
durer une certaine
vie pourquoi
au-dessus de la table
nos yeux brillent
pourquoi

dites, qu'est-ce qui gardera
ton odeur de tabac ou ta musique
quand tu joues

elle enfile pèlerine
bottines lie-de-vin
sur la tête rien allons !
la nuit n'attend personne allons
au bout du chemin

et si parmi les nuages
dans une fissure
du ciel
elle s'envolait

c'est un fond de jardin
j'y retourne souvent j'y retourne
tout le temps –
la belle fosse du feu
où livrer les maladies
je tourne autour avec des mots
j'y retourne avec des branches

le pire étant que certains mots
vous fassent déjà disparaître

les mains
ne vont jamais assez vite
ne savent pas faire
avec la vie c'est après
après coup
qu'elles poseront les fleurs
inutiles et les rubans

La vie

Ce soudain éclair de silence,
ce froissement d'ailes.
Un pigeon passant devant la fenêtre!

◦

Cheminées fumant dans l'aurore.
La lune offusquée se retire.

La terrasse

D'infimes branchettes sur le carrelage.
Le ciel s'écrit.

Pensées

Au ras de la terre,
à peine une tache de couleur vibrant dans le vent.
A l'âme déshéritée nous offrons notre sourire.

Novembre

«Du chêne et du charme»
dit mon marchand de bois (un ancien gendarme).
Je n'aurais osé en demander tant!

◦

Il y a foule sur la pelouse.
Pétales de magnolia dans le vent de printemps.

Pluie d'hiver

Au chemin des Roses
dans la flaqué de l'ornière
la cheminée fume à l'envers.

L'écran de télévision

Si paisible,
reflétant la fenêtre et les grands arbres.

Mars

Chatons jaillissant sur la table.
A cette force gracile il convient de s'exercer!

Le code d'entrée

Ma main écartant le feuillage j'aperçois mieux ses chiffres bleus.

Vue sur la petite place

Hommes et arbres au coude à coude.
Observer cette fraternité sans emphase.

Feuilles

Feuilles tombées sur les toits des verrières.
Pour dessiner le jour.

Novembre

Par tout cet or grisés.
L'arbre s'en dépouille sans un cri.

Le Môle

Le Môle, à peine une ombre dans les nuages.
Nous autres, chaussés de lunettes, traquant la poésie dans l'alphabet!

Nocturne

Lampe allumée près de la fenêtre.
Le feuillage imperceptiblement la salue.

Passage de décembre

Régime minceur pour les plates-bandes du parc.
Une martingale de lumière ourle un manteau de grisaille.

Bourg-de-Four

Volée de cloches sur le coup de midi.
Les chiens s'en mêlent.
Pas de quoi fouetter un chat!

La fenêtre de novembre

Un instant
comme un œil ouvert
sur la nuit
le fanal dans le jardin de la Mission ukrainienne.

Pierre-Alain Tâche

[1940, vit à Lausanne]

L'époque

Echoué sur la grève turque,
un petit garçon mort
a mis le monde au défi de louer.

Même si la vague est encore loin,
le cœur, qui saigne dans la bouche,
pressent l'écume et le sel à venir

– pourtant incapable d'un cri
comme si la révolte et la force
venaient à lui manquer.

La déploration est un pauvre linceul.
Quelle sera le dernière illusion ?

Mémorial de Lidice

La vie tient à si peu.

J'étais, j'aurais pu être cet enfant,
qui se porte au-devant,
hors de la grappe resserrée,
incrédule et figée devant l'inexorable,
et qui va se mettre en chemin
vers de lointains camions
embouchés à la mort.

La déroute de l'innocence est visible.

Se peut-il que le bleu de ses yeux l'ait sauvé ?

La fin du monde

Les signes s'accumulent.
Un soleil convoite nos cœurs.
Et dire que les jours
vont recommencer à grandir !

Ce que Nostradamus avait prédit,
un vieux calendrier maya l'accomplirait ?

Nous avons certes la fragilité
des fleurs de cerisier ou des cristaux de neige,
mais pourquoi consentirions-nous à mourir
pour un serpent à plumes ?

Nous rétablirons l'aube claire
avec la complicité des moineaux.

Ut poesis

pour Sylviane Dupuis

Sur la langue de plomb fondu
dans la dentelle usée
des détroits de Patagonie,
une dernière barque avance
– et c'est d'elle que tout dépend !

Elle porte un enfant coiffé d'alpaga,
qui se tient droit, dans le couchant,
près d'une femme au chapeau rond
gardienne d'un tabernacle où rougeoie
ce peu de braise que maintient
son souffle au savoir millénaire.

Ce qui palpite, sous la cendre,
et jusqu'au cœur de l'inhospitalier :
un feu mourant, la part des mots tenue
pour éteinte, à jamais perdue,
à laquelle s'en remettre, pourtant,
quand il faudra, le soir étant venu,
passer sur la rive inconnue.

Pablo Taverna

alias Le Sage Fou

[1981, vit à Lausanne]

Acronymes anonymes

SLAM alaïk: Salut Les Amis de Moi! Comment ça va?
J'me présente: chuis un PSP: un Ptit Suisse Protestant
Et, comme j'fais plus d'1m80, chuis un PSG: un Ptit Suisse Grand
Mon prénom, c'est PABLO: Poète Alternatif Baud'lairien Libertaire & Oulipien
Chuis un SS: un Solitaire Sociable
Chuis même HS: Hyper Sociable
Et, dans 30 ans, je s'rai un VHS: un Vieux Hyper Sociable

Chuis un BBB: un Beauf, Blanc & Bourgeois, mon vieux
Et nos talents c'est des DDD: des Dons De Dieu

Chuis un UMP: un Utopiste Mégalomane Pragmatique
Mais, si j'veux faire appel à l'ONU, là, ça s'complice
Paske c'est un Ornithorinque Nébuleux Uchronique

Pour être au service de la paix, il faut faire un ACE: Agapé, Compassion & Empathie
Pour féliciter l'spectateur, on lui offre un triple A: Amour, Action & Anesthésie
Y a les films romantiques et y a les films TGV: Trash, Gore & Violent
Pour faire tout c'que vous devez faire, vous aurez besoin de TEA: Temps, Energie & Argent

On dénonce les abus par des ONG: «On Nous Gruge!»
Si tu fais un hold-up, t'as b'soin d'UBS: Uzi, Bereta, Subterfuge
Tuer des civils, c'est CIA: Clair'ment Inhumain & Abject

Et, comme il y ADN qu'on ne peut tempérer
J'ai envie de dire à toutes les cailleras: «Bienvenue chez véNRSA!»

J'le prends pas pour une insulte quand tu m'lances un TAMERE bien envoyé
Vu qu'ça veut dire que tu m'souhaites Tout l'Amour du Monde Entre Rêves & Éternité

Comme Asdiwal, j'le prends pour un compliment si tu m'traites de bâtard
Les ados raffolent de la 3G: Glander & Galérer à la Gare

On n'a pas les mêmes Mœurs Et Coutumes, MEC!

Si on t'en fait baver, ça t'rend Misanthrope, Enervé, Déchaîné, bref tu finis au Club MED
Tu commences par être SDF: Stressé, Déprimé, Fatigué
Et tu deviens Désespéré, Épuisé, Abattu, Détruit: autrement dit, t'es DEAD

On a soit un PS, soit un PC: un Passé Simple ou un Passé Complicé
Et si ça s'complice trop, on risque de finir FBI: Fou Borderline Interné

Les pubs nous font miroiter un monde IKEAL

C'est l'histoire d'un ch'val qui d'mande à un ch'val:
«Lardons Ou Lasagnes? LOL!»

Si tu t'révoltes pas, tu vas rester dans l'CACA:
Conditionné, Aliéné, Canalisé & Anesthésié, Man!
Et si t'es trop gentil, tu vas t'faire bouffer par les MMM's:
les menteurs, Manipulateurs & Mythomanes

Pour pouvoir NIER, y faut un Niveau d'Intelligence Elevé et Rapide
Les psychopathes ponctuels sont souvent à l'heure GMT: Gentil, Modeste & Timide
Si on rajoute un M au JT, une émission devient une déclaration: JTM

Le slam, c'est d'la PPPPPPPP: Poésie Participative Polyvalente Performée Pour un Public Populaire de Passage

Y a différents types d'OM: Over Méga
Les OMG, les OMS et les OMC: les Over Méga Gentils, Sympas ou Chiants

Au fond, les écrivains rêvent tous d'une chose, j'en suis sûr
C'est d'être PNL: Prix Nobel de Littérature

Après la fin du monde, il ne restera que les USA: les Ultimes Survivants de l'Apocalypse
Mais la seule chose qui nous sauvera, c'est l'URSS: Unité, Respect, Solidarité & Sagesse

Je ne suis pas blessé

Je ne suis pas blessé, tout va très bien. Je peux encore marcher, regarder les oiseaux. Je ne suis pas blessé, tout va très bien. Le cinéma est ouvert, je n'y entre pas. Je peux passer ma main sur mon visage, découvrir ton visage sous ma main. J'écoute les gens parler dans la rue. Simplement. J'accueille le silence, grand don. Quelle est ta douleur? Quelle est ton son, exactement? Je ne suis pas blessé, tout va très bien. Je peux glisser au goudron. Je peux construire un feu de bois. Je peux toucher tes doigts. Regarder brûler les brindilles puis les bûches lentement, durant toute la nuit et matin: brasser les cendres, scinder les braises. Raviver les flammes avec une boule de papier. Je ne suis pas blessé, tout va très bien. Je mange un petit pain sec et des noix. Je coupe une tranche de fromage, couteau trop aiguisé. Quelle est ta couleur? J'ai mal au ventre. Pomme à peine cueillie à l'arbre, y croquer. Caresser l'écorce du tronc, jusqu'à griffer. Je saigne. Je suis blessé, tout va très bien. Dire maintenant. Tes mots me touchent aux tripes. Ils disent la solitude l'isolement la rupture. Ils disent la violence, le refus, l'exclusion. Patient travail d'oubli. Tu aimes Miley Cyrus? Tu t'appelles comment? Tes poèmes me touchent au cœur. Ils nomment l'effacement, ta disparition. Ta fascination d'être vivant. De mourir, ne plus vivre vraiment, l'asphyxie et le rire. D'être là et vivant, d'être soi et vivant, simplement. Tout cela est très clair. Désir de tes mots prêts à se fendre, cogne aux tempes et au foie. Je ne suis pas blessé, tout va très bien. Tes mots disent le poids du connu, de l'enfermement. Le lest. Les crevasses et les trous. Tout cela est très clair: tes mots sont des taches frottées trop longtemps. Ne s'effaceront plus. Elles disparaissent pourtant! Seul le trou sauvera du gouffre. Je ne suis pas blessé, tout va très bien. Tes poèmes disent sensibilité folle, gel, captivité. Granularité, le givre. Silence et replis sur soi, le retour du printemps. Je ne ressens plus rien. J'en fais mon affaire. Fidélité à la sève. Etre là simplement, sans rupture ni fêlure ou chant. Je suis cela qui naît. Un enfant un écrit de prison, sur les murs ou les paumes. Tes poèmes me touchent dedans. Ils disent rêves, résistance, incarnation. Pas de larme, pas de traces. Juste ta voix marque: une matraque. Juste ton parfum trace. Je ne suis pas blessé, tout va très bien. Le manque. Encore, la confiance. Encore. Vent. Ce monde n'est pas le bon, un autre vient, nous y travaillons. Je cogne. Tu cognes. Nous cognons plus fort. Encore. Je ne suis pas blessé, tout va très bien. Nous n'avons rien à coudre. Nous pouvons dire sans retenue. Eliminer tous les obstacles. Ravauder au fil. Tes mots me touchent aux tripes. Ils crient solitude isolement. Ils disent violence refus exclusion. Dire maintenant. Patient travail oubli. Tu aimes les pancakes? Tes mots nomment différence, effacement, disparition. Tout cela est très clair. Etre soi là et vivant. Tes poèmes me touchent au bas. Minutie de l'enfermement. L'épuisement, le passé, déception. Les crevasses et les trous: ce qui fait irruption. Je ne suis pas blessé, tout va très bien. Tes mots comme des taches frottées trop longtemps. Toujours au même endroit. Elles ne s'effaceront jamais. Elles disparaissent pourtant! Seul ton trou me sauvera du gouffre. Tes mots disent d'une sensibilité folle, le gel, les émotions. Répétition. Répétition. Le silence les replis, retour du printemps. Je ne suis pas blessé, tout va très bien. Tes poèmes me touchent aux tripes. Ils me parlent de toi, résistance. Pas une larme. Tu crois que je suis sage? Nous n'avons rien à perdre. Tu cognes plus fort. Pas moi. Nous pouvons dire sans retenue. Eliminer tous les obstacles. Je n'ai pas peur de la souffrance. On a grandi ensemble. Ailleurs. J'ai oublié quand. Je ne sais plus s'il y avait un bord de mer. On s'est chamaillé frères et sœurs. Quelque part au bord d'une route dont je n'ai plus mémoire. J'ai encore du sel sur mes épaules. De la farine sur mes mains. Mon visage ta trace. Je n'ai plus peur de la souffrance du silence. Nous étions dans le vacarme. Les planches de la cabane. Le dimanche de pluie. La bâche. Mes doigts dans ton sexe. Nous étions trempés. Ma bouche sur ta bouche. J'aimais la forme que prenaient tes lèvres. Quand tu jouissais. Son aigu ou rauque. Venu de nulle part. De l'intérieur. Qui te traversait? Je ne suis pas blessé, tout va très bien. Je n'ai pas peur du silence. Je murmure tout bas. Un chant de l'enfance. La bûche. Je n'ai pas peur de la solitude. J'y viens. Petite parenthèse douce. La bêche. A bien assez duré. Je ne suis pas blessé, tout va très bien. Je ne suis pas blessé tout va très bien.

Dire maintenant

Ces poèmes me touchent aux tripes
Ils crient la solitude l'isolement la rupture de soi
De n'être pas comme les autres et pourtant de personne différent
Ils disent la violence, le refus, l'exclusion
Patient travail d'archéologie et d'oubli.

Ces poèmes me touchent au cœur
Ils nomment la différence, l'effacement, la disparition
La fascination d'être vivant
Et pourtant de mourir et ne plus vivre vraiment
Et ne plus trop savoir ce qu'est vivre et mourir
être soi simplement, être là et vivant.

Vous verrez tout cela est très clair:
le désir des mots et les mots qui sont prêts à se fendre
à cogner aux tempes ou au foie.

Ces poèmes me touchent au souffle
Ils racontent le poids du connu, de l'enfermement
le désir de l'autre, l'épuisement, le passé, déception
Les crevasses et les trous: ce qui fait irruption.

Vous verrez tout cela est très clair:
Les mots comme des taches frottées trop longtemps
Toujours au même endroit
elles ne s'effaceront jamais elles disparaissent pourtant!
seul le trou nous sauvera du gouffre.

Ces poèmes me rentrent dans la peau
Ils disent d'une sensibilité folle le gel des émotions
Le silence les replis sur soi le retour du printemps
D'être là simplement sans rupture ni fêlure et sans chant
comme des enfants qui écrivent en prison
sur les murs ou les paumes.

Ces poèmes me touchent aux tripes
Ils me parlent de rêves, de résistance, d'incarnation
s'allongent comme un souffle un soupir ou un cri
et puis d'un sursaut se figent
comme une claque
pas une larme ni de traces.

Juste un poème: une matraque
Juste un poème: une marque.

Une trace, deux fois rien, tout un monde
puis encore, dans la confiance du vent
ce monde-ci n'est pas le bon
mais un autre vient, nous y travaillons
et s'il ne nous plaît pas: nous changerons encore
ou nous cognerons plus fort.

Nous n'avons plus rien à perdre
Nous pouvons dire sans retenue
Eliminer tous les obstacles au silence.

Pierre Thoma

[1949, vit à Genève]

Mot-s

ce mot, compose-le!
dissoudre des mots.
écrire fiévreusement et écrire au net un mot bleu indigo qui rouille.
un mot asservi qui s'éveille, laissez-le s'estomper!
ne pas féconder ou emmurer ce mot rappelant la mort.
tailler dans le bois ou sonoriser en solitaire un mot qui se déchire.
ne pas sculpter dans la pierre des mots en putréfaction et qui sortent de terre.
peut-on ensevelir, non, poser doucement un mot qui souffle?
doit-on cacher imperceptiblement ces mots écrits qui susurrent?
laisser naître précipitamment ce mot cunéiforme qui se traduit.
déchirer et déclamer avec passion, secrètement, des mots à peine perceptibles.
un mot, efface-le à la craie!
un mot ressemblant à des runes et qui s'emmure, incise-le calmement!
écrire ou laisser rouiller ce mot inconnu qui s'imprime.
faut-il crier un mot qui s'enfouit?
imprimer et oublier des mots enflammés.
pourquoi tracer et enfouir profondément dans sa mémoire, sans but, un mot blessé?
comment vocaliser ou laisser s'éveiller ces mots minuscules?
pourquoi envelopper ou graver au burin, avec fracas, ce mot défiguré qui murmure?
exprimer sans bruit des mots sonores qui coulent en un filet d'eau.
embrasser avec ardeur un mot illisible qui s'oublie.
ne pas incarner, mais distordre un mot.
ce mot évanescent, efface-le de la mémoire!
comment dire bruyamment, sans voix, un mot sensuel?
peut-on enfouir et lécher audiblement des mots prisonniers qui se perdent?
hurler ou laisser scintiller avec passion un mot avili qui se tord.
comprendre peu à peu et visiblement ces mots dénaturés.
peindre à la machine et traduire du sanscrit ce mot considéré comme disparu.
ne pas rendre audible ou coucher sur papier des mots inexplicables.
lire ou laisser se ratatiner publiquement un mot.
un mot transparent qui se tord, laissez-le germer dans le sable!
doit-on décomposer insensiblement ce mot?
ne pas travailler au burin ou tordre un mot tendre qui se travaille.
des mots poétiques, dessine-les contre un mur!
enfouir sous la terre un mot ardent qui ne s'exprime pas.
faut-il apprendre à écrire ces mots qui germent?
ce mot, laissez-le se cicatrifier presque inaudiblement!
des mots, représente-les!
ne pas murmurer un mot qui se décompose.
laisser sortir de terre, oui, écrire dans l'air un mot idéographique qui se trace.
colorer et restituer presque imperceptiblement ce mot.
saisir enfin un mot soumis qui se sculpte.
laisser couler en un filet d'eau ou laisser se perdre, en criant, des mots minéraux.
un mot qui s'estompe, grave-le!
ces mots ambigus, dis-les sans voix!
pourquoi pétrir ce mot comme une pâte à pain?
renfermer dans sa mémoire et décomposer en des parties minuscules des mots réprimés.
ciseler finement et déraciner un mot qui se cicatrise.
gommer ou susurrer amoureusement un mot diaphane qui crie.
comment souffler ou tailler dans le marbre ce mot érotique qui s'efface?
ne pas exterminer un mot rouge sang qui rouille.
des mots qui s'éveillent, rendez-les visibles!
pourquoi estomper et graver dans le bois un mot élimé?
chercher dans la mémoire ces mots déchirés et qui se déchirent.
comment chuchoter ce mot?
ne pas composer des mots.
un mot qui sort de terre, dissous-le!
peut-on écrire fiévreusement dans la neige un mot qui souffle?
écrire au net ou laisser s'estomper dans la terre ce mot unique.
un mot inexprimé qui susurre, féconde-le sur un mur!
des mots arachnéens qui se traduisent, emmure-les!
tailler dans le bois et sonoriser avec voix un mot qui s'emmure.
ne pas sculpter imperceptiblement dans la pierre ces mots qui s'impriment.
doit-on poser doucement et ensevelir ce mot qui s'enfouit?
cacher des mots absurdes qui murmurent.
un mot qui coule en un filet d'eau, laisse-le naître!
faut-il déchirer avec retentissement un mot qui s'oublie?
ce mot incomplet, déclame-le avec passion dans le sable!
effacer ou inciser un mot à sang chaud.
écrire ardemment des mots.
pourquoi laisser rouiller ou crier un mot méprisé qui se perd?
imprimer et oublier ces mots.
ce mot, trace-le très lentement!
des mots, enfouis-les profondément dans ta mémoire!
vocaliser et laisser s'éveiller un mot inquiétant qui se tord.
un mot sentant la terre, enveloppe-le!
ce mot déraciné, grave-le au burin!
exprimer ou embrasser en errant un mot contesté.
comment incarner et distordre des mots finement ciselés qui se tordent?
un mot écrasé qui se travaille, efface-le de la mémoire avec tendresse!
ces mots organiques, dis-les sans voix!
ce mot qui ne s'exprime pas, enfouis-le à la craie!
pourquoi lécher et hurler des mots à peine audibles?
comment laisser scintiller avec passion un mot distordu qui germe?
comprendre peu à peu ou peindre doucement un mot manuscrit.
peut-on traduire doucement ce mot du sanscrit?
rendre audible ou coucher sur papier un mot politique.
des mots qui se décomposent, lis-les!
laisser se ratatiner, non, laisser germer un mot impensable.
doit-on décomposer secrètement ces mots insensés qui se tracent?
ce mot désespéré qui se sculpte, travaille-le au burin!
faut-il tordre et dessiner des mots charnels?
enfouir un mot sous la terre.
apprendre à écrire ou laisser se cicatrifier un mot avec étonnement.
pourquoi représenter et murmurer, presque insensiblement, ce mot tracé qui s'estompe?
laisser sortir de terre un mot.
comment écrire à la machine et colorer des mots qui se cicatrisent?
un mot qui crie, restitue-le à la main!
saisir enfin, en solitaire, ou laisser couler ces mots pourris en un filet d'eau.
ne pas laisser se perdre presque imperceptiblement ce mot dissimulé.
pourquoi graver ou dire imperceptiblement des mots moribonds qui s'effacent?
comment pétrir comme une pâte à pain, comment renfermer un mot dans sa mémoire?
peut-on décomposer en des parties minuscules et ciseler finement un mot?
ce mot, déracine-le!
doit-on exterminer et lire à quelqu'un ces mots qui sortent de terre?
graver un mot dans le bois et le chercher dans la mémoire.
gommer ou susurrer secrètement un mot exterminé qui rouille.
des mots, estompe-les sans but!
un mot noir anthracite qui se déchire, taille-le dans le marbre en murmurant!
faut-il composer ou dissoudre ce mot ?

Matthias Tschabold

[1956, vit à Zurich]

Echappées matinales

Enfant, le dimanche, au retour d'une promenade, je descendais parfois de la colline qui domine le village; je trottais dans la poussière, volatile comme la lumière de Pâques, dont la chair blonde cinglait les prairies. Mes jambes nues fouettaient le tranchant des herbages, d'où jaillissaient par grappes, des papillons violets et jaunes. Juché à la pointe suprême du silence, le chant de l'alouette perlait l'azur.

Petit bonhomme de joie, je m'engageais sans le savoir dans les terres légères du temps et de la lumière; et soudain, sans raison, une stupeur me prenait à la gorge. Alors je regagnais la maison par une sente étroite, obsédée de pissenlits. Au loin, les montagnes déroulaient leur horizon bleu en suspension. Or, j'entendais leur appel; le paysage

Arcane

A peine issu d'un délitement subtil de l'air – naissance ténue, comme d'un rien le murmure – le Souffle rôdait dans l'erre d'une aube grise. Une ceinture de toits, dont le revêtement métallique transparaissait sous une croûte de givre, baignait dans la pâleur. Des arbres frissonnaient dans l'opalescence de l'air, à la lisière de l'oubli.

Rêvais-je encore, interdit, devant cette intrigue? Tout à l'heure, à moins que ce ne fût un mirage, la coque rose d'un nuage désignait, au loin, la source de la lumière.

Puis, saisi de solennité, on pénétrait dans un réseau de vergers et de clairières, qu'ajouraient, çà et là, des sentiers fendus par la lumière: des

Au palais de l'émir

A Anne-Marie, à Sophie et à François

Nous avons demeuré depuis toujours dans cette aire légère que sillonne, comme une caravane dans le silence des étoiles, l'appel insolite de la vérité: c'était un palais de grès blanc, guère défraîchi par le temps, aux façades scandées par la grâce des arcades que la nuit scrutait de sa clarté. Le murmure des bassins et des fontaines résonnait comme de discrètes complies de rossignols entre les murs. L'esplanade nous découvrait les sinuosités de la vallée descendant au loin vers la brume de la mer.

Des hommes en habit de soirée déposaient devant nous des rafraîchissements au citron et à la menthe. Sur les tables de verre fumé se réfléchissaient alors, solennels, nos visages et nos destins entrevus comme en un songe.

Ces hommes au regard fier de qui a conquis sa dignité au long de luttes âpres, et au regard noir de qui se sait originaire du paradis, déambulaient sur la terrasse, farouches, consubstantiels à l'étrangeté des lieux comme les moires de la nuit elle-même, tandis que des chats fauves à clochettes leur emboîtaient le pas, l'œil vert, la queue dressée comme une antenne.

ouvrait ses portes vaporeuses, ses portes battantes, ses seuils sans limite dans la clarté, et songeant à ces entrebâillements sans fin, je traversais des pans abrupts de lumière jusqu'au moment où, mes pas m'ayant reconduit, je poussais de ma petite main une autre porte, plus ferme, celle de la maison.

Je passais le seuil, pour entendre, soulagé, la naissance des voix familières dans l'ombre du corridor, leurs résonances entre les murs; et je regrettais déjà les sous-bois où j'irais poursuivre, un autre jour, une aventure à peine ébauchée; je regrettais les noces du soleil et de la prairie, le miroitement des papillons, l'expansion de l'air.

Mais la stupeur contractée en promenade m'interdisait l'intelligence des choses. Avais-je donc versé le sang dans les séjours de la lumière?

routes où l'on aurait chevauché à maintes reprises, comme en un cercle magique – où l'on serait revenu, à des étapes ressemblantes de notre vie; ou encore, des routes courues d'une seule foulée, en un instant unique, comme si, en cette densité, se rassemblaient d'innombrables vies sous cette lumière particulière, crue, presque pascale.

On entrait à pas lents dans ces jardins comme en un paysage familial, ému de reconnaissance et d'hébétude: on y lisait ses propres traces inscrites dans celles qu'annonçait une ancienne légende.

Légèreté silencieuse, en ces jardins de naissance sans âge, on entendait un sanglot. «Souviens-toi», disait-il, «c'était ici même, sous cette lumière, après la mort.»

Nous avons dansé dans l'eau sans fin des miroirs et vacillé devant l'énigme que soulevait l'irréalité de nos toilettes, opales d'un jour, et de nos ombres. Escarmouche d'une autre conscience, une gêne affleurait comme une algue inconnue, et nous n'étions plus nous-mêmes sous les ors des lampes: c'était la brusque apparition de notre enfance loupoyant dans les ondes d'une soie ancienne, notre enfance – au sourire d'une douceur singulière!

Alors, quittant cet abîme imprévu, nous rejoignons nos hôtes sur la terrasse; nous entrons à nouveau dans la splendeur aérienne des arcades que pénétrait un air chargé de sel – vapeur portée par la mer, invisible à cette heure, et par la brume. Celle-ci remontait d'ailleurs les lacets de la vallée par nappes indécises, comme si un berger somnambule conduisait cette toison pâle, qui empruntait, de relais en relais, les accidents de la pente et les crêtes des oliveraies; et, parvenue au terme de sa course, la brume se dissipait sous les étoiles. L'espoir humain, rafraîchi, attendait l'augure.

Les âmes émergeaient au-dessus des collines où l'on voyait, couvrant leurs épaules, trembler des rivières de perles: les lumières des villages.

Les âmes soupiraient doucement à fleur de vent.

Eliane Vernay

[1948, vit à Genève]

Il la regarde
l'escalier est sans fin il ralentit son regard elle monte encore
sa robe aussi
monte,
robe de soleil de pluie robe de toutes les saisons
de plus en plus courte, orangée violacée bleu multiple volatil – il
pense, pourquoi? à ce titre *Alcali volera-t-il*, au sommet de l'escalier va
disparaître sous peu s'engouffrer
dans l'échancrure la fente claire du jour et de la lumière, entaille brèche
entaille du corps, là où lui devrait aller aussi. Pour l'instant il ne bouge
pas. La suit d'en bas. Sauter ou la suivre, monter ou descendre, s'envoler
ou
plonger
plonger dans l'air pour la rattraper poursuite sans bornes ni abri sans
issue
sinon
prolonger son image

Déchirer la déchirure ébrécher la brèche l'élargir
la dégager
ronces épines, s'engager plus loin plus profond, s'engouffrer
et déchirer encore
puis garder dans sa poche quelques brisures de sa peau ce tissu peint en
bleu le ciel l'œil et la mer
dans sa poche

La suivre, l'épier encore il faut, il le veut, il doit. Du regard une tache,
bleue dans son regard bleu son corps bleu
dans sa bouche bleue
et son sexe qui mord le sien
rougeoyant violacé
et le sien qui meurt.
Meurtri fané. Le bleu fané des peaux oubliées. Gerbes anciennes.

Mort il le met dans sa poche.

Et ses entrailles large ouvertes qui coulent – coulaient,
chaude infinie douceur
empoisonnée.
Il se redresse la prend encore et elle le prenait aussi
et encore
Il aimait ainsi, avec elle jusqu'au ciel et leurs ventres
comme mille soleils

Mais
loin devant lui maintenant, au sommet de cet escalier qui ne s'arrête
pas, loin dans son œil à lui qui roule sans fin
et elle avec –
elle? non. Elle
bouge à peine on dirait même qu'elle n'avance pas
c'est la main courante qui avance et qui tanguent et les marches de cet
escalier sans fin
sans fin le trottoir la rue
qui chavire
et ces flots de voitures qui défilent sans interruption sans arrêt
jamais

comme l'escalator.
Monte et descend. Surtout monte et s'éloigne. Et lui retient son souffle
en bas,
et son ombre
dans sa poche. Son élan à lui, son ombre à elle, dans sa poche il les sent

les tâte
les caresse, son ombre
son corps
froissé
recroquevillé parfois
et qu'il voulait déplier.
Verrouillé.
Sans fin.

Mais elle ne se retourne pas et il n'avance pas
c'est le monde qui avance pour eux
les emportant dans le flux
et lui

– mais qu'est-ce qu'un flux
où ils ne vont pas
ensemble

Alors il ramasse un caillou, galet plutôt
– il se souvient qu'il aimait l'aurore il aimait le chien et chaque matin il
l'emmenait avec lui ensemble ils longeaient l'eau longeaient la jetée il
avançait jusqu'au bout et là
lançait une bûche un bout de bois
chaque jour il devait lancer le chien aussi le pousser à l'eau
et peut-être qu'aujourd'hui se dit-il, peut-être qu'aujourd'hui
– il devrait le suivre, ou le précéder montrer l'exemple et ce serait lui
que le chien ramènerait
morceau de bois pourri vermoulu putréfié

mais là maintenant ce matin il caresse son épaule avec le galet, et encore
et encore, esquisse le geste elle ne se retourne pas
au contraire accélère le pas
et maintenant le ciel va vite et la distance entre eux aussi
va vite –
elle grandit et même croît
entre elle et lui
seul le temps maintenant va lentement
très lentement plus encore qu'à pied

car maintenant à l'envers de tout il y a le ciel
et le sel de la mer sur ses lèvres
absentes.

Et son âme qui dégringole.

La ramasser, se dit-il, la redresser la porter à l'épaule
vieille besace usée
et dans la besace un béret une casquette sans visière
– et son âme.
Chute d'icare son âme
chute de rêve

et chute de reins. Elle,
belle. Libre.
Et hors d'atteinte.

La liberté ne vaut rien.

Alexandre Voisard

[1930, vit à Courtelevant, France]

Trois points à la ligne

Album

Poète sincère et bourru
domptant au fouet les mots
moissonneur de tant
d'éloquence en rade
tu fais écho
à toutes les souffrances
éparses en ces albums
rangés à dos de mur
tu écoutes
tu fais la part des choses
pour entendre ce qui est juste
et tu mêles ta voix
au soupir incessant
des refrains ravaudés
à force d'usure
en ces gorges déployées
vibrantes et assoiffées de gloire

ainsi va la vie autour de toi
à laquelle sans fin tu tentes
de nouer la tienne
comme le chèvrefeuille étreint
l'arbuste conciliant

le ciel en ton obscure aurore
ne dispersera jamais
que les pétales de l'églantine tombés
enrubannés de larmes
sur ton livre ouvert aux vents.

Lecture

Les mouches peut-être m'auront appris
à lire entre les lignes
à bredouiller ces bribes de texte
dont elles ont le secret
et qu'elles déposent sur le papier
après avoir parcouru les sauces
dans l'affairement des cuisines

c'est ainsi
à force de déchiffrer à l'œil nu
leurs virgules insensées
que disparut le livre même
ce livre de sagesse qui faisait bon poids
en tout marchandage familial
prouvant que la mouche est un être total
comme un nombre entier
intégralement voué quoi qu'on prétende
à la survie des espèces

et à toi, à toi
que t'ont appris les mouches
si évasives si têtues?

Berceuse

Et quoi encore ici bas
un semblant de sanglot
dans la nuit un cri bref
bout de chant comme un dé clic
au bord de quelque chose
soupir de gueux peut-être
ou bien plainte d'enfant
perdu plein bois
on ne sait on dresse l'oreille
on ouvre un livre
où complotent et se hérissent
les devinettes et comme toujours
la réponse aux questions
dissimulée sous les feuilles
est à lire à l'envers.

Prière polaroïd

J'ouvre l'ordinateur. Voilà les oiseaux marins tournant autour des îles Diomède qui ne font rien d'autre que regarder à gauche l'Alaska dépeuplé, à droite la Sibérie glacée. Ce sont des frégates du *replay* de CNN aux larges voilures noires qui évoquent pour l'oreille tout à la fois la vitesse, l'aventure et la piraterie.

S'entame une étape boréale mentale, la superposition de cinq cents récits d'expéditions légendaires jamais relus depuis l'enfance et maturés sur l'os. Je sens la terre patiner sous mes pieds et le ciel recracher les températures superbement négatives de Kotlas, Malye Karmakuly ou l'oblast d'Arkhangelsk au climax de l'hiver.

Cette nuit, des lemmings sursautent et pullulent et déboulent par-dessus mon duvet et s'écroulent dans le noir de la chambre, l'arbre topaze que je croise en courant est une antenne parabolique, je pars à la chasse au fossile de limule sous des hectares de ciels absolument vides d'insectes. Sur mon dos, entre les fines plaies parallèles de mes anciennes ailes, dans les sutures du matin, j'oublie et je retourne bosser.

Enfant, j'aurais voulu planer contre les coups de vent, m'épater en spirales ou exploser sous terre, mais il y a des forces comme la pesanteur, la qualité des choses et les chaînes de télévision qui relaient en boucle l'invasion des payeurs pneumatiques rêvant d'argent et de liberté. Je ne suis pas parti, mais je ne suis pas resté non plus.

Un matin froid, je rêve en tremblant d'une sorte de paille lumineuse qui recouvre toutes les rues, une paille ferrugineuse comme on le dit d'un corps mort de varan ouvert parmi dix ours blancs qui sont très jaunes et remuent et bougent et sont flasques et rougissent dans leurs bouches de grosses langues puantes pendues entre leurs dents.

Un autre jour, je crois mesurer la vraie part du froid alors je traverse un petit bois de février, je m'invente un horizon dévasté, je fais du feu féroce que je répercute cent fois dans mon téléphone, je me reproduis (encore) sur un morceau de journal, je consomme une boisson énergisante et j'enterre des rêves dans le sable, là où la braise a fait buller la neige.

Je relis les poètes. Le pêcheur déglace un poisson sur sa cuisse, l'aumônier entre en transe sous un arbre foudroyé, c'est 1887, 1913 et 2007, les locomotives crèvent sur le bas des tronçons, il y a des renards gras qui leur sortent des fenêtres, qui détalent et glapissent sur les pergélisols de Mizar et d'Alcor. Les douze constellations arctiques règnent sans partage, les algues contre la banquise grouillent de protistes et de monères.

Au réveil j'agrippe un Fjällräven vide, je le remplis de nourriture déshydratée, de documents qui montrent des huskies très savants, des otaries obèses, je m'enchaîne au front crépitant d'un express alémanique qui prend l'air en vitesse et je prends congé d'une girlfriend en jupe sur le quai 7 d'Olten – pleurs noirs de mascara surjoués –, nœud ferroviaire s'il en est. Puis c'est enfin, la vitre au front, la direction de cette étoile définitivement seule à plaire. Tant pis pour les promesses.

Les bâches d'un camion claquent à travers l'Europe, cent petits glaçons s'évaporent dehors et les cloches des cathédrales fluviales esquissent avec grâce en dansant l'hymne d'un renouveau possible.

Cette fois on mange avec moi dans des villages désignés sur les cartes par des croix de morpion, je ne suis pas rentré depuis huit jours et je mesure la distance me séparant du simple bureau de bois dans lequel on relate, comme si c'était d'une quelconque importance, pendant cinquante années ou cinquante et un ans – qui peut certifier? – qu'a vécu, confiné, un bupreste. Il était maladif, et moi j'écrivais à la main.

En bordure de la mer du Nord y a des discothèques le long des docks, des phares projetés fort contre le smog sublime et des églises illuminées aux led. A la fin de la nuit leurs cryptes s'animent et sentent le sexe chimique, je vois passer entre les Volvo deux ou trois renards qui sont encore les mêmes hélas exactement rachitiques que ceux qu'il y a chez moi rôdant autour

des Molok taxés, les clématites fleuries au Roundup dans les quartiers nantis que j'ai délaissés sans même y repenser, alors je continue et je fais du pouce jusqu'à ce que par blocs, par andouillers posés, le pelage des mammifères ait fini de muer, jusqu'à ce que les astres aient piqué derrière la ligne d'eau du tout dernier cargo.

Près du Cercle on m'accueille comme un expert en nivologie parce que je détiens l'application White Risk, on me paie des bières et je gagne au Bingo un matériel de pêche à l'appât avec un harpon lourd comme la jambe, un Wasserkanister, un colt de marque suisse et une paire de raquettes en fibre de carbone identiques à celle que suspendaient à toute vitesse mes parents aux crédits sépia (sur les daguerréotypes qu'on colle de la langue en buvant son Twinings) alors qu'aux Pléiades la neige manquait déjà et que Madagascar était une île fanée dans les souvenirs (je revois les étagères de cette ancienne bibliothèque en bois de rose, les géodes adamantines, les lapis-lazuli posés réfractés lourds qui pressaient sur les cartographies des fonds océaniques, je revois bouger les lances d'Antsirabe aux fils de nylon, leurs mobiles perpétuels, les statues onaniques, je revois aussi mes baskets Reebok posées sur l'escalier). C'était le temps où je pouvais encore faire la sieste l'esprit léger entre les claies poncées de la mezzanine, poser mes mains contre les vitrages simples de ma chambre sur lesquels jamais le gel ne montrait ses constellations fines, ne développait l'origami aléatoire qu'on voit danser sur les joues de l'Inuk en vadrouille ou sur les lèvres d'Agaguk. J'oublie systématiquement l'essentiel, mais je n'invente rien.

Depuis ma petite table je me croyais au monde, centré, clairvoyant, tout-puissant, mais c'est le monde qui palpite en moi quand je m'endors d'un coup après trente kilomètres de marche sur le *couch* d'un yuccie lapon, c'est dans mes artères que passe le sang nouveau, coagulé partout, des possibilités quand je quitte un réseau pour un autre empilement de petites barres civilisationnelles, jusqu'au dernier relais.

Je n'ai pas gardé mémoire d'un lieu aussi soulevé d'espoir et de raisons d'y croire que celui que j'habite pour ce jour et que je quitterai demain. Je me promène, puis la promenade prend de la vitesse. Les crabes copulent et tuent le long des débarcadères, les arbres ont cent noms qui les magnifient loin à la ronde et changent de couleur – frigorifiques, pâles, tartrées d'électricité –, quelqu'un devant moi revient pour dire qu'il a vu courir des carnassiers, il me décrit leurs portées endormies dans des gueules étonnantes «qui tournent sourient et jactent juste devant tes traces sans jamais se laisser dépasser», on parle de tribus d'arracheurs de bites sur une piste parallèle, on sent frémir l'atome piquant qui continue ici encore à imbiber chaque mot soustrait à l'emprise du gel.

Si ça se trouve je serai après-demain au Yukon, à Dawson au Klondike ou en Nouvelle-Ecosse, ou d'ailleurs n'importe où. Je porte une ceinture trouvée sur un tout vieux au bord de la route, sur ma carte déployée je trace un traitillé jusqu'en Nouvelle-Zemble à travers des hinterlands sablonneux pendant que les rivages – boas, cressons et sabots-de-Vénus – coulent et glissent superbes dans toutes les directions. Je suis enuïté avec deux hommes pressés sur un hors-bord canadien avec des litres d'essence et de l'antigel.

Dans un autre port, j'admire en circulant touristique-ment les vestiges cathodiques d'une tentative atone de civilisation. Des migrants bâillent sous une bâche cernée par des bergers allemands. Une famille de hobos trotte derrière moi et s'évade aussitôt la ville quittée. Je laisse le regard dériver contre les sapins, j'ai des envies de nouveaux continents, rejoindre l'autre pôle qui est une île de pierre – et peut-être de pétrole – qu'on se coupe en parts pour les fêtes de la Révélation, j'ai envie de revenir sur mes pas, redescendre vers le Sud où les morcellements de terres font des noms de princes doux et fermentés, pluvieux dans les bouches et les registres saints, j'ai envie de comprendre à l'interne et à l'exacte fraction les parties du mystère qui entoure l'errance, l'attachement, la joie lâche de l'écorché, la

promenade sous les nuages filant à toute allure vers les surfaces du monde que prodigieusement les hommes en tas compacts habitent (voyez tous ces petits êtres qui luisent – ce sont des gens dans des chemises), j'ai envie de crier les raisons des départs, de pendre un dictateur aux palmes d'un arbre jaune – c'est un palétuvier –, de cracher, de brûler, de manger un zébu, de mater du hentaï, de dormir contre le radiateur bouillant et attendre comme une bête entamée coincé sous un fauteuil à torpiller du cœur, j'ai envie de filer en douce pour me régénérer sous la mer de Kara, opaque si on veut mais surtout vénéneuse radioactive et pleine de sous-marins nucléaires cimentés contre les fibres optiques, j'ai envie de me bourrer les poches d'histoires plombantes et de marcher en scaphandre par cent mètres d'eau et de vitres et d'eau encore, atteindre les îles-rochers qu'on voit dans les images glacées entre les morses violets et les cimetières de bélugas, j'ai envie d'émerger, de sécher, de courir, de fumer, de larver au soleil et d'asseoir une amie un instant sur une chaise derrière ma maison pleine du temps qui passe, du temps qui me donne d'autres amis, d'autres enfants dont j'invente les noms assis en lotus sous un sapin de plastique. N'est pas Adam qui veut.

Mais il y a au Nord les cascades, les cataractes en vacarmes de poissons, les détroits corailieux, les buissons millénaires qui n'ont ni chaud ni froid au passage des évadés du goulag, les pics sans nom et même sans altitude fixée – juste de tout petits drapeaux secoués par les vents laissés par des *riders* danois avec deux, trois emballages de Sneakers – il y a du pur sucre et du sang alors je dors, je mange, je dis au revoir, je dis merci et je reprends mon chemin.

Car un gros aimant tellurique s'est enfoncé ici, magnétisant les bustes qui comme le mien contiennent les limailles du ciel, les feronneries astrales, inexplicables enfances bercées de ces récits au pied du feu, London, Lagerlöf, Whitman, Ossendowski, Riel, Tranströmer ou ce connard de Tesson, le faux froid en vraie impression offset et jolies lettres d'or qu'on se figure endurer sans broncher mais qu'on ne connaît pas.

Après la dernière station, c'est enfin le silence adorable de la marche dans la neige. Et pourtant par-dessus l'épaule je me sens poursuivi – par qui? – alors je pousse plus loin, plus profondément que les cabanes où les poètes qui ont de la barbe écrivent en buvant vite dans des gobelets d'acier pour toucher de l'argent, et vive la compagnie.

Il y a par exemple dans cette cabane-ci l'homme et la femme ensemble dans les bois pour le documentaire. Sur leurs talons un chien qui a déjà connu la trouille des ravins, l'élan gras et son goût de sang noir, et puis la chaîne d'eau qui gèle autour du cou quand le traîneau craque et transperce le fleuve. L'homme et la bête me soutiennent le regard et passent sans dire adieu parce qu'ils viennent de l'Est et que leurs yeux sont des fentes. La fenêtre météo s'ouvre, les voiles se gonflent mais je ne suis pas Mike Horn et encore moins Jon Snow, le matin bourdonne, je suis toujours coincé à la recherche d'un thé crème.

Après quelques heures, le dos des montagnes tapote mes chaussures et je choisis un côté pour marcher. Les berces et les chardons croustillent à chaque pas que je concède, ça fait de la chitine, et du gibier, et des grenouilles, et des petites pierrailles qui croulent entre mes jambes. J'ai de la chance, de l'American Spirit – pourquoi n'ai-je jamais appris à rouler? –, une barbe peut-être de cinq ou soixante-cinq jours, j'ai l'immense possibilité de mes poumons iodés par l'effort de la liberté. Les langues sont étonnantes d'emprise sur les poteaux kilométriques où perchent des harfangs. Les grosses tortues sorties des nouvelles terres fondues sont vieilles devant leurs trous de sable et les grenouilles noires vitrifiées dans la vase d'argent nagent.

Grønland. J'entends la mer gronder contre les blocs d'eau pâle, des poissons fusent en l'air et les oiseaux les mangent.

Frédéric Wandelère

[1949, vit à Fribourg]

Mais c'estoit feu...

Marot

Nous sommes descendus par la Planche,
Très libres, quittant la Grand'fontaine
Qui s'épanche depuis si longtemps
Et abreuve, froide et souterraine,
Le lion d'or près du mouton gris,
Et toute espèce de saisonniers.

Les dames quasi nues, elles, pieds
Chaussés, coiffent leur tête de neige.

Toute chaleur s'exaltant aux yeux,
Aux phrases syncopées, aux *chériss*
Bémolisés résonnant de nuit,
Elle enchaine leur cause en dédale,
Egarant le Client aux étages
Du Paradis.

D'Anne, qui luy jecta de la Neige

Anne (par jeu) me jecta de la Neige,
Que je cuidoyis froide certainement :
Mais c'estoit feu : l'expérience en ay je,
Car embrasé je fuz soubdainement.

Puis que le feu loge secretement
Dedans la Neige, où trouveray je place
Pour n'ardre point; Anne, ta seule grace
Estaindre peult le feu, que je sens bien,
Non point par Eau, par Neige, ne par Glace,
Mais par sentir ung feu pareil au mien.

Clément Marot (1496-1544)

Vincent Yersin

[1984, vit à Fribourg]

1

J'ai vu l'angoisse sur l'oiseau
dans la saccade de son mouvement
à son œil froid à son air roide à sa multitude
son exil est le vol

ils disent :

« Ces oiseaux ne tiennent aucune place
peste à la vigne
putain d'oiseaux
les cris maudits des étourneaux »

2

Parfois croire comme Platon
... l'avenir de Lacédémone...

ils s'arment, ils forgent, amassent des vivres, confectionnent des ballots colorés, des fagots de bois
ils s'arment, ils prennent les hauteurs

j'ai vu la douleur croître en le peuple, sa ferveur s'exalter

ils montent parmi les buis, la sécheresse des pierres, l'air de la mer, le soleil
ils abandonnent la cité
chacun est affairé à sa tâche, qui de polir, qui de porter, l'autre d'actionner les poulies, atteler
quelques bœufs, ferrer à neuf et harnacher d'or les chevaux nobles qui portent un nom
bétail massacré, rites accomplis
la guerre
les pierres qui tremblent,
les rangées d'hommes armés
c'est la guerre
chacun est affairé

3

Au fond de la forêt, petite
– on y trouvait des morilles
tout au bout il y avait un ruisseau
ridicule
et large comme la moitié
de ton bras, petite
les prêles

et les saules aux rejets souples qui font de très bons fouets
c'était le bout du monde
la fin de la forêt
et puis des scouts y ont construit
un minuscule moulin en bois
tu entends

ils ont volé
tous mes pas

c'est ● le Persil Le temps

Le Persil journal, numéros 115-116-117-118, mars 2016

Réalisation et mise en page: Marius Daniel Popescu et Daniel Vuataz
Les auteurs gardent tous leurs droits sur les textes et les images

© pour le journal le persil
Marius Daniel Popescu
Avenue de Floréal 16, 1008 Prilly, Suisse
Tél : +41 21 626 1879
Email: mdpecrivain@yahoo.fr
Abonnement, 12 numéros: CHF 55.-
Compte postal: 17-661787-4

Association des Amis du journal le persil
Président: Giuseppe Merrone
Vice-président: Dominique Brand
Secrétaire: Vincent Yersin
Caissier: Daniel Kamponis
Email: lepersil@hotmail.com
Compte postal: 17-743406-0

Ce numéro quadruple a été publié grâce au soutien
de Sandoz – Fondation de famille, de la Fondation Jan Michalski,
de Pro Helvetia – Fondation suisse pour la culture, du Canton de Vaud,
de La Loterie romande, du Pour-cent culturel Migros et la Ville de Lausanne

Imprimé en Roumanie par S.C. TIPOTEX S.A. Tirage: 2000 exemplaires